292
C395
140070, v.4

BOOK 292.C395 v.4 c.1
CHAUSSARD # FETES ET COURTISANES
DE LA GRECE
3 9153 00080760 4

Date Due

Remington Rand Inc. Cat. no. 1139.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
Boston Library Consortium Member Libraries

http://www.archive.org/details/ftesetcourtisa04chau

FÊTES

ET

COURTISANES

DE LA GRÈCE.

TOME IV.

Cet Ouvrage se trouve chez BARBA, libraire, Palais-Royal.

DE L'IMPRIMERIE D'HERHAN, RUE SERVANDONI, N° 13.

Garnerey inv. et del. Robert De Launay Sculp.

A Vénus Callipige.

P.J.B. CHAUSSARD

FÊTES
ET
COURTISANES
DE LA GRÈCE.
SUPPLÉMENT AUX VOYAGES
D'ANACHARSIS ET D'ANTENOR;

COMPRENANT : 1°. La Chronique Religieuse des anciens Grecs, Tableau de leurs Mœurs publiques; 2°. la Chronique qu'aucuns nommeront scandaleuse, Tableau de leurs Mœurs privées; 3°. un Almanach athénien; 4°. la Description des Danses grecques, etc.

QUATRIÈME ÉDITION,

Revue, corrigée avec soin; présentée sous une forme dramatique; augmentée de notes piquantes sur la *Mythologie comparée;* enrichie de *nouveaux chants anacréontiques*, musique de MÉHUL; ornée de *nouvelles gravures*, dans plusieurs desquelles on a réuni, pour la première fois, avec explication, d'après l'autorité antique, et sur les dessins de GARNEREY, élève de DAVID, tous les détails relatifs au *costume et à la toilette des Courtisanes.*

« On trouve presque partout l'extrême folie jointe à un peu de » sagesse dans les lois, dans les cultes, dans les usages. »
VOLTAIRE, *Mœurs des Nations*, *Disc. prélimin.*

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.
MDCCCXXI.

292
C395
v.4

FÊTES

ET

COURTISANES

DE LA GRÈCE.

COURTISANES DE LA GRÈCE.

Verùm si quis est, qui etiam meretricis amoribus interdictum juventuti putet, est ille quidem valdè severus : negare non possum; sed abhorret modò ab hujus sæculi licentiâ, verùm etiam à majorum consuetudine atque concessis; quandò enim hoc non factum est? quandò reprehensum? quandò non permississum? quandò denique fuit ut quod licet non liceret?

CICER. Orat. pro Cælio.

PRÉFACE MORALE.

CONVENEZ que le drame des révolutions des empires intéresse moins qu'une scène de volupté, et que l'image du bonheur d'un

individu obscure est préférable au tableau éclatant des malheurs de l'humanité.

Convenez que l'histoire des courtisanes est plus innocente que celle des conquérans; convenez que Phryné, relevant les murs de Thèbes, est au-dessus d'Alexandre qui les renverse.

Convenez que la gloire est presque toujours moins pure que le plaisir, et que les douces intrigues des Laïs sont moins perverses que les violentes intrigues des Philippe. Convenez enfin que des vices aimables valent mieux que les crimes brillans.

TABLEAU GÉNÉRAL.

SECTION PREMIÈRE.

DE L'UNIVERSALITÉ DU CULTE DU PLAISIR.

Avant de parler des courtisanes grecques, je rapprocherai de ce tableau celui des courtisanes de l'Inde et de l'Egypte, dont le caractère conserve encore, de nos jours, l'expression qu'il eut dès la plus haute antiquité, et qui semble avoir été le type primitif et grossier des mœurs élégantes des Aspasie et des Laïs. Il est à observer que dans l'Inde, dans l'Egypte, comme dans la Grèce, la religion et la politique divinisèrent la volupté, appelèrent les courtisanes dans toutes les fêtes, et placèrent, pour ainsi dire, les autels des dieux et les tables des lois sous la sauve-garde des plaisirs.

« La religion des peuples de l'Inde (1), dit

AUTORITÉ.

(1) *Histoire de l'Inde*, *cit. par L. F. V. B.*

un écrivain, ne leur interdit pas les plaisirs des sens ; et presque tous leurs anciens auteurs moraux, même les plus sévères, ont consacré quelques pages à l'amour et à la volupté. L'état des danseuses indiennes est en lui-même si peu dévoué à l'ignominie, qu'un des noms sous lesquels elles sont très-souvent désignées, est celui de *servantes des dieux*. Presque seules entre les femmes de ces contrées, elles apprennent à lire, écrire, chanter, danser et jouer des instrumens. De plus, quelques unes savent trois ou quatre langues. Elles vivent par petites troupes sous la direction de matrones discrètes. Il ne se fait point de cérémonies ni de fêtes, soit civiles, soit religieuses, où leur présence ne soit un des ornemens nécessaires : consacrées par état à célébrer les louanges des dieux, elles se font un pieux devoir de contribuer aux plaisirs de leurs adorateurs des tribus honnêtes. On en a cependant vu qui, par raffinement de dévotion, se réservant pour les brames et des espèces de moines mendians, ont dédaigné toute offre et toute caresse profane.

» Quoi qu'il en soit, c'est à tort que quelques uns ont présumé que les temples profitaient

du fruit des veilles plus ou moins méritoires de ces danseuses. Elles reçoivent au contraire, dans des temps fixes, de modiques rétributions en denrée ou en argent. Ces Indiennes, formées pour plusieurs parties, exécutent des ballets, en général, ou moraux, ou guerriers, le sabre et le poignard en main. Les accords des voix et des instrumens, comme chez les Grecs, le parfum des essences et celui des fleurs, peut-être même la séduction des charmes qu'elles dirigent contre les spectateurs, tout se réunit peu à peu pour porter le trouble et l'ivresse dans leurs sens. Quelquefois une douce émotion, un feu inconnu semblent les pénétrer. Etonnées, puis agitées, palpitantes, elles paraissent, comme Sapho, succomber sous l'impression d'une illusion trop puissante. C'est ainsi que, par les gestes, les positions du corps les plus expressives, par des soupirs étouffés et brûlans, des regards scintillans ou chargés d'une molle langueur, elles ont su d'abord exprimer l'embarras de la pudeur, puis le désir, l'inquiétude et l'espoir; enfin, les menaces et les trépidations de la volupté. Au reste, il paraît qu'en ce genre, les filles des Grecs et des Romains dégé-

nérés (*a*) se faisaient aussi donner, peut-être moins secrètement, des principes de goût (A). »

REMARQUE.

(*a*) Motus doceri gaudet ionicos
Nondum matura virgo (1).

AUTORITÉ.

(1) *Horat.*

SECTION II.

DE L'INSTITUTION DES COURTISANES.

Solon fut le premier qui favorisa, par des lois (1), le trafic que des Athéniennes voluptueuses firent de leurs charmes. Ce philosophe se proposa, dit-on, d'arracher les jeunes gens à des passions dont rougit la nature. Il est piquant de trouver dans la politique, et dans la morale peut-être, de quoi justifier l'établissement public des courtisanes.

A l'article des *Fêtes de Vénus*, on aura pu remarquer l'influence que ces institutions, ou plutôt cette religion du plaisir, exercèrent sur les mœurs.

On voit à Abydos un temple érigé à *Vénus facile* : ce monument rappelle la reconnaissance des habitans envers une courtisane qui contribua à leur faire recouvrer la liberté (2).

AUTORITÉS.

(1) *Nicand. Coloph. Plutarque, vie de Solon.*—(2) *Athén. Pamphil. Muson.*

Lorsque les Perses menacèrent celle de la Grèce, les courtisanes de Corinthe demandèrent à Vénus le salut de leur patrie (1); celles d'Athènes suivirent Périclès au siège de Samos (2).

Une de ces prêtresses de l'amour, Cottina, a une statue (3) au milieu de la ville de Lycurgue.

Ainsi, non seulement la politique créa cette singulière institution, mais la religion la divinisa, et les monumens publics l'immortalisèrent. Nul préjugé ne pouvait la flétrir. Plus d'une courtisane donna le jour à un grand homme : on cite, parmi ces enfans des voluptés (4), le célèbre Thémistocle, le général Timothée, l'orateur Démade, le rhéteur Aristophon, Bion le philosophe, etc.

Un grand nombre de pièces de théâtre portaient le nom de courtisanes fameuses; l'image de leurs plaisirs et de leurs mœurs occupait la Grèce assemblée. On applaudissait tour à tour

---

AUTORITÉS.

(1) *Athén. Pamphil. Muson. Héracl.* — (2) Ibid. — (3) *Polémon.* — (4) *Athénée.*

la *Thalatta* de Dioclès, la *Corianno* de Phérécrate, l'*Antée* de Phylinius, la *Thaïs* et la *Phannium* de Ménandre, la *Clepsydre* d'Eubule, et la *Nérée* de Timoclès.

C'est ainsi que leur présence et leurs souvenirs embellissaient, préparaient ou donnaient des fêtes.

Le goût dominant de la volupté, le commerce assidu des courtisanes, qui semblaient tenir le premier rang et donner le ton, avaient acquis une sorte de célébrité à la ville de Corinthe. Aussi les Corinthiens se vantaient-ils que Vénus, sortant des ondes, avait adressé son premier salut à leur citadelle.

On craignait à Corinthe que les courtisanes n'y manquassent; on faisait acheter dans les pays voisins, surtout dans les îles de l'Archipel, et jusqu'en Sicile, de jeunes filles que l'on élevait pour les prostituer, lorsqu'elles auroient atteint un âge convenable. On les voyait croître; on jugeait, par leurs traits naissans, de la réputation qu'elles devaient se faire un jour.

On est surpris de voir que les législateurs et les chefs de la république aient sans cesse parlé des courtisanes, et cela dans les occasions les plus importantes, dans les discours

où sont traités les plus grands intérêts. On est étonné de les y voir paraître, tantôt pour blâmer leurs artifices séducteurs et le danger de leur commerce, tantôt pour les défendre des imputations dont on les chargeait, et justifier leur vie licencieuse par l'utilité de leur profession et sa nécessité.

C'est dans les auteurs graves, pour la plupart, que l'on est instruit des surnoms des courtisanes grecques et de leurs défauts.

Il est vrai que les étrangers contribuaient à l'entretien de quelques unes d'entre elles; mais, en général, les citoyens opulens et voluptueux en faisaient les frais, et plusieurs s'y ruinaient entièrement, ainsi qu'on l'apprend de quelques unes des lettres d'Aciphron.

Ces femmes étaient d'autant plus attrayantes, qu'aux charmes de la figure, aux attraits d'une coquetterie raffinée, à une parure séduisante, à une élégance recherchée, elles joignaient tous les agrémens de l'esprit, la vivacité, la finesse, la subtilité des réparties; elles assaisonnaient les plaisirs de leur société par tout ce que le sel attique avait de plus piquant.

Plusieurs d'entre elles donnaient un certain temps à l'étude des belles-lettres et à

celle des mathématiques. Leur conversation en devenait plus intéressante ; mais elles faisaient payer bien cher à leurs amans les soins qu'elles prenaient à se rendre plus aimables. Elles exerçaient sur eux un empire absolu ; leurs complaisances n'étaient jamais qu'en proportion de la libéralité et des moyens de ceux qui les payaient. Dès qu'ils n'avaient plus de quoi fournir à leur goût pour la dépense, ils étaient éconduits.

Quelques courtisanes, celles qui passaient pour les plus honnêtes, admettaient à leur table ceux de leurs amans qu'elles avaient ruinés, quand ils avaient les sentimens assez bas pour se contenter d'un pareil traitement : peut-être se trouvaient-ils heureux de jouir de cette ressource. On n'en doutera même pas, si l'on se rappelle que, de tous les hommes, les Grecs étaient les moins délicats sur les moyens de satisfaire leur goût pour les délices de la table.

Charès se distingua par sa vie voluptueuse, même à la tête des armées. Il traînait à sa suite une foule de courtisanes et de musiciennes ; il employait à leur entretien une partie de l'argent destiné au paiement des troupes. Pendant ce temps, il ne touchait point à ses revenus ;

ils lui servaient à gagner les orateurs, les chefs de faction, les juges même qui auraient pu s'élever contre lui : aussi l'emporta-t-il sur ses collègues. Quel que fût leur mérite, il vint à bout de les éloigner du commandement, même de les faire condamner à des amendes. Quoiqu'il eût partout du désavantage, et que l'on sût qu'il s'était laissé gagner par l'or des satrapes du roi de Perse, il ne cessa de jouir de la faveur du peuple. Cela devait être ainsi; car tel était alors le goût général des Athéniens pour la volupté la plus licencieuse, que toute la jeunesse passait son temps auprès des courtisanes et des musiciennes : ceux qui étaient plus âgés le passaient au jeu, et à d'autres exercices aussi pernicieux et aussi blâmables; de sorte que les revenus de la république se dissipaient plus à des festins publics, à des distributions de viandes au peuple, qu'à sa conservation, sa défense et sa gloire.

Charès était l'idole du peuple, parce qu'il employait toute sa fortune, tout ce qu'il pouvait enlever sur ses ennemis, à donner des fêtes et des repas publics. Il dépensa, dans un jour, soixante talens, qui lui avaient été

accordés pour sa part du butin fait dans le temple d'Apollon à Delphes, à un festin splendide qu'il donna au peuple dans la grande place, et à des sacrifices dont les offrandes tournaient également au profit de la populace.

Ce ne fut pas le seul des chefs de la république qui se conduisit ainsi. Hippias et Hipparque, fils de Pisistrate, établirent en faveur du peuple, plutôt pour le corrompre que pour le policer, des festins publics à certains jours de fêtes, et des débauches que la religion semblait autoriser. Les courtisanes y étaient admises : le nombre en était si grand, que leur assemblée se comparait aux flots de la mer.

Personne ne fut plus voluptueux que Périclès ; il méprisa les bienséances au point de mettre hors de sa maison sa femme légitime, pour habiter avec la courtisane Aspasie de Mégare.

Je n'entrerai pas dans tous les détails du luxe et des débauches d'Alcibiade ; je dirai seulement qu'à son retour d'Olympie, il ne craignit pas d'exposer en public deux tableaux, dans l'un desquels il était représenté recevant

la couronne aux jeux Olympiques ; dans l'autre, il était assis sur les genoux de la courtisane Néméa, et peint avec tant de mollesse, que sa beauté avait un air de volupté dont une femme même aurait dû rougir. On peut juger que dans un état populaire, conduit par de tels chefs, les mœurs publiques répondaient à celles des particuliers qui gouvernaient.

Les femmes honnêtes évitaient avec soin la compagnie des courtisanes, et jouissaient de la considération et des respects de leurs maris et des chefs de la république. C'était même un crime capital aux courtisanes que de troubler la paix des ménages : les tribunaux usaient, en pareil cas, de la plus grande sévérité contre elles (*a*).

Mais les dames athéniennes n'avaient rien à espérer des éloges du public. Leurs vertus et leurs qualités devaient se concentrer dans l'intérieur de leurs maisons.

L'expérience a semblé justifier ces institutions (*b*).

REMARQUES.

(*a*) *Voyez* les notes du traducteur d'Alciphron.

(*b*) Il y a un peu plus d'un siècle qu'à Venise le Conseil

REMARQUE.

des Dix bannit toutes les courtisanes de la capitale, et même des terres de la république; mais il reconnut bientôt que sa sévérité ne convenait plus à l'état actuel des mœurs. Les jeunes nobles, les citadins, le peuple même se portèrent, pendant leur absence, aux plus grands excès; ils forcèrent les maisons, les couvens même; les femmes et les filles honnêtes n'étaient plus en sûreté chez elles. Le gouvernement ne vit d'autre moyen d'arrêter le désordre, que de faire revenir au plus tôt les courtisanes, de leur assigner des maisons et un certain revenu pour vivre, en attendant qu'elles pussent y pourvoir par leur industrie. Leur état y est à peu près le même qu'il était à Athènes : elles sont sous la protection des magistrats, qui ne souffrent pas qu'on les insulte, ou que l'on manque aux conventions que l'on a faites avec elles, comme il assure chez elles la sûreté et la tranquillité que l'on doit espérer en semblable lieu.

Voyez l'Histoire du Gouvernement de Venise, par Amelot de la Houssaie.

SECTION III.

DU SÉJOUR, ET DES USAGES DES COURTISANES.

Les Laïs, les Phryné habitaient des maisons charmantes, fréquentées tour à tour par les premiers hommes de l'Etat, par les négocians et les étrangers, par les philosophes, par les poëtes et les artistes. C'est là que le goût le plus délicat respirait dans l'emploi de la richesse, dans le ton des conversations, et que la beauté communiquait à ce qui l'entourait un charme qui réfléchissait sur tous les objets.

La plus grande partie des courtisanes était esclave, et appartenait à des maîtres avares qui trafiquaient de leurs charmes. Tout leur art était alors employé pour séduire quelque homme riche qui les achetait, et les affranchissait ensuite. C'est ainsi que l'orateur Hypéride acheta et affranchit la belle Phyla.

Le vulgaire, ou la dernière classe des cour-

tisanes, occupaient les avenues du Céramique (*a*) et les arcades du long portique qui s'offre aux premiers regards de ceux qui s'embarquent ou arrivent au Pyrée (1).

Après les jeux, le théâtre appartenait à ceux de Vénus (2).

Les scènes amoureuses se passaient le plus souvent au bord de la mer.

C'était ordinairement vers la neuvième heure consacrée à la dernière toilette et au repas (3), que se donnaient les rendez-vous.

Pendant que les femmes honnêtes se renfermaient dans l'intérieur des maisons, dans le gynécée, les courtisanes paraissaient sur le seuil demi-nues, lascives et provoquantes.

Une loi de Solon les obligeait à porter une parure élégante et recherchée (4); une gaze

---

REMARQUE.

(*a*) Il y avait à Athènes deux Céramiques : le premier destiné aux mânes des guerriers, le second aux courtisanes (5).

AUTORITÉS.

(1) *Potter.* — (2) *Isidore*, *l.* XVIII, *c.* XLII. — (3) *Laurent. p.* 1408. — (4) *Leg. Ath. coll. à S. Petit.* — (5) *Laurent.*

transparente caresse leurs formes, sans les voiler (*a*).

Les femmes françaises ont adopté, au lieu de la toilette des mères et des épouses athéniennes, celle des courtisanes, et des dernières courtisanes de la Grèce.

Leurs noms étaient écrits sur leurs portes, et quelquefois sur leurs fronts (*b*).

Devant la porte pendait un voile : souvent elle était ornée des attributs du dieu des jardins. Le sphinx était l'emblème naturel des courtisanes (1).

Lorsqu'on célébrait les mystères, une inscription placée sur la porte l'annonçait aux profanes (2).

REMARQUES.

(*a*) Altera nil obstat, coïs, tibi pene videre est
Ut nudam, non crure malo, non sit pede turpi.
Metiri possis oculo latus... (3).

(*b*) Educta es in lupanar, accepisti locum, pretium constitutum est, titulus inscriptus, nomen tuum pependit in fronte, stupri pretia accepisti (4).

AUTORITÉS.

(1) *Salmuth sur Pancirol* — (2) *Occupata est.* — *Plaut. Martial. Juvén.* — (3) *Horat. Sat.* II, *l.* I. — (4) *Senec. cont.* II, *l.* I.

Dans le jour, ces femmes paraissent à leurs fenêtres avec un brin de myrte qu'elles agitent sous leurs doigts, ou qu'elles promènent sur leurs lèvres (1).

Dans la nuit, les jeunes gens assiégent leurs portes avec des haches et des flambeaux.

Selon un usage charmant et sacré, on suspend des guirlandes (*a*) aux portes des plus belles; on y épanche les premières libations du vin; on renverse trois fois la coupe en l'honneur des Grâces. De là ce mot d'un poëte : « On trouve toujours Bacchus à la porte de Cythérée. »

« Ne faut-il pas être insensé (2) pour aller secrètement chercher les faveurs d'une femme au milieu des ténèbres, tandis qu'on peut contempler en plein jour une foule de courtisanes rangées en file et vêtues de ces tissus

---

REMARQUE.

(*a*) Les hommes déclaraient leur amour en suspendant une guirlande, en écrivant sur les arbres des environs le nom de la beauté qui les charmait; les femmes, en se couronnant de roses.

AUTORITÉS.

(1) *Athén. l.* XIII. — (2) *Eubule. Nan. Athén.*

diaphanes qui révèlent tous les charmes de la nature ? Vous croyez assister aux jeux de ces Nymphes que l'Eridan nourrit dans le cristal de ses ondes ; on peut facilement et à vil prix acheter leurs plus secrètes faveurs. Cette jouissance n'est-elle pas plus sûre que celle que l'adultère trouve dans les bras d'une femme mariée, où l'on satisfait sa passion beaucoup moins qu'on ne se rend criminel ?....

» Il en est de taille svelte, épaisse, haute, courte ; de jeunes, de vieilles, de moyen âge. On peut choisir entre toutes, et jouir dans les bras de celle qu'on trouve la plus aimable, sans qu'il soit besoin d'escalader les murs, ni d'user d'aucun autre artifice pour parvenir jusqu'à elles (1). Ce sont elles qui vous font toutes les avances, et qui se disputent l'avantage de vous recevoir dans leur lit. Etes-vous âgé, *cher papa*, vous dit-on. Etes-vous jeune, *mon petit frère*. Vous pouvez du moins en jouir facilement, sans crainte, de jour, de nuit, enfin de telle manière qu'il vous plaît. Mais les autres, à peine ose-t-on les fixer, ou

---

AUTORITÉ.

(1) *Xenarq. Pentathl.*

même leur jeter un coup d'œil à la dérobée : ce sont toujours des craintes, des frayeurs, des frissonnemens ; toujours de nouvelles alertes, de nouveaux dangers. Ah, Vénus ! déesse adorable ! comment s'exposer à se jeter dans leurs bras lorsqu'on songe aux lois de Dracon (*a*) ! comment oser même imprimer un seul baiser sur leurs lèvres !

Considérons le tableau sous un autre aspect. Quels artifices ! D'abord gagner et duper ceux qui les fréquentent, voilà leur but : ainsi elles sont toujours comme en embuscade. Sont-elles un peu plus à l'aise, elles prennent chez elles des jeunes filles qui ne sont pas encore au fait du métier, et bientôt elles les transforment au point de leur changer les sentimens, et même jusqu'à la figure et la taille. Une novice est-elle petite, on lui coud une semelle épaisse

---

REMARQUE.

(*a*) Les lois punissaient de mort l'adultère ; le coupable était remis à la discrétion de l'époux outragé, et le plus souvent son supplice consistait à recevoir largement les étrivières ; on l'abandonnait ensuite aux esclaves, qui lui enfonçaient de force une rave énorme dans le derrière (1).

AUTORITÉ.

(1) *Athén.*

de liége dans sa chaussure. Est-elle de trop haute taille, on lui fait porter une chaussure très-mince, et on lui apprend à renfoncer la tête dans les épaules en marchant, ce qui diminue un peu sa hauteur. N'a-t-elle pas assez de hanches, on les renfle par artifice, de sorte que ceux qui la voient ne peuvent s'empêcher d'admirer cette croupe empruntée. A-t-elle un gros ventre, grâce à des ressorts qui font l'effet des machines droites dont se servent les comédiens, on lui renfonce le ventre en arrière. Si elle a les sourcils roux, on les noircit avec de la suie. Les a-t-elle noirs, on les blanchit avec de la céruse. A-t-elle le teint trop blanc (*a*), on la colore avec du *pédérote*. Mais a-t-elle quelque beauté particulière, on étale au grand jour ces charmes naturels. Si on lui connaît de belles dents, on la force de rire, afin que les spectateurs aperçoivent combien sa bouche est belle. N'aime-t-elle pas à rire, on la tient toute la journée

---

REMARQUE.

(*a*) On sait, par un fragment d'Eubule, que les femmes grecques mettaient du noir, du blanc, du rouge et de la poudre.

au logis, ayant entre ses lèvres un brin de myrte; de sorte qu'elle est obligée de montrer son râtelier, bon gré, malgré. Voilà comment les honnêtes matrones emploient leur art pour instruire leurs novices. N'importe, la passion met un bandeau sur les yeux, ou plutôt elle présente aux regards un prisme qui colore tous les objets des feux du désir. Ce fut la passion qui dicta la description suivante :

LE TABLEAU (1), OU LES GROUPES.

La lune versait un demi-jour mélancolique sur la nature ; j'aperçus un groupe de Nymphes. L'une était mollement renversée, l'œil et le désir comptaient les douces palpitations de son sein demi-nu. Une autre dansait, et le zéphyre souleva de côté une gaze envieuse. Une troisième était entièrement nue ; sa blancheur éclatante brillait comme un fantôme ou comme une divinité dans l'obscurité des ombres. Une autre, entièrement voilée, ne laissait voir que ses bras et ses épaules

---

AUTORITÉ.

(1) *Chérém. trag. cité par Athén.*

d'albâtre. Une autre avait le sein couvert, et faisait briller à travers les fentes de sa robe les contours les plus voluptueux. L'amour qui s'imprima à cette vue sur mon cœur, comme un cachet brûlant, n'y laissa point entrer l'espérance. Ses cheveux blonds voltigeaient au gré de l'haleine amoureuse des vents ; un incarnat léger, semblable aux premiers feux de l'aurore, se mêlait à ses lis. D'autres roulaient en riant sur le mol hélénium, et sur des touffes de safran et de violettes.....

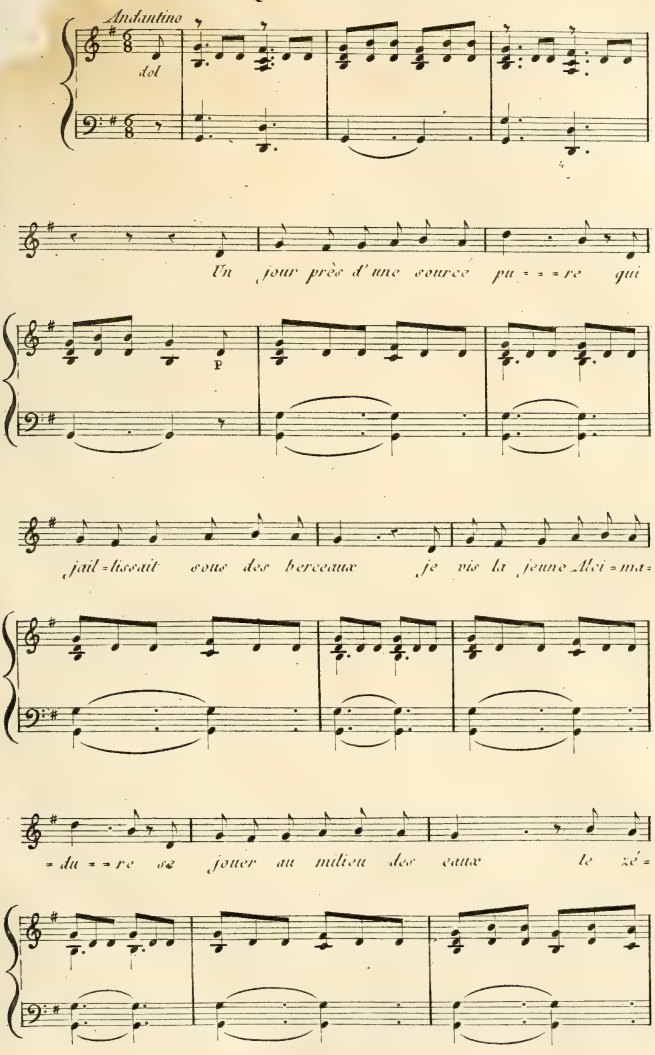
Ce fut la passion qui inspira ces vers à un adolescent trompé.

LE BAIN.

Un soir, près d'une source pure
Qui jaillissait sous des berceaux,
Je vis la jeune Alcimadure
Se jouer au milieu des eaux :
Le Zéphyr, d'une aile folâtre,
Dispersait sur un sein d'albâtre
Les trésors de ses blonds cheveux ;
Et de volupté frémissante,
L'onde enflammée et caressante
La flattait d'un flot amoureux.

Le Bain, Chant anacréontique.

MUSIQUE DE MÉHUL.



=phir d'une aiste fo = la = tre dis = per = sait sur un sein d'al =

= ba = tre les tré = = sors de ses blonds cheveux et de

vo = lup = té fre = mis = san = te l'onde en flammée et cares =

= san = = te la flat = tait d'un flot a = mou = reux.

(Gravé par Richomme.)

Telle au bain se montre Diane;
Telle, rivale de Thétis,
Vénus, dans l'onde diaphane,
Fleurit et va plonger ses lis.
De Phébé la flamme douteuse
D'une lueur voluptueuse
Blanchissait les rameaux épars :
Seule, sous l'œil de la nature,
Glissant sur le flot qui murmure,
La Nymphe brille à mes regards.
Je m'élance : douce et cruelle,
Soudain elle fuit à grands pas.
Je crus dans la nuit éternelle
Tomber, exilé de ses bras.
Depuis ce temps ma peine sombre
Se plaît à soupirer dans l'ombre
Ma longue plainte et mes langueurs.
Je pleure au lever de l'aurore;
Le soir vient, il me trouve encore
Et dans le deuil et dans les pleurs.
Bois témoins, grottes, onde pure,
Je vous raconte mon amour!
Aux cieux, à toute la nature,
Je le répète chaque jour.
Souvent, dans ma douleur profonde,
Penché sur le miroir de l'onde,
Je viens y rechercher ses traits;
Et ma main, sur l'écorce antique,
De ce saule mélancolique,
Grave son nom et mes regrets!

Ce fut la passion qui égara le sage.

Au moment (1) où l'on allait se mettre à table, on vit entrer une danseuse ; elle fut se placer sur le lit qu'occupait le philosophe : sa gravité rougit et la repoussa durement. A la fin du repas, on propose de vendre la danseuse ; le philosophe perd la tête, saute du lit, prétend l'arracher à celui à qui elle est adjugée ; on se querelle, on s'injurie, on se frappe, et la philosophie en souffre (*a*).

REMARQUE.

(*a*) C'est le type de la scène du philosophe dans *le Bourgeois Gentilhomme*.

AUTORITÉ.

(1) *Athénée*.

SECTION IV.

NOMBRE DES COURTISANES.

ARISTOPHANE de Byzance compta à Athènes cent trente-cinq courtisanes.

Apollodore prétend que leur nombre est plus considérable (*a*).

REMARQUE.

(*a*) Sur quatre cent cinquante mille femmes que M. Colqu'Houms estime pouvoir être à Londres, il en compte cinquante mille livrées à la prostitution : c'est un neuvième. Il les partage en quatre classes.

La première est composée de femmes qui ont été bien élevées, et leur nombre n'excède pas deux mille.

La deuxième, de femmes au-dessus de l'état de domestiques à gages; trois mille.

La troisième, de femmes qui ont été domestiques et vivent uniquement de prostitution avouée; vingt mille.

La quatrième est composée de femmes de différentes professions dans la société, et qui vivent en partie de prostitution avec des hommes avec qui elles ne sont point mariées; vingt-cinq mille. Total, cinquante mille.

On compte en courtisanes le huitième de la population à Paris. Il en était ainsi sans doute à Athènes.

DICTIONNAIRE

DES

PRÊTRESSES D'AMATHONTHE,

CONTENANT

LES NOMS, AVENTURES, LETTRES ET ENTRETIENS

DES PLUS CÉLÈBRES

COURTISANES DE LA GRÈCE.

Quidam notus homo cùm exiret fornice, macte,
Virtute esto, inquit sententia dia Catonis :
Nam simul ac venas inflavit tetra libido,
Huc juvenes æquum est descendere, non alienas
Permolere uxores.....

HORAT. l. I, sat. II.

Vid. Notes sur Tac., par Am. D. L. H. et son continuateur, l. XV. VIe partie.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

M. Jacob, professeur à Gotha, a publié, dans le Musée attique de Wiéland, des recherches sur les courtisanes (1); mais d'abord il ne s'est occupé que de *celles d'Athènes;* et ensuite adoptant une opinion opposée à celle de de Paw (2) et de Barthelemy, il établit, d'après l'assertion particulière d'un auteur français (3), sans autorité et sans réputation, que les courtisanes ne jouirent point de ces honneurs et de cette considération excessifs, qu'un siècle corrompu leur décerna.

Nons embrassons, dans cet ouvrage, l'opinion commune et contraire, et nous présentons l'histoire générale et particulière des *Courtisanes de la Grèce.*

Nous avons admis le mot de *courtisanes*, mot trop vague, sans doute, mais reçu, et que celui d'*hétaires*, proposé par Millin, ne peut

---

AUTORITÉS.

(1) *Mus. att. t.* II, *n°* 3, *p.* 125. *La traduction a paru dans le Magasin encyclopédique de Millin*, *n°* 5, 1, *th. an* VII, *p.* 49. *La suite. Mus. att.*—(2) *Rech. sur les Grecs*, *t.* 1, *p.* 189.—(3) *Bertin*, *Mém. de l'Acad. des inscr.*

remplacer, 1°. parce qu'il est inintelligible pour la plus grande partie des lecteurs (*a*) ; 2°. parce qu'il n'établit pas les nuances qui existaient entre les femmes qui prodiguaient leurs charmes, les unes sans préjugés, par caprice, par volupté; les autres par un calcul mêlé d'intérêt et de plaisir ; les dernières par avarice.

D'ailleurs, si ce mot de *courtisane* n'est point élevé, il n'est pas non plus dégradé, puisque, dans l'antiquité, Aspasie, Sapho, Phryné et Laïs le portèrent, et puisque, dans nos siècles modernes, Ninon le mérita, et Le Couvreur l'ennoblit. Voyez avec quel charme La Fontaine a peint la courtisane amoureuse : la comédie *des Courtisanes*, par le correct Palissot, trace, d'après nature, le portrait de ces êtres de séduction. Il faut être moins difficile avec les mots. Il ne viendra sans doute à

REMARQUE.

(*a*) *Hetaïra* signifie l'amie, la compagne, et se prend souvent en bonne part. Ici l'équivalent français serait *maîtresse*, mais il manque de dignité; et reçu dans l'acception commune, ce mot, que l'on prononce tous les jours, ne peut être écrit.

Dans le dernier siècle, un écrivain peu connu a donné l'histoire secrète des *femmes galantes* de l'antiquité : ce titre est aussi ridicule que le style et l'ensemble de son ouvrage.

l'esprit de qui que ce soit de confondre une fille du Palais-Royal avec une courtisane grecque. Il faut remonter un peu plus haut pour en trouver des modèles. Nommez la plus séduisante de nos faciles Françaises ; accordez-lui un rang, un nom, des talens ; placez-la à cette époque de la vie où tous les goûts deviennent fureurs, où l'on sent tout le prix de la beauté qui s'éclipse et du temps qui fuit ; revêtissez ce portrait de tout le coloris de la coquetterie ; mêlez, fondez ensemble le piquant des grâces qui attirent, et le charme de l'esprit qui retient ; créez, achevez le chef-d'œuvre de la nature et de l'art, vous nommerez madame..... vous serez encore loin de peindre une courtisane grecque.

Il faut ajouter que, si le professeur de Gotha a trop déprécié les courtisanes, il s'est montré apologiste ardent et éclairé des matrones d'Athènes : tout ce qu'il écrit sur la vie intérieure de ces dernières est plein d'intérêt, et présente des vues philosophiques qui n'appartiennent qu'à un esprit supérieur et exercé.

Nous serons même d'accord, s'il veut distinguer les époques et les personnes.

L'époque de la considération accordée aux courtisanes, commence au siècle de Périclès. Nous avons parlé (1) de cette époque et de son influence.

Enfin il faut distinguer à Athènes, comme à Paris, ces être faciles et voluptueux que la nature, l'instinct, l'éducation, les circonstances dévouèrent au culte du plaisir, cette première loi des dieux et des hommes ; et ces êtres avilis qui, n'éprouvant pas même celui qu'elles donnent, se livrent par artifice et par calcul, trafiquent d'une jouissance mutilée et imparfaite, automates méprisables, machines grossières qui ne présentent que l'ébauche, la fiction, ou plutôt le mensonge de la douce volupté.

Les unes jettent sur le commerce des sens le voile des illusions qui l'embellissent et le déifient. Les passions les plus généreuses, le charme renaissant des grâces et de l'esprit, forment le lien de cette irrésistible séduction.

Les autres ne s'adressent qu'aux sens, et se plaisent à allumer un orage passager ou une ivresse trompeuse.

AUTORITÉ.

(1) *Introduction*, t. 1.

Les premières imitent cette belle Vénus qui descend des cieux sur la terre, et ramène de la terre au sein des cieux les plus aimables des mortels.

Les autres imitent la divinité impure qui règne à Lampsaque ; et, dégradant leurs adorateurs, les plongent dans des antres ou dans des abîmes.

Plusieurs auteurs ont laissé sur les courtisanes des traités complets et piquans : ils ne sont point parvenus jusqu'à nous.

On comptait parmi ces auteurs Gorgias, Ammonius, Antiphane, Apollodore, Aristophane (1), Nicénète de Samos ou d'Abdère, et Sosicrate de Phanagon.

Le treizième livre d'Athénée, les dialogues de Lucien, les lettres d'Alciphron (*a*), l'anthologie et les antiquités grecques ont fourni les premiers matériaux de cet ouvrage, pour lequel

---

REMARQUE.

(*a*) Ces dialogues et ces lettres sont une fiction; mais cette fiction approche ou du moins doit nous tenir lieu de la vérité, puisqu'elle nous présente ici des mœurs grecques décrites par les Grecs.

AUTORITÉ.

(1) *Athén. l.* XIII.

l'auteur les a *traduits de nouveau*. La lecture des lexiques, des Mémoires de l'Académie des inscriptions, semblait devoir ouvrir des sources abondantes ; mais, soit défaut d'instruction, soit fausse pudeur et préjugé, les savans ne nous ont transmis que peu de détails. Je les ai tous rassemblés avec peine ; mais je n'ai glané que des épis maigres et vides, lorsque j'espérais recueillir les plus riches moissons.

C'est du moins le premier traité publié en français sur cet objet.

Cette érudition est frivole, sans doute ; mais le titre du moins ne peut tromper : il ne promet que des riens (*a*). En résultat, la plus grave érudition se réduit trop souvent à rien : si cet ouvrage ne faisait que confirmer cette vérité, il ne serait pas encore inutile.

REMARQUE.

(*a*) Nous avons traité légèrement un sujet léger : ceux qui désireraient des recherches sérieuses, savantes, approfondies, pourront consulter le beau travail de M. Chardon de la Rochette, en 8 vol. *in*-8°, sur l'anthologie grecque. Deux sont consacrés à l'histoire des courtisanes. Si cet ouvrage intéressant avait paru, nous aurions supprimé ou corrigé celui-ci.

CLASSES.

On peut distinguer, dans ce dictionnaire, cinq classes de courtisanes.

Première classe. Les *philosophes*, les *poëtes :* telles furent Aspasie, Léontium Sapho, etc.

Deuxième classe. Les *favorites*, ou les maîtresses des rois, des princes, des hommes célèbres : telle furent Pythionice, Milto, Thaïs, Herpyllis, etc.

Troisième classe. Les *familières* (mot pris dans l'acception latine), ou celles avec qui l'on vivait pendant quelque temps ; telles furent Laïs, Phryné, Glycère, etc.

Quatrième classe. Les *aulétrides* (*a*) ou joueuses de flûte : telle fut, dans l'origine, Lamie, etc.

REMARQUE.

(*a*) Semblables aux Bayadères de l'Inde, aux Almé d'Egypte.

Cinquième classe. Les *dictériades* (*a*) (prostituées vulgaires) : telles furent Abîme, Astra, etc.

Pour ne point interrompre l'ordre alphabétique, on a placé, au-dessous des noms des courtisanes, les *initiales* de la classe à laquelle elles appartiennent.

REMARQUE.

(*a*) *Dictérion*, lieu de prostitution, indiqué par un Priape placé sur la porte.

HISTOIRE,

AVENTURES, LETTRES ET ENTRETIENS

DES COURTISANES DE LA GRÈCE.

A.

ABIME (l') (*a*) (1) : *dict.*

ABROTONE, de Thrace, *fam.* : courtisane et mère de Thémistocle (*b*) (2).

On vit un jour ce grand homme, fidèle aux mœurs de sa naissance, ne point rougir de paraître dans la place publique avec quatre courtisanes placées sur son char. Les historiens ont conservé leurs noms. Ces courtisanes étaient Scyonne, Lamie, Satyra et Nannion (3). *V.* THAÏS.

REMARQUES.

(*a*) *Barathron.*

(*b*) Néanthe de Cyzique écrit que Thémistocle était fils d'Eutherpe (4).

AUTORITÉS.

(1) *Theoph. ap. Ath.* — (2) *Amphicrate, cité par Athén.* — (3) *Idomén.* ibid. — (4) *Plutarque.*

AERIS (1), *fam.*

AGALLIS (2), *fam.*

AGATHOCLÉE, *favorite*, exerça un empire absolu sur Ptolémée Philopator, dont elle bouleversa le royaume (3).

AMPÉLIS (4), *fam.* : l'amie de la jeune Chrysis. Cette dernière, ayant été souffletée par son amant, Ampélis, à qui l'expérience avait révélé le cœur des hommes, essaya de consoler ainsi la naïve Chrysis, qui fondait en larmes.

AMPÉLIS.

Celui, Chrysis, qui n'est pas jaloux, emporté, qui n'a pas frappé l'objet de sa tendresse, déchiré ses habits ou arraché ses cheveux, n'aime pas encore véritablement.

CHRYSIS.

Hélas ! serait-ce donc la seule marque de l'amour ?

AMPÉLIS.

Oui, de l'excès de l'amour même. L'emportement caractérise la passion. Va, tout le

---

AUTORITÉS.

(1) *Musonius.* — (2) Idem. — (3) *Athénée*, *l.* XIII. — (4) *Lucien.*

reste, les baisers, les larmes, les sermens, les visites fréquentes ne sont que les premiers symptômes d'un amour qui naît et se développe. La jalousie annonce tous les feux. Va, si Gorgias te frappe, il est jaloux, et je t'en félicite ; conçois les plus grandes espérances ; souhaite d'éprouver toujours le même traitement.

CHRYSIS.

Le même ! que dis-tu ? qu'il continue de me frapper ?

AMPÉLIS.

Non ; mais qu'il soit hors de lui, si tu en regardes un autre. Eh ! s'il ne t'aimait pas, serait-il au désespoir à la vue d'un autre amant ?

CHRYSIS.

Mais, je n'en ai point d'autre. Il imagine, sans aucun fondement, que je suis éprise de cet homme riche dont je parlai une fois...

AMPÉLIS.

Il te croit recherchée par un homme opulent ? Quel bonheur ! son inquiétude va redoubler avec ses soins, ou plutôt ses soins

avec son inquiétude. Il ne voudra pas être effacé.

CHRYSIS.

Il n'est libéral que de mauvais traitemens.

AMPÉLIS.

Les présens viendront ; un jaloux est capable de tout.

CHRYSIS.

Je ne sais comment mon Ampélis veut que je sois maltraitée.

AMPÉLIS.

Ce n'est pas cela, c'est au sein de l'oubli que s'allument les grandes passions. Dans une possession tranquille, l'amour s'éteint. Crois-en mon expérience de vingt années ; tu n'es qu'un enfant ; tu comptes à peine dix-huit printemps, et peut-être moins encore. Il faut que je te raconte ce qui m'est arrivé il y a quelques années. — J'étais aimée de cet usurier, qui demeure près du Pécile, de Démophante ; il bornait ses générosités à cinq drachmes.

Il se croyait maître de ma personne à ce prix. Il m'aimait commodément. Aucune plainte, aucune larme ; il ne frappait jamais

chez moi au milieu de la nuit ; seulement de loin à loin il partageait quelquefois mon lit ; mais si rarement !... Un jour je lui refusai ma porte ; j'étais enfermée avec le peintre Calliadès, dont j'avais reçu dix drachmes. Mon usurier se retire ; il éclate en reproches. Plusieurs jours s'écoulent ; je n'envoie point chez lui ; Calliadès était toujours avec moi. Voilà Démophante qui prend feu : sa tête s'exalte ; il assiége ma porte ; et la trouvant ouverte, il entre, il pleure, se frappe, menace de se tuer, déchire sa tunique, fait mille excès. Enfin, le voilà qui me donne un talent, et passe huit mois seul avec moi. Sa femme de raconter partout que j'avais donné à son époux un philtre qui le rendait insensé : ce philtre c'était la jalousie. Crois Ampélis, ma chère, il faut en donner à ton amant : ce jeune homme sera riche à la mort de son père.

ANTÉE (1), *fam.* Sujet d'une comédie de Philillius ou d'Eunicus.

ANTHÉIA (2) *aulétr.* : la jeune Anthéia,

AUTORITÉS.

(1) *Athén. l.* XIII. — (2) *Musonius.*

fraîche comme la fleur dont elle porte le nom, et qui cessa trop tôt de sacrifier à Vénus.

ANTHIS et STAGONION (1), *fam.* : deux sœurs, surnommées *Aphyes* (*a*), par allusion à leur blancheur, à leur taille svelte et à leurs grands yeux.

ANTICYRE, surnom de Naïs. *Voyez* Naïs.

ANTIPATRA (2), *dict.* Qu'elle vienne à se montrer nue, vous fuirez au-delà des colonnes d'Hercule.

ARCHÉANASSE, *fam.:* de Colophon; chérie comme Ninon dans sa vieillesse. Platon l'aima, et lui adressa ces vers (*b*) :

L'aimable Archéanasse a mérité ma foi;
Elle a des rides; mais je voi

REMARQUES.

(*a*) Nom d'un poisson.

(*b*) D'autres les attribuent à Asclépiade (3). La traduction est de Fontenelle.

Archeanassa mihi meretrix Colophonia nunc est
Cujus et in rugis insidet acer amor.
Ah miseri! primâ tetigit quos illa juventâ
Igne suo, medii vos rapuêre rogi (4).

AUTORITÉS.

(1) *Athén.*—(2) *Anth. gr. epigr. Ammonid*—(3) *Athén.*—(4) *Politian.*

Une troupe d'Amours se jouer dans ses rides.
Vous qui pûtes la voir avant que ses appas
Eussent, du cours des ans, reçu ces petits vides,
Ah! que ne souffrîtes-vous pas!

ARCHIPPE (1), *fam.* : cherie du vieux Sophocle. Elle avait quitté Smicrinès, qui s'écria : La chouette repose sur les tombeaux (*a*). Sophocle lui laissa tous ses biens par testament.

ARISTAGORE (2), *fam.* : maîtresse de l'orateur Hypéride, logée au Pyrée.

ARISTAGORE (3), *fam.* : courtisane de Corinthe, amante de Démétrius, petit-fils de Démétrius de Phalère.

Nommé Hipparque à la fête des Panathénées, il fit élever à cette courtisane un siége au-dessus des Hermès. A la célébration des mystères d'Eleusis, il la plaça sur un trône à l'entrée du sanctuaire.

REMARQUE.

(*a*) Un savant voit dans ce bon mot une allusion aux symboles funéraires, ou à l'usage des courtisanes qui se promenaient près des tombeaux dans le Céramique (4).

AUTORITÉS.

(1) *Hegnand. apud Ath.* — (2) *Athen.* — (3) Idem, *l.* IV. — (4) *Meurs. Eleusin.*

Cité devant le tribunal de l'aréopage à cause de son luxe : — « Je vis en homme bien né. Si j'ai pour maîtresse une très-belle femme, je ne fais injure à personne. Je bois du vin de Chio ; je mène une vie voluptueuse, mais je dépense mes revenus. Je ne vis ni suborné par des présens, ni en adultère comme plusieurs d'entre vous. » Et il nomme plusieurs de ces juges.

Antigone, à la suite de ce discours, le fit *Thesmothète.*

Par un contraste piquant, le portrait de Démétrius fut brodé sur le *peplum* sacré de la sage Minerve.

ASPASIE (1), *philosophe.* Le sort de la Grèce, à cette époque, est entre les mains des courtisanes.

L'une enchaîne le despotisme, et l'autre la liberté. Dans l'Asie mineure, Thargélie, célèbre par les charmes de sa beauté et de son esprit, avait attiré dans le parti du grand

---

AUTORITÉS.

(1) *Plut. in Pericl. Cicero de Off. l.* II; *de Orat. l.* I; *de Invent. l.* I. *Plat. in Menexen. Clem. Alex. Strom. l.* IV. *Quintil. l.* V, *c.* XI.

roi les hommes les plus célèbres de la Grèce.

A Athènes, Aspasie devient la maîtresse de Périclès, et le maître de Socrate.

La nature, le climat, l'éducation avaient formé pour toutes les voluptés son corps, son esprit et ses penchans.

Avide de tous les empires, Aspasie régna tour à tour sur les sens et sur les esprits, et dicta les lois du boudoir, du cabinet et de la tribune.

Elle était née à Milet, dans cette ville célèbre par ses plaisirs, ses fables et ses courtisanes.

La nature lui avait donné tous les charmes; son père lui donna tous les talens (*a*).

Aspasie n'était qu'une facile prêtresse du culte de Vénus, lorsque Périclès la vit et l'aima. Il conçut pour elle une passion sans bornes. On vit le chef suprême de l'Etat s'humilier,

---

REMARQUE.

(*a*) C'est ainsi que, dans le dernier siècle, le père philosophe de mademoiselle de l'Enclos l'instruisit aux séductions, et l'orna, avec amour, de tous les moyens de plaire, de tous les prestiges de cette magie plus puissante peut-être que celle de la beauté.

pleurer aux pieds des juges devant lesquels la superstition avait accusé Aspasie d'impiété. Périclès n'eut pas seulement recours à cette éloquence, dont les foudres reposoient, dit-on, sur ses lèvres; il descendit aux plus touchantes supplications; le fanatisme qui saisissait déjà sa victime, ne la rendit qu'à son abaissement dont jouissait l'orgueil populaire.

Enfin on vit ce superbe démagogue répudier sa femme, et épouser solennellement Aspasie. Il en avait eu un fils naturel, auquel les Athéniens avilis accordèrent le titre de citoyen.

Le naïf Plutarque peint tout l'amour de Périclès par un de ces détails charmans que, seul de tous les écrivains de l'antiquité, il nous a conservés. « Toutes les fois qu'il sortait de sa maison pour aller en la place, ou qu'il en retournait, il la saluait en la baisant. »

Elle s'embarqua avec lui sur la flotte (1) qui fit la conquête de Samos. Les courtisanes la suivirent.

Il ne faut pas oublier que tous les malheurs

AUTORITÉ.

(1) *Gillies.*

de la Grèce, que la guerre de Mégare qui enfanta celle du Péloponèse, furent la suite d'une querelle de courtisanes attachées à Aspasie.

Les poëtes, remarque Bayle, diffamèrent Périclès; ils traitèrent, dit-il, Aspasie de concubine impudente et chaude. C'est Omphale, disaient-ils, Déjanire, Junon (1).

Il supporta tranquillement ces outrages. La politique avait quelque part à cette indolence; car, si Périclès avait travaillé à fermer la bouche aux poëtes, il eût éclairé les Athéniens sur une chose qu'il était de son intérêt qu'ils ne vissent pas : ils eussent senti qu'ils ne retenaient que de nom le gouvernement républicain, et que de fait toute la puissance était réunie dans une seule personne. Rien n'est plus capable d'empêcher le peuple de s'apercevoir de l'extinction de la liberté, que la permission qu'on lui laisse de médire impunément de ceux qui possèdent la réalité du pouvoir monarchique, sous des noms qui n'ont rien d'odieux (2).

AUTORITÉS.

(1) *Cratinus.* — (2) *Bayle.*

Il importait donc à Périclès de mépriser la licence du théâtre; mais n'attribuons pas seulement à l'artifice cette patience, il y entrait aussi de la grandeur.

L'exemple d'Aspasie et ses leçons formèrent à Athènes une école, dans laquelle sa profession était réduite en système (1).

Ses compagnes servaient de modèles à la peinture et à la sculpture, et de sujets à la poésie et au panégyrique.

La parure, la tournure lascive et voluptueuse, et les artifices de cette classe de femmes, devinrent de plus en plus séduisans; et Athènes dès lors fut la première école du plaisir, comme de la littérature et de la philosophie.

Ce qui frappe dans la vie d'Aspasie, c'est le contraste que ses mœurs et son état présentent.

L'épouse de Périclès était à la tête d'une maison de prostitution. Veuve du chef de la république, elle épouse un marchand de bétail enrichi par ce commerce.

Mais tel est l'ascendant de son génie et de ses

AUTORITÉ.

(1) *Gillies.*

talens, qu'elle parvient à faire de cet homme grossier, de ce Lysiclès, un des premiers personnages de la république. Mais Socrate reçoit, de cette femme singulière, des leçons d'éloquence, et lui révèle, à son tour, les secrets de la dialectique, ou plutôt de l'induction; mais Alcibiade n'est pas moins l'élève d'Aspasie que du philosophe ; mais les hommes les plus célèbres de cet âge brillant furent à ses pieds ou dans ses bras ; mais ceux des âges suivans rendirent à son esprit et à ses talens l'hommage que les autres avaient rendu à ses charmes. Athénée donne un fragment des entretiens en vers qu'elle avait composés. Il ne nous reste de ses ouvrages qu'un dialogue et un discours, le premier conservé par Cicéron, le second par Platon (*a*).

FRAGMENT D'UN DIALOGUE.

ASPASIE ET SOCRATE.

ASPASIE.

SOCRATE, j'ai lu dans ton cœur ; il brûle

REMARQUE.

(*a*) *Voyez* troisième vol. des FÊTES GRECQUES.

pour le fils de Dinomaque et de Clinias. Ecoute : si tu veux que le bel Alcibiade te paie de retour, sois docile aux conseils de ma tendresse.

SOCRATE.

O discours ravissans ! ô transports ! Une sueur froide a parcouru mon corps, mes yeux sont remplis de larmes.

ASPASIE.

Cesse de soupirer : pénètre-toi d'un enthousiasme sacré ; élève ton esprit aux divines hauteurs de la poésie : cet art enchanteur t'ouvrira les portes de son âme. La douce poésie est le charme et le lien des intelligences ; l'oreille est le chemin du cœur, et le cœur l'est du reste.... (*a*).

Socrate continue de verser des larmes.

Pourquoi pleures-tu, mon cher Socrate ? Il troublera donc toujours ton cœur, cet amour

---

REMARQUE.

(*a*) Il y a dans le texte : « C'est par la mélodie que tu le captiveras, en portant jusqu'à son âme, par la voie des oreilles, l'image de ta passion (1).

AUTORITÉ.

(1) *Trad. de L. F. V. B.*

qui s'est élancé comme l'éclair, des yeux de ce jeune homme insensible. Je t'ai promis de le fléchir pour toi....

ASTRA (1), *dict.*

AUDATA, *fam.* : Illyrienne, maîtresse de Philippe. Elle eut de lui une fille nommée *Cyna*, qu'Alexandre voulut marier à un roi des Péoniens.

AUTORITÉ.

(1) *Athén.*

B.

BACCHIS (1), *fam.* : de Samos, amie tendre de Ménéclide ; célèbre par ses charmes et sa généreuse délicatesse.

Un jeune adolescent de Colophon l'aimait éperdument : il vit Plangon, et il éprouva un nouveau sentiment.

Cette anecdocte touchante honore à la fois Bacchis et sa rivale.

Le malheureux Proclès languissait auprès de la fidèle Bacchis. Toujours rêveur, toujours triste, soupirant sans cesse et gémissant en secret des rigueurs de Pasiphile (*a*), Bacchis n'avait plus de charmes pour lui : ses bontés lui étaient à charge ; et, s'il la voyait comme à son ordinaire, il ne lui donnait plus aucune marque d'attention. Bacchis s'en apercevait, mais elle feignait de n'en rien voir : elle était même touchée de sa peine ; et si elle ne s'en

---

REMARQUE.

(*a*) Surnom de Plangon.

AUTORITÉ.

(1) *Athén.*

plaignait point tout haut, pour lui épargner la confusion, elle lui donnait tout bas toutes les plaintes dont la bonté de son cœur la rendait capable.

Proclès ne put résister plus long-temps au tourment qui le dévorait ; il fallait qu'il revît Pasiphile, ou qu'il mourût. Il la trouva seule au théâtre, et il vint se mettre auprès d'elle : — « Eh bien ! avez-vous assez exercé votre cruauté? Depuis le jour funeste que vous m'avez obligé de vous quitter, il n'est point de maux que je n'aie ressentis. Tout ce que l'enfer des poëtes nous apprend des tourmens qu'on y souffre, n'approche point des miens. Soyez touchée de ma misère, adorable Pasiphile ; et, si ce n'est par sentiment d'amour, que ce soit du moins par compassion. Voulez-vous ma vie? Parlez; je sacrifierai tout pour vous convaincre de la violence de ma passion.

— » Eh quoi ! vous me parlez encore d'amour ! Je vous croyais si bien avec Bacchis ! — Vous me renvoyez toujours à elle, répondit Proclès. Hélas ! à quel excès d'infortune vous me réduisez ! Oui, je devrais adorer Bacchis ; elle est belle, elle est fidèle, et cependant je n'adore que vous. Je fuis, hélas ! qui

m'aime, et j'aime qui me fuit. Craignez que l'Amour ne se venge, et ne se venge cruellement; car enfin ce dieu a ses caprices, et ses traits ne causent pas toujours des ardeurs infortunées.

— » Proclès, répondit enfin Pasiphile, je vais mettre votre amour à une étrange épreuve; j'ai voulu vous compter au nombre de mes amans; mais je suis plus fière que vous ne pensez. Il faut que vous me prouviez votre amour par un dernier effort; et je me rendrai sans balancer, si vous êtes capable de m'accorder ce que je vais vous demander. Vous avez fait à Bacchis présent d'un collier qui m'a frappé les yeux : je veux me parer des dépouilles de ma rivale; je veux que vous me fassiez hommage de ce même collier; enfin je veux le porter à sa vue.

— » Ah! cruelle, que me proposez-vous? Quoi! vous pouvez exiger de moi cette preuve odieuse de ma tendresse? Non, je ne puis m'y résoudre; quelque insupportables que soient mes tourmens, ils le sont moins encore. — Eh bien! ne me parlez jamais d'un amour que je vais détester; et, puisque vous craignez d'offenser Bacchis que vous n'aimez plus, pour

Pasiphile que vous adorez, je consens que vous soyez la victime de votre fausse délicatesse. »

Le malheureux Proclès ne répondit point : il sortit même précipitamment du théâtre, et il revint chercher Bacchis. — « Ah ! Bacchis, je viens de livrer le plus cruel combat qu'un amant ait jamais soutenu. J'avoue la faiblesse que j'ai eue pour Pasiphile. Le croiriez-vous, adorable Bacchis, j'ai encore eu la lâcheté de lui parler de mon amour. Mais enfin sa dureté vient de me guérir. Penseriez-vous que l'audacieuse a poussé la barbarie jusqu'à me demander que je vous fisse la plus cruelle insulte ? Mais m'en préservent les dieux, et qu'ils m'ôtent plutôt mille fois la vie, que de me livrer à cette indignité !

— » Eh ! quel mal peut-elle me faire, après celui qu'elle m'a fait ? Car enfin je ne suis point la dupe de votre retour ; je connais trop bien que vous ne m'aimez plus, et que vous cherchez vainement à vous guérir de la passion dont vous brûlez. Avouez-moi, Proclès, la nouvelle injure qu'on a voulu me faire. Quelque grande qu'elle soit, elle n'égalera jamais la première.

— » Quoi ! vous doutez encore de la sincérité de mon repentir ? — Je vous abuserais si je vous parlais autrement. Voyons donc ce que prétend Pasiphile : qu'a-t-elle exigé de vous ? Parlez : c'est la dernière grâce que vous demande une amante.

— » Vous allez sans doute être surprise de l'orgueil et de l'audace d'une inhumaine; mais je jure par tous les dieux que sa demande est inutile, et que jamais Proclès n'en viendra à cet excès d'insolence. Elle a prétendu, Bacchis, que je vous fisse rendre ce collier dont mon amour vous a fait hommage ; elle veut, dit-elle, le porter à son tour, et que le cou de Pasiphile soit orné des dépouilles de celui de Bacchis.

— » Quoi! ne tient-il qu'à ce collier que Proclès soit heureux? Proclès, connaissez Bacchis, et voyez ce qu'elle peut faire pour vous. Ma tendresse est telle que votre bonheur fait mon unique soin : je ne cherche qu'à vous rendre heureux. Voilà ce collier que demande Pasiphile; je vous le rends, n'en faites point un refus : allez le porter à Pasiphile, je vous l'ordonne, et qu'elle décide, après, laquelle de nous deux vous aime le mieux. »

Proclès fut enchanté de ce trait de générosité ; il résista aux ordres de Bacchis ; il se jeta à ses pieds pour l'obliger de reprendre son collier : rien ne la put vaincre; elle ordonna à Proclès de le porter à Pasiphile ; elle l'en pria même, et enfin elle le détermina à l'accepter.

Proclès aima Pasiphile si éperdument, qu'il profita des bontés de Bacchis, et vint offrir son collier à sa rivale. Que devint-elle en l'apercevant ! « Quoi ! vous avez pu vous résoudre à faire cette demande à Bacchis ? et elle s'est résolue à vous l'accorder ! O miracle d'amour, qui me comble d'une égale admiration ! Non, Proclès, je ne doute plus de votre affection; mais que pensez-vous de celle de Bacchis ? Quel désintéressement ! quelle âme, grands dieux ! Je n'y veux pas céder : je veux rendre à cette incomparable fille tout ce qu'elle m'a sacrifié pour vous ; je veux enfin que désormais votre amour se partage entre nous. »

Pasiphile laissa Proclès seul, lui défendant de la suivre ; et elle courut chez Bacchis, qu'elle trouva occupée de ses tristes réflexions. Pasiphile vint à elle en l'embrassant : « Je viens, lui dit-elle, rendre hommage à votre

vertu; votre exemple m'a vaincue, et j'accours vous demander votre amitié : vous aimez Proclès, et je l'aime aussi; unissons-nous toutes deux pour l'aimer uniquement, et, s'il se peut, qu'il n'aime jamais que nous. Voulez-vous que je vienne demeurer chez vous, ou préférez-vous de venir demeurer chez moi? Quoi qu'il en soit, généreuse Bacchis, soyons inséparables; que Proclès se partage entre nous par les mêmes soins; je ne serai point jalouse de ceux qu'ils vous rendra, ne le soyez point de ceux que j'en recevrai. »

La surprise de Bacchis fut aussi grande qu'on peut se le figurer; elle ne savait ce qu'elle devait penser d'une telle démarche. Pasiphile craignit qu'elle n'hésitât d'accepter le parti qu'elle lui proposait. — « Si vous balancez, Proclès est perdu; je vais l'abandonner à toute la fureur de sa passion; songez à le sauver, si vous l'aimez encore; vous n'avez que ce moyen de le préserver du désespoir. »

Bacchis fut touchée à son tour de la générosité de Pasiphile; elle ne balance plus, elle embrasse tendrement sa rivale : toutes deux elles mandent Proclès, qui attendait avec une inquiétude cruelle le retour de Pasiphile; il

est étonné de la trouver dans une parfaite intelligence avec Bacchis. Elles lui content ensuite le dessein qu'elles avaient formé de se réunir pour l'aimer uniquement. Il fut charmé d'un projet si tendre ; son ardeur sembla se rallumer pour Bacchis, sans qu'elle perdît rien de ce qu'il ressentait pour Pasiphile. Jamais amant ne fut plus heureux que Proclès, et jamais deux rivales ne furent si tendrement unies que Bacchis et Pasiphile.

Lorsque le célèbre Hypéride eut gagné la cause de Phryné, la généreuse et tendre Bacchis lui écrivit.

BACCHIS A HYPÉRIDE (1)

Notre reconnaissance est générale ; chaque courtisane ne vous doit pas moins que Phryné. L'accusation intentée par ce misérable Euthias ne regardait que Phryné : l'issue du jugement nous intéressait toutes ; car, si, pour ne pas obtenir d'un amant le prix de nos faveurs, pour les accorder à ceux qui les paient, on

---

AUTORITÉ.

(1) *Alciphr. Rhet epist. bibl.* I, *ep.* XXX.

était accusé d'impiété, il faudrait alors renoncer au trafic de ses charmes ; il faudrait rompre le plus doux commerce et ne plus voir ses amis. Notre cause l'emporte ; ce commerce est licite ; Euthias est condamné comme le moins généreux des amans ; la droiture et l'équité, invoquées par Hypéride, sont reconnues. Homme bienfaisant, puissent les dieux vous combler de toutes sortes de prospérités ! Ce trait vous assure à la fois la tendresse de la plus aimable des femmes, et la reconnaissance de toutes : toutes vous en conjurent, daignez publier votre éloquent plaidoyer ; je m'engage, au nom des courtisanes, à vous faire dresser une statue d'or ; désignez le lieu de la Grèce où vous voulez qu'elle soit placée. Adieu.

Bacchis mourut jeune. La lettre qu'écrivit son amant au désespoir, développe toute la générosité de cette courtisane.

MÉNÉCLIDE A EUTYCLÈS (1).

Elle n'est plus, cette charmante Bacchis, ô

AUTORITÉ.

(1) *Alciphr. Rhet. epist. bibl.* I, *ep.* XXXVIII.

mon cher Eutyclès ! elle n'est plus ! Une source de larmes éternelles, les regrets et le souvenir impérissable d'un amour éternel sont tout ce qui me reste. Jamais je n'oublierai Bacchis, jamais ! Quel était son généreux dévouement ! il ennoblit le nom de courtisane. Que toutes se réunissent pour lui dresser une statue dans le temple de Vénus ou des Grâces ! Leur gloire le conseille ; car l'on va répétant de tous côtés qu'elles sont des Sirènes perfides, dévorantes, éprises de la passion de l'or, mesurant leur tendresse à la fortune, et précipitant enfin leurs adorateurs dans un abîme de maux.

Vous avez vu ce Mède fastueux, venu du fond de la Syrie, traîner un peuple d'esclaves, étaler à nos yeux le luxe de l'Orient. Il mit aux pieds de Bacchis ce luxe et ces esclaves ; mais elle, refusant ses dons, préférait à leur magnificence ce manteau d'étoffe simple et grossière qui nous couvrait tous les deux pendant notre sommeil (*a*) : les présens de ma tendresse et

---

REMARQUE.

(*a*) Usage antique. — Alcibiade passait ainsi les nuits sous le manteau de Socrate (1).

AUTORITÉ.

(1) *Plat. banq.*

les moins précieux, comme elle les plaçait au-dessus de cette pompe du Satrape qu'elle dédaignait !

Et ce marchand égyptien, lui et ses trésors, comme ils furent rejetés ! Fille généreuse ! nulle ne fut meilleure que toi. Quelle pureté de mœurs (*a*), bien digne d'une condition meilleure ! Elle n'est plus, elle nous délaisse, la voilà étendue dans la nuit du tombeau. Parques injustes, impitoyables, pourquoi séparer Ménéclide de Bacchis ! Que ne m'avez-vous frappé avec elle ! Eh quoi ! je reste ! me voilà seul au milieu de mes amis et des festins. Elle n'en fera plus l'ornement ; je ne surprendrai plus la douce ivresse de ses regards, le sourire voluptueux de cette bouche charmante : elles sont évanouies les délices de ces

---

REMARQUES.

La fille de Jupiter vient reposer sous le manteau de Ménélas (1).

Déjanire et Iole, placées sous le manteau d'Hercule, attendent ses embrassemens (2).

(*a*) *Voy.* l'*Hétyre* (3).

AUTORITÉS.

(1) *Théocr. Epith.* — (2) *Soph. Trachyn.* — (3) *Aristen. l.* I, *epist.* XII.

nuits qu'elle animait d'une volupté sans cesse renaissante ; son caractère d'une douceur ineffable se peignait encore au sein du plus entier abandon. Quels regards ! quels discours ! quelle conversation de sirène ! quel doux et pur nectar que son baiser ! La séduction reposait sur ses lèvres ; seule elle réunissait les Grâces et Vénus ; elle semblait enveloppée de toute la ceinture de la déesse même.

Hymnes, scolies, âme de nos festins, et toi, lyre d'ivoire, dont les sons se mêlaient, sous sa main divine, aux accens de sa douce voix, je ne vous entendrai plus. Elle s'éclipse à son aurore, cette sœur des Grâces ! la voilà muette, inanimée ! une froide statue, un peu de cendre.

Tu vis pourtant, toi, Mégare, toi, la plus infâme des courtisanes, monstre avare, enrichi des dépouilles de Théoclès. Le malheureux ! il ne lui reste de ses biens immenses qu'une chlamyde et un bouclier ! Tu vis ! et la généreuse Bacchis, qui m'aimait pour moi-même, expire !

J'épanche mes regrets au sein de l'amitié, ô mon cher Eutyclès : cette confiance mêle un charme à mes peines ; je l'éprouve. Il m'est

doux de parler d'elle, de vous entretenir d'elle dans mes lettres. Hélas! ce souvenir douloureux est tout ce qui me reste. Adieu.

BÉDION (*a*), *fam.* : riche des dépouilles d'Antagoras.

Simonide fit contre elle et deux de ses compagnes cette imprécation :

Fuyez, fuyez Cythère et cette rive ingrate
Qu'infeste la sirène et l'avide pirate;
L'amant de Bédion et celui de Thaïs
Vous instruisent assez par leurs vastes débris.
Ils pleurent : ils sont nus. Allez, sur ce rivage,
Epouvanter nos yeux d'un insensé naufrage....

BILISTIQUE (1), d'Argos, *fav.* Elle descendait des Atrides.

REMARQUE.

(*a*) Bædion atque Euphro, Thaïsque capacia nautis
Navigia; immanes ut Diomedis equi,
Antagoram, Cleophonta, Apim rerum omnium egenos
Ejecêre uno naufragio miseros.
Piratas Veneris fugite has cum navibus ipsis,
Syrenum monstris sunt mage pestiferæ (2).

AUTORITÉS.

(1) *Athén.* — (2) *Anth. gr. epig. Simonid. trad. lat.*

Elle fut maîtresse de Ptolémée Philadelphe (1).

BOA (2), *aulétr.* : danseuse, mère de Philétaire qui régna à Pergame. Elle demeurait ordinairement à Tios en Paphlagonie.

BROMIE (3), *aulétr.* : fille de Diniade. Phaylle, tyran des Phocéens, paya ses faveurs d'un cachesium d'argent et d'un cyssibion en or.

AUTORITÉS.

(1) *Ptolem. Everg. l.* III.—(2) *Antigon. Caryst. Athén.* — (3) *Comm. hist.*

C.

CALLIPYGE. Il y avait à Syracuse un temple dédié à Vénus Callipyge ; voici à quelle occasion.

Un homme de la campagne avait deux filles charmantes qui, ne pouvant s'accorder entre elles sur le genre de beauté qu'idolâtraient les Grecs, se rendirent un jour sur le grand chemin, afin de faire décider un amateur.

Il vint sur ces entrefaites à passer un jeune homme dont le père était âgé. Ces deux beautés lui ayant découvert leurs charmes, il jugea en faveur de l'aînée, dont il devint tellement épris, qu'il en tomba malade.

Il raconta à son jeune frère ce qui lui était arrivé. Celui-ci, étant allé à la campagne, et admis à l'examen des charmes particuliers des deux sœurs, tombe pareillement amoureux de la cadette.

Le père de ces jeunes gens, les ayant en vain exhortés à chercher un établissement plus brillant, se laissa enfin toucher, et, ayant été trouver le père des jeunes filles, il les emmena de la campagne, et les maria à ses enfans.

On ne les connaissait guère à Syracuse que sous le nom de *Callipyges* (1). Ayant amassé de grands biens, elles firent bâtir un temple en l'honneur de Vénus, qu'elles nommèrent le temple de *Callipyge* (*a*) (2).

CALLYSTO (3), *dict. L'Ourse*, ou *la Belle.*

CALLIXÈNE, *fam.* : célèbre courtisane de Thessalie.

Olympias, mère du grand Alexandre,

REMARQUE.

(*a*) Il y a, dans cette partie de l'anthologie que M. Reiske a donnée dans le volume neuvième des *Nouveaux Mélanges de Leipsick* (4), une épigramme sur les Callipyges ; la voici :

« J'ai jugé les f..... de trois beautés. M'ayant fait voir à nu leur brillant éclat, elles me prirent pour arbitre. L'une avait les pommes d'une blancheur éblouissante, et l'on y remarquait de petites fossettes, telles qu'il s'en voit sur les joues des personnes qui rient. L'autre, étendant les jambes, fit voir sur une peau aussi blanche que la neige, des couleurs plus vermeilles que celles des roses. La troisième, faisant paraître un air tranquille, excitait sur sa peau délicate de légères ondulations. Si le juge des déesses avait vu ces f..... il n'aurait pas voulu voir les premières (5).»

AUTORITÉS.

(1) *Cercid. Megalop.* — (2) *Archel. apud Athen. l.* XII. — (3) *Athén.* — (4) *Miscell. Lips. Nova.* — (5) *Larcher.*

ayant quelques soupçons sur les dispositions paresseuses de son fils au culte de Vénus, s'avisa, du consentement de Philippe, d'introduire auprès du jeune prince, Callixène, alors si belle, qu'Olympias pardonnait à ses charmes l'infidélité de son époux. Malgré les attraits et les caresses de cette nouvelle Circé, l'entrevue se passa de manière que les doutes d'Olympias ne purent être éclaircis. Le bruit de cette aventure se répandit dans la Grèce, et fit donner à Alexandre le surnom de *Margitès*.

CAMÉTYPE. *Voyez* CORISPE.

CERCOPE (1), *dict.*

CHARICLÉE (2), *dict. :* si bonne, si humaine, qu'il n'y avait point de courtisane plus facile. Elle ne mettait aucun prix à ses faveurs.

CHLORIS (3), *fam. :* mère d'Aristophon l'orateur. Aristophon fit rendre une loi contre les bâtards, et fut lui-même traduit en cette qualité sur la scène par le comique Callias.

AUTORITÉS.

(1) *Philet. ap. Athen.* — (2) *Lucian. Toxar.* — (3) *Caristh. l.* III. *Comm. hist.*

CHORIDE (1), *fam.*, donna des fils au rhéteur Aristophon, selon le poëte comique, Callias, qui lui en fit des reproches.

CHRYSIS (2), *fam.* *Voyez* AMPÉLIS.

CHYMÈRE (3), *dict.*

CIMBALIUM (4), *dict.*

CLEINÉ, *fam.* : une des maîtresses de Ptolémée Philadelphe, à qui elle servait d'échanson. Ce prince lui fit élever plusieurs statues, où elle était représentée couverte d'une tunique légère, tenant à la main la coupe royale.

CLÉONARIUM. *Voyez* LÉÈNE.

CLÉONICE, *philosophe*, a fait quelques livres qui ne nous sont point parvenus. Elle périt misérablement.

Elle arrivait de Byzance pour accorder ses faveurs à Pausanias. Ce général était endormi; Cléonice, avant de pénétrer dans le lieu où il reposait, fait éteindre toutes les lumières.

AUTORITÉS.

(1) *Musonius.* — (2) *Timocl. ap. Ath. Lucian. Hetair. dialog.* — (3) *Athén.* — (4) *Lucian. Hetair. dialog.* XI.

Demi-nue, elle s'avance au milieu des ténèbres et renverse un flambeau. Ce bruit éveille et trouble Pausanias; il se croit surpris par les ennemis, saisit un poignard, et le plonge au cœur de son amante.

CLEPSYDRE, ou l'*Horloge*, *dict.* Surnom d'un courtisane qui n'accordait à ses amans que le temps employé par son horloge de sable à se vider.

Sujet d'une comédie d'Eubule.

COCHLIS (1). *Voyez* PARTHÉNIS.

CONALLIS (2), *dict.*

CORIANNO, *fam.* Sujet d'une comédie de Phérécrate.

CORINE, *dict. Voyez* CROBYLE.

CORISQUE (3), *dict.*

« Oui, c'est être au rang des dieux que de passer une nuit à côté de Corisque ou de Camétype. Quelle fermeté! quelle blancheur! quel satin! quelle douce haleine! quel charme

---

AUTORITÉS.

(1) *Lucian. Hetair. dialogue* XIV.—(2) *Timocl. ap. Athen.* — (3) *Timocl. Marath. cité par Athénée.*

dans leur résistance! Elles luttent contre leur vainqueur : il faut ravir ces faveurs ; on est souffleté ; une main charmante vous frappe ; ô délices ! »

CORONÉE (1), *dict.* : fille de Nanno, était surnommée *la Nourrice*.

COTINE, *fam.* Elle possédait une maison charmante près de Colone, où se trouve le temple de Bacchus.

Cotine déposa, dans le temple de Minerve à Lacédémone, l'offrande d'un bœuf d'airain (2).

La déesse de la sagesse, une vierge, sourit à cette offrande (*a*).

REMARQUE.

(*a*) Les courtisanes de l'antiquité ressemblaient en ce point à celles de nos jours, libertines et dévotes. Nous avons vu la croix virginale et pudique parer, sanctifier des gorges profanes :

Car, de l'amour à la dévotion,
Il n'est qu'un pas : l'un et l'autre est faiblesse.

AUTORITÉS.

(1) *Menandr. ap. Athen.*— (2) *Polémon Périégète*, *cité par Athénée.*

CROBYLE, *dict.* Cette vieille initie sa jeune fille aux mystères (1).

CROBYLE.

Eh bien! cette métamorphose qui t'effrayait, Corinne, est-elle aussi affreuse? Te voilà femme; et c'est l'ouvrage d'un jeune homme charmant qui t'a donné une mine avec laquelle je vais t'acheter un collier.

CORINNE.

Je vous aimerai : que le rubis de ce collier étincelle comme celui de Philénis.

CROBYLE.

Il sera pareil. Mais écoute; apprends comme il faut être accorte et complaisante avec les hommes. Nous n'avons plus aucun moyen honnête d'existence, ma fille. Pendant les deux années qui se sont écoulées depuis la mort de ton père (que sa mémoire te soit toujours respectable!), tu sais quelle a été notre misère : pendant qu'il vivait, nous étions dans l'abondance; il était le premier forgeron du

---

AUTORITÉ.

(1) *Lucian. Hetair. dialog.* VI.

Pyrée, son nom y est encore en honneur, et l'on dit : On ne pourra jamais retrouver un ouvrier aussi habile que Philinus. Après sa mort, la vente de ses tenailles, et de son enclume et de son marteau, nous a procuré deux mines, et ces deux mines ont soutenu pendant quelque temps notre existence. Et depuis, mon fuseau et mon aiguille ont suffi à peine à notre nourriture. Je me flattais de l'espérance d'obtenir un jour.....

CORINNE.

Cette mine ?

CROBYLE.

Non : d'obtenir un jour de toi, un juste retour, lorsque tu serais en âge ; et qu'alors devenue riche, vêtue de pourpre et traînant des esclaves, tu pourrais nourrir ta mère et satisfaire ton goût pour la parure.

CORINNE.

O ma mère ! eh ! comment ? par quel moyen ?

CROBYLE.

En frayant avec les jeunes Athéniens, en partageant leur table et leur lit pour de l'argent.

CORINNE.

Comme Lyra, fille de Daphnis?

CROBYLE.

Oui.

CORINNE.

Mais, c'est une courtisane.

CROBYLE.

Qu'importe? tu seras riche comme elle; comme elle, tu auras une foule d'adorateurs. Tu pleures, Corinne? mais vois donc quel est le nombre des courtisanes, quelle est leur cour, quelle est leur opulence. J'ai vu Daphné dans son enfance. Par Némésis! je l'ai vue couverte de haillons. Aujourd'hui quel faste! que d'or! quelles robes élégantes! quatre esclaves autour d'elle.

CORINNE.

Et comment s'est enrichie Lyra?

CROBYLE.

D'abord par le goût de sa parure; ensuite par ses manières attrayantes, par sa gaîté qui ne s'exhalait point comme la tienne en longs et bruyans éclats, mais qui engageait par le sourire le plus caressant. Son commerce est

sûr ; soit qu'elle donne ou reçoive une invitation, elle y met des égards, ne trompe, ni n'accuse personne. Si elle consent à se rendre pour un prix convenu à un festin, elle ne s'enivre point. Une femme est alors un objet ridicule, et les hommes s'en détournent. Elle ne mange point grossièrement; elle touche aux mets avec délicatesse, et se garde bien de se gorger d'alimens. Elle boit sans précipitation, lentement et à plusieurs reprises.

CORINNE.

Même lorsqu'elle a une grande soif?

CROBYLE.

Alors plus que jamais, Corinne : elle ne parle pas trop ; elle n'immole aucun des convives à un bon mot. Elle n'a des yeux que pour celui qui l'a amenée ; c'est ce qui la fait aimer. Lorsqu'il la conduit au lit, elle n'est ni emportée, ni sans égards ; elle ne s'occupe que de plaire, de s'attacher sa conquête. Il n'est personne qui n'ait à s'en louer. Imite-la dans tous ces points, nous serons heureuses. Du reste, tu vaux beaucoup mieux ; mais, par Adrastée, je ne t'en dirai pas davantage : vis seulement, ô ma Corinne !

CORINNE.

Mais tous ceux qui achètent nos faveurs ressemblent-ils à Lucritus, qui obtint hier les miennes ?

CROBYLE.

Non ; il en est de plus beaux, de plus âgés, de plus laids même.

CORINNE.

Et ceux-là aussi ?

CROBYLE.

Ceux-là surtout : ils donnent plus. Les beaux garçons ne sont que beaux. Ne songe qu'à t'enrichir. Bientôt on dira en te voyant passer : Voilà Corinne, la fille de Crobyle ; qu'elle est riche ! que sa mère est heureuse ! Qu'en dis-tu ? ne feras-tu pas ainsi ? Oui, sans doute, je te connais, et tu l'emporteras bientôt sur tes rivales. Il faut maintenant aller aux bains : ce jeune Lucritus doit revenir, il te l'a promis.

CROCALE (1), *dict. Voyez* PARTHÉNIS.

AUTORITÉ.

(1) *Lucian. Hetair. dialog.* XIV.

D.

DAMASANDRE (1), *fav.* : mère de la jeune Laïs : elle suivit partout Alcibiade.

DANAÉ (2), *philosophe:* fille de la célèbre Léontium ; elle avait été l'amante de Sophron, gouverneur d'Ephèse, et devint ensuite l'amie de Laodicée sa femme. Elle découvrit alors les embûches que cette dernière dressait à son époux, et sut l'en prévenir. Sophron fuit. Danaé est arrêtée, et condamnée par sa rivale à être précipitée du haut d'une tour. Elle reçut cette nouvelle sans marquer aucun effroi. Elle s'avance en silence et avec magnanimité aux bords du précipice ; et là :

« O dieux ! c'est avec raison qu'on nie votre existence. Je meurs misérablement pour avoir voulu sauver la vie à l'homme que j'aimais ; et Laodicée, qui voulut assassiner son époux, vit au sein de la gloire et des honneurs. »

DAPHNÉ ou **DAPHNIS**, courtisane des dialogues de Lucien (3). *Voyez* CROBYLE.

AUTORITÉS.

(1) *Plut.*—(2) *Phylarq. l.* XII—(3) *Lucian. Hetair. dial.* VI.

DELPHIS, *aulétr.*

DEMO, *fav.*: surnommée *Mania* (1), chère à Démétrius et à Antigone, père de ce prince. Dans un transport il tua Oxithémis, et fit périr les esclaves de Démo dans les tortures (2). Elle devint la rivale de Lamia.

« Un soir que Lamia avait sonné des flûtes durant le souper, quand Démétrius lui demanda : «— Eh bien! que te semble-t-il maintenant, Démo? que c'est de Lamia? — Une vieille, dit-elle, sire. » Une autre fois qu'on avait servi le fruit à l'issue de la table : — « Voyez-vous, dit Démétrius, combien de petites gentillesses m'envoie Lamia? — Ma mère, dit Démo, t'en enverra encore davantage, si tu veux coucher avec elle (3). »

DÉMONASSE, *dict.*: nom d'une courtisane des dialogues de Lucien (4). *Voyez* **Mégille.**

DEXITHÉA (5), *fam.*

AUTORITÉS.

(1) *Plut. vit Demetr.* — (2) *Héracl. Lembus. hist. l.* XXXIII, *ap. Ath.* — (3) *Plut.* ibid. *trad. d'Amyot.* — (4) *Lucian. Hetair. dial.* V. — (5) *Musonius.*

DIDRAGME, *dict. Voyez* PARORAME.

DIDYME, *fav.* : maîtresse de Ptolémée Philadelphe, célèbre par sa beauté (1).

DORCAS (2), *dict. Voyez* PANNUCHIS.

DORICA (3) ou RHODOPE, *fam.* Pausidippe a laissé ces vers sur Dorica :

« Un nœud de rubans relevait tes longues tresses ; des parfums voluptueux s'exhalaient de ta robe flottante : aussi vermeille que le vin qui rit dans les coupes, tu enlaçais dans tes bras charmans le beau Charaxus. Les vers de Sapho l'attestent et t'assurent l'immortalité. Naucrate en conservera le souvenir tant que les vaisseaux vogueront avec joie sur les flots du Nil majestueux. »

On a confondu, avec cette Rhodope, une fille du roi Cléops, prostituée, suivant une table historique, par son père, qui consacra le prix de ses charmes à l'élévation d'une pyramide (*a*).

REMARQUE.

(*a*) De 700 pieds de largeur sur 350 de hauteur.

AUTORITÉS.

(1) *Ptolem. Everg. l.* III. — (2) *Lucian. Hetair. dial.* VIII. — (3) *Athén.*

140070

On rapporte un autre conte (1) : Un aigle enleva la pantoufle de Rhodope qui se baignait. La pantoufle, emportée dans les airs, retombe dans un endroit où le Pharaon Amasis rendait la justice au peuple assemblé. Il rêve à l'aspect de cette pantoufle; il imagine des formes ravissantes ; il ne résiste plus à sa passion : il faut lui en présenter l'objet; on le trouve, et il met à ses pieds la pantoufle et sa couronne.

Dorica eut pour amant Esope, le plus laid et le plus spirituel des Phrygiens. Elle accorda, dit-on, ses faveurs aux charmes..... de sa conversation. L'expérience semble contredire ce fait (*a*).

Il paraît plus vraisemblable que Rhodope vécut avec Charaxus, qui faisait le commerce des vins à Naucratis, suivant le témoignage de Sapho, qui, soit par amitié pour son frère,

---

REMARQUE.

(*a*) J'ai toujours vu, dit l'auteur de *Zadig*, que les femmes pensaient que les jeunes gens les mieux faits étaient aussi les plus spirituels et les plus vertueux.

AUTORITÉ.

(1) *Hérodote.*

soit par jalousie de sa beauté, poëte et femme, la déchira dans des vers qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.

DORIS, *dict. Voyez* MYRTIE.

DROSÉ, *aulétr.:* l'amie du jeune Clinias, que le philosophe Aristénète débaucha. De là cette conversation (1) de Drosé et de Chélidonium.

CHÉLIDONIUM.

Ce jeune Clinias ne vient donc plus te voir, Drosé? il y a long-temps que je ne l'ai aperçu.

DROSÉ.

Il ne vient plus, Chélidonium; son instituteur lui interdit ma présence.

CHÉLIDONIUM.

Ce n'est pas sans doute le maître d'exercices, Diothyme; il est mon ami.

DROSÉ.

Non, je n'accuse que le plus infâme des philosophes, Aristénète.

AUTORITÉ.

(1) *Lucian. Hetair. dialog.* IX.

CHÉLIDONIUM.

Ce visage réfrogné et hérissé! cette barbe de bouc! qu'on voit se promener au milieu des jeunes gens dans le Pécile?

DROSÉ.

C'est ce capable personnage. Que puisse le boureau l'exterminer en le traînant par sa barbe!

CHÉLIDONIUM.

Et qu'est-il donc arrivé? Comment empoisonne-t-il Clinias de ses conseils?

DROSÉ.

Je ne sais, Chélidonium. Autrefois il partageait ma couche toutes les nuits, depuis le moment où il connut les jouisances de Vénus que je lui révélai la première. Il y a trois jours qu'il n'a paru. L'inquiétude me gagna, et, par je ne sais quel sentiment, j'envoyai Neuris à la découverte, sur la place publique, et au Pécile. Elle l'apercut qui se promenait avec Aristénète. Elle lui fit signe; il rougit, baisse les yeux en terre, continue sa route sans la regarder, et s'avance vers la ville. Neuris les vit jusqu'au Dipyle; il ne se détourna pas

une seule fois. Elle revint, sans pouvoir m'apporter aucun éclaircissement. Quel fut alors le bouleversement de mes pensées ! d'où vient ce changement ? a-t-il à se plaindre ? est-ce amour d'une autre, lassitude du mien, ou menace de son père ? Vers le soir, Dromon m'apporta cette lettre : prends et lis, Chélidonium, tu sais lire.

CHÉLIDONIUM.

Voyons, l'écriture est peu assurée ; les lettres sont mal formées ; tout accuse le trouble et la précipitation. Ecoute :

« Combien je t'aimai, ma chère Drosé ! les dieux m'en sont témoins.

DROSÉ.

Malheureux ! négliger même la formule ordinaire de salutation !

CHÉLIDONIUM, *continuant.*

« Va, ce n'est point l'ennui, mais la nécessité qui m'éloigne de toi. Mon père m'a remis au philosophe Aristénète, pour étudier sous lui la philosophie. Aristénète (il est instruit de tout ce qui nous regarde) débuta avec moi par des reproches. « Il est infâme, dit-il, » de voir le fils d'Architélès et d'Erasiclée,

» vivre publiquement avec une courtisane. Il » faut préférer la vertu aux voluptés... »

DROSÉ, *interrompant.*

Puisses-tu périr avant le temps, précepteur insensé et ridicule !

CHÉLIDONIUM, *continuant.*

« Il faut lui obéir. Il suit tous mes pas et les surveille ; je ne puis lever mes yeux que sur lui. Si je rentre sous les lois de la tempérance, si je me soumets à tous ses conseils, il promet de m'élever au bonheur, et de me conduire à la perfection par les exercices de la vertu. Je t'écris ce peu de mots à la dérobée. Vis heureuse, Drosé, et souviens-toi de Clinias. »

DROSÉ.

Eh bien ! Chélidonium, que te semble de cette lettre ?

CHÉLIDONIUM.

Dans tout son contenu, elle est digne d'un Scythe farouche ; mais ce dernier mot : *Souviens-toi de Clinias*, laisse quelque espérance.

DROSÉ.

Je le crois. Je l'aime éperdument. Droman

m'a confié que cet Aristénète était un débauché infâme, qui, sous prétexte de les instruire, corrompait les jeunes garçons; qu'il fascine son esprit; qu'il lui promet de l'élever au rang des dieux; qu'il lui fait lire les conversations érotiques des anciens philosophes avec leurs élèves. En un mot, il assiége l'innocent jeune homme. Droman est décidé à le dénoncer au père de Clinias.

CHÉLIDONIUM.

Il fallait bien traiter Droman.

DROSÉ.

Je l'ai bien traité; mais sans cela il est mien, car il aime ma Neuris.

CHÉLIDONIUM.

Courage! nous l'emporterons. Je veux écrire sur les murs du Céramique : *Aristénète est le corrupteur de Clinias*. Architélès pourra le lire; cela coïncidera avec la délation de Droman.

DROSÉ.

Comment l'exécuter en secret?

CHÉLIDONIUM.

La nuit, Drosé, avec un charbon.

DROSÉ.

Bien! liguons-nous, Chélidonium, contre ce vain Aristénète.

E.

EIRENIS, *aulétr.*

EUCLÉE (1), *aulétr.*

EUPHRO (2), *fam.*, que Cléophon accuse de son indigence. *Voyez.* BÉDION.

EUPHROSINE (3), *dict.* : fille d'un foulon.

EVARDIS (4), *dict.* : aux charmes épais.

AUTORITÉS.

(1) *Anthén.* — (2) *Ant. gr. epigr. Simonid.* — (3) *Athén.* — (4) Ibid.

G.

GALÈNE (1), *dict.*

GLAUCE, *aulétr.* : native de Chio.

GLYCÈRE (2) de Sicyone, *fam.* : habile à assortir les nuances des fleurs. On lui doit l'invention des couronnes et le talent de Pausias. L'artiste peignit les fleurs brillantes et embellies sous les doigts de sa maîtresse. L'art devint rival de la nature.

GLYCÈRE (3), *fam.*

Après la mort de Pythionice, Harpalus, trésorier d'Alexandre à Babylone, fit venir Glycère auprès de lui. C'était aussi une fille publique. Harpalus refusa même d'être couronné sans que Glycère partageât sa couronne. Il a érigé une statue à cette courtisane, à Tarse en Syrie, dans le lieu même où il

---

AUTORITÉS.

(1) *Philet. ap. Athen.* — (2) *Plin. t.* I, *p.* 233. *Rollin*, *Hist. anc. t.* V, *p.* 658. — (3) *Athen. Diod. d. Sic.*

devait en placer deux, l'une en l'honneur d'Alexandre, l'autre pour le sien. Il lui a donné pour logement le palais royal de Tarse, et il voit avec plaisir le peuple lui prodiguer le nom de reine, et lui rendre des hommages, indépendamment des présens dont on l'accable.

GLYCÈRE (1), *fam.* : célèbre par ses bons mots.

— « Vous corrompez la jeunesse, lui disait Stilpon. — Et toi, sophiste, tu la corromps et tu l'ennuies. »

Pausanias, nommée *la Citerne*, tombe et va rouler dans un tonneau. — « Voilà la citerne dans le tonneau. »

Un Grec vit en entrant chez elle des œufs dans un vase. — « Sont-ils crus ou cuits? — Ils sont d'argent (*a*). » *Voyez* THAÏS.

Elle fut tendrement aimée du poëte Ménandre, auquel elle s'attacha. Sa jalousie transpire dans la lettre suivante :

REMARQUE.

(*a*) On attribue ce mot à Gnatêne.

AUTORITÉ.

(1) *Lync. ap. Athen.*

GLYCÈRE A BACCHIS (1).

« MÉNANDRE vient de partir pour Corinthe ; il veut assister aux jeux Isthmiques : j'étais d'un avis contraire. Tu l'as éprouvé, combien l'absence la plus courte d'un ami véritable est pénible ! Mais s'opposer à ses désirs ! il voyage si rarement ! Comment te le confier, et comment ne pas te le recommander ? Que d'embarras ! Ne veut-il pas te paraître aimable ? Ne suis-je pas disposée à un peu de jalousie ? Je connais ton amitié, ô ma Bacchis ! je connais la délicatesse de tes sentimens, qui t'élève au-dessus de nos mœurs. Cependant Ménandre est prompt à s'enflammer. Près de Bacchis, le plus sage doit cesser de l'être. Ne vais-je pas m'imaginer que l'objet de son voyage est Bacchis, et non pas ce vain spectacle des jeux Isthmiques ? Oh ! pour le coup, tu m'accuses d'une jalousie excessive. Pardonne, chère Bacchis, aux inquiétudes d'une amante. Perdre Ménandre serait pour moi le comble du mal-

---

AUTORITÉ.

(1) *Epist. Alciph. Rhet. bibl.* I, *epist.* XXIX.

heur. Si un éclat nous séparait, je me verrais aussitôt traduire sur le théâtre ; je deviendrais le but des piquantes railleries des Chrémès et des Diphyle.

» Que je te devrai de reconnaissance, si mon Ménandre revient tel qu'il partit ! »

Cependant le roi d'Egypte, Ptolémée, frappé de la haute réputation de Ménandre, veut l'attirer à sa cour. Nouveau sujet d'alarmes pour Glycère. Son amant la rassure (1).

« Non, ma Glycère, je n'en prendrai pas titre de vanité ; non, je ne me séparerai pas de toi ; j'en jure par les déesses d'Eleusis, par ces mystères dont ma tendresse a souvent attesté à tes genoux la sainteté formidable aux parjures. Sans toi, quel objet peut me flatter encore ? où placer mieux mon orgueil que dans mes amours ? La fleur de ton esprit conservera celle de la jeunesse à tes dernières années. Va, coulons ensemble tous nos jours, ceux de la jeunesse, ceux de l'âge mûr ; soyons unis dans la mort même. Et qui de

---

AUTORITÉ.

(1) *Epist. Alciph. Rhet. bibl.* II, *epist* III.

nous voudrait survivre à la moitié de son être ? tout mon bonheur s'éteindrait avec toi.

» Ma santé languissante me confine au Pyrée? tu connais ma faiblesse paresseuse, que mes ennemis traitent de délicatesse molle et recherchée. La célébration des *haloa* te retient à la ville. Voici ce qui me détermine à t'écrire. Je reçois des lettres de Ptolémée (*a*); il m'invite à me rendre près de lui : il me fait à la fois les plus vives instances et les promesses les plus brillantes; il invite en ami, il promet en roi. Il veut attirer aussi Philémon (*b*). L'on dit qu'il a reçu des lettres, et Philémon m'en prévient; mais des lettres où le désir est moins marqué; où les avances sont moins brillantes; il n'est

---

REMARQUES.

(*a*) Le brodequin reçut un grand honneur, quand les rois d'Egypte et de Macédoine firent inviter Ménandre par des ambassadeurs; mais l'amour des lettres l'emporta sur la fortune des rois; il préféra le plaisir de les cultiver à Athènes, aux faveurs que l'Egypte lui promettait (1).

Il est question, dans Suidas, des lettres de Ptolémée et de Ménandre.

(*b*) Philémon, poëte comique du second ordre, et rival à la fois de Ménandre auprès de Thalie et de Glycère.

AUTORITÉ.

(1) *Plin. Hist. Nat. l.* VII, *c.* XXX.

point Ménandre. Qu'il se consulte, qu'il décide de ce qui lui convient. Mon parti est pris.

» O ma Glycère! tu fus toujours et tu seras encore mon conseil, mon aréopage, et, j'en jure par Minerve, mon tribunal, mon arbitre souverain. Je t'envoie la lettre du roi; je ne veux point t'importuner de redites, et remplir mes pages des siennes. Mais connais ma résolution. M'embarquer, tenter le long voyage de l'Egypte, est un projet, les douze grands dieux m'en sont témoins, qui ne m'est pas même venu en songe; et même l'Egypte ne serait pas plus éloignée de l'Attique que l'île d'Egine, qu'il n'entrerait pas dans ma pensée d'abandonner l'empire de mes amours. Seul et sans ma Glycère, cet éclat, cette cour, ce peuple, ne seraient à mes yeux qu'une solitude immense.

» Il est plus doux, il est moins dangereux de rechercher tes faveurs que celles des satrapes et des rois. L'esclavage est glissant, la flatterie méprisable et la fortune infidèle. Quoi! ces coupes carchésiennes, ou de Thériclès (*a*); ces

---

REMARQUE.

(*a*) Célèbre potier de Samos.

vases d'or, ce luxe, cette pompe trop enviée des cours; qui, moi? les préférer à nos fêtes annuelles, à nos lénées théâtrales, aux chytres, à nos exercices du lycée, à notre académie sacrée! Non, j'en jure par Bacchus et son lierre, par ce lierre dont il m'est plus doux d'être couronné que du diadème de Ptolémée, en présence de Glycère assise au théâtre. En Egypte, où seraient pour moi l'assemblée du peuple et ses suffrages? où ma république, mes concitoyens, notre liberté? où ces juges des divers cantons et couronnés de myrte? où les délibérations générales, les élections, l'enceinte fermée avec une corde, les chytres, le Céramique, la place publique, les tribunaux, Salamine, Psytalie, Marathon, toute la Grèce rassemblée dans Athènes? l'Ionie, les Cyclades! J'abandonnerais tout, et toi, ma Glycère, pour l'Egypte, pour de l'or, pour de misérables richesses!

» Eh! de quoi me serviront-elles, si l'intervalle immense des mers nous sépare? Sans Glycère, quelle serait mon indigence au milieu des trésors! ne deviendraient-ils pas pour moi les plus vils de tous les objets? Si j'apprenais que cet amour si saint est devenu le par-

tage, la richesse d'un autre, j'en mourrais ; je n'emporterais au tombeau que mes éternels regrets, je laisserais ces trésors aux mains coupables des envieux !

» Est-ce donc un sort si beau que de vivre près d'un roi (*a*) ? Titres futiles ! pompe vaine ! Qui peut compter sur leur amour ? qui ne doit redouter leur haine ? Lorsque j'ai mérité celle de Glycère, je l'apaise par un baiser ; sa colère redouble, je la presse ; sa rigueur augmente, elle fait couler mes larmes ; alors elle s'attendrit et supplie à son tour. Point de gardes, point de ministres odieux ; je suis tout pour elle.

» C'est sans doute merveilleuse chose que le Nil ; mais alors, pourquoi ne pas voir l'Euphrate majestueux et l'Ister immense, le Thermodon, le Tigre, l'Halys, le Rhin ? Moi, j'irais égarer au sein de tant de fleuves une vie que Glycère n'embellirait plus ! Ce Nil si

---

REMARQUE.

(*a*) Hélas ! pour le bonheur que fait la majesté (1) ?

AUTORITÉ.

(1) *Volt.*

vanté n'est-il pas d'ailleurs infesté de monstres, et ses gouffres profonds ne recèlent-ils pas des embûches ?

» Puissé-je, ô grand Ptolémée, être toujours couronné du lierre attique ! jouir de la terre et du tombeau de mes pères, sacrifier tous les ans aux autels de Bacchus, célébrer ses saints mystères, surtout présenter dans ces jeux quelques pièces nouvelles (*a*), tour à tour plein des transports de l'espérance, des inquiétudes douteuses de la crainte, et de l'ivresse du triomphe ! Va, Philémon, jouis de cette fortune; pars pour l'Egypte. Philémon ! tu n'as point de Glycère, et sans doute tu ne méritais pas un si rare trésor.

» Ma Glycère, la fête terminée, il faut me rejoindre, monter sur ta mule, et voler près de moi. Que cette fête est intempestive et longue ! Que la déesse nous soit propice. Adieu. »

REMARQUE.

(*a*) Les Athéniens ont plus dépensé pour la représentation des pièces de théâtre, que pour défendre la liberté de la Grèce.

GLYCÈRE A MÉNANDRE (1).

J'ai reçu et lu de suite les lettres du roi. J'étais au comble de l'ivresse, mon cher Ménandre ; j'en jure par Calligénie dont je visite le temple en cet instant. Je n'étais point maîtresse de mes transports ; ils éclataient en présence des personnes qui m'entouraient. J'avais alors près de moi ma mère, Euphorion ma sœur, et celle de nos amies que vous connaissez, qui soupa chez toi, dont on louait le piquant atticisme, mais qu'on louait avec un certain embarras, lorsque, souriant, je te donnai le baiser le plus enflammé.

Ne t'en souvient-il plus, mon cher Ménandre ? Elles me regardent ; et voyant éclater la joie dans mes yeux..... « Glycère, qu'est-il arrivé d'heureux pour toi ? Quel changement dans tes traits et dans toute ta personne ! Tes charmes semblent doublés ; tu brilles de tous les rayons du plaisir. » Et moi, haussant la voix avec éclat et d'un ton imposant : « Le roi

---

AUTORITÉS.

(1) *Epist. Rhet. Alciphr. bibl.* II. *epist.* IV.

Ptolémée veut partager l'empire avec Ménandre. » C'était peu de me faire entendre ; je voulais qu'on vît le sceau royal ; j'élevais la lettre en l'agitant. — « Eh quoi ! tu te réjouis, disaient-elles, de son départ ? » Ne les crois pas, mon cher Ménandre.

Pour moi, je ne croirai jamais, quand même le prodige le plus effrayant viendrait me l'annoncer ; non, je ne croirai pas que Ménandre veuille ou puisse abandonner Athènes pour régner seul au sein de l'Egypte et de la fortune. J'ai suffisamment démêlé dans les lettres du roi qu'il n'ignore pas notre liaison ; il te décoche en traits détournés quelques plaisanteries ; mais, dans cette affectation d'atticisme, on reconnaît l'Egyptien.

Je m'en réjouis, nos amours ont donc passé les mers ! il suffit ; il doit savoir qu'il veut l'impossible. Il veut attirer à lui toute Athènes : car qu'est-ce qu'Athènes sans Ménandre ?

Et que serait Ménandre sans Glycère ? Je prépare tes masques, je te revêts de tes habits, je me place au proscénium ; là, j'épie l'applaudissement, et le partage. Je soutiens ton courage dans ces transes mortelles ; je réchauffe, j'embrasse et serre dans mes bras cette tête

sacrée, cette source inépuisable de chefs-d'œuvre.

Cette joie que me reprochaient mes amies, elle éclatait, Ménandre, en apprenant que tu étais chéri, non seulement de ton amante, mais encore des rois d'outre-mer. Ta gloire et ta réputation volent au-delà.

L'Egypte, le Nil, le promontoire de Protée, la jetée du Phare, tout s'émeut, tout est avide et curieux de voir Ménandre, d'entendre ces avares, ces amantes, ces superstitieux, ces infidèles, ces pères, ces fils, ces esclaves, toute cette foule qu'il traduit sur la scène. Ils peuvent les entendre; mais ils ne verront Ménandre qu'en devenant les témoins de mon bonheur; ils ne le verront qu'à Athènes et près de Glycère, ce Ménandre dont la réputation s'étend si loin.....

Cependant, si le moindre désir, si la curiosité te poussaient vers ces lieux célèbres par leurs merveilles, par leurs pyramides, par leurs statues parlantes, par leurs labyrinthes, que je n'y forme point un obstacle, que je ne devienne point l'objet de l'inimitié des Athéniens: ils comptent déjà les mesures de blé que le roi d'Egypte doit leur envoyer en retour.

Pars donc sous la protection des dieux ; que la bonne fortune, qu'un vent favorable, que Jupiter propice te conduisent. Je ne te quitte point. Le pourrais-je ? J'abandonne et ma mère et mes sœurs; je te suis à travers les tempêtes; je saurai supporter la mer ; je saurai soutenir ta tête défaillante au milieu de ce mouvement de la rame et des flots. Nouvelle Ariane, j'ouvrirai devant toi le labyrinthe de l'Egypte, j'y conduirai, sinon Bacchus lui-même, du moins un de ses ministres, sans craindre qu'un perfide m'abandonne éplorée aux solitudes de Naxos. Loin de nous ces monstres d'ingratitude et ces crimes qu'on ne trouve que dans les siècles antiques.

Tout sera témoin de notre constance, Athènes, le Pyrée, l'Egypte ; partout notre inaltérable amour conservera son caractère : jetés sur un écueil, l'amour en ferait l'asile de la volupté. Je le sais, ni l'or ni la richesse ne sont l'objet de tes vœux; c'est dans les succès de ton art, c'est dans ma tendresse que tu trouves le honheur.

Mais il faut enrichir ses parens, ses amis, sa patrie. Jamais tu ne m'accuseras, je le sais, ni sur le moindre objet, ni sur le plus important.

Dans l'excès de ton amour, dans le plus extrême abandon, tu te livres à moi tout entier ; enfin tu soumets ici ton avis au mien. O mon cher Ménandre ! tu redoubles nos nœuds. Je ne crains plus l'affaiblissement d'un sentiment qui n'aurait pour garant que sa violence ; ce qui est extrême dure peu : mais je vois que ta passion est affermie par la confiance; c'est la confiance qui éternise les amours, et qui, en assaisonnant les plaisirs, leur ôte la pointe de l'inquiétude. Prononce donc toi-même, et fais-moi part de tes desseins.

Je le sais, je le répète, tu ne me feras aucun reproche ; cependant je redoute le bourdonnement public : on dira que Plutus s'éloigne avec Ménandre de la ville d'Athènes. De grâce, ne précipitons rien, mon cher Ménandre ; ne répondez pas encore au roi : consultons nos amis, Epicure et Théophraste. Vos lumières réunies peuvent donner à cette affaire un autre jour. Peut-être faudrait-il sacrifier aux dieux, interroger les entrailles des victimes, consulter l'oracle de Delphes. Apollon a présidé à notre naissance : quelque parti que nous prenions alors, il sera sous la garantie des dieux.

Ou plutôt je suivrai mon dessein. Je connais

une devineresse nouvellement arrivée de Phrygie; elle est experte dans son art ; les dieux semblent lui manifester l'avenir : je veux envoyer chez elle. Mais ces mystères exigent des purifications préparatoires; il faut se procurer de l'encens mâle, du styrax oblong, des gâteaux consacrés à la lune et des feuilles de pourpier sauvage. Cette femme arrivera ici avant ton départ : fais-moi connaître le jour où tu quitteras le Pyrée, je volerai au-devant de toi ; la Phrygienne sera prête.

Oui, je tâche d'oublier déjà le Pyrée, Munichie et notre retraite... Oublier tout, l'effort est pénible ; et toi-même tu ne peux quitter ta Glycère ; elle t'enlace par trop de liens. Que tous les rois t'écrivent : je suis plus souveraine qu'eux ; mon amant est un sujet fidèle et soumis aux saintes lois du serment.

Reviens à la ville le plus tôt que tu pourras ; et si tu changes d'avis, prépare, choisis les pièces qui conviennent le plus au goût de Ptolémée, ce juge qui n'est pas vulgaire ; Thaïs l'Odieux, Trasiléon, l'Inconstant, le Sicyonien.... Eh quoi ! téméraire, tu prononces sur les comédies de Ménandre. Je dois ces leçons à ta tendresse ingénieuse. L'amour, me disais-

tu, est un grand maître ; il cultive, il fait éclore les fruits de l'intelligence. Je n'ai point été indigne de tes soins.

Ménandre, cède à mes dernières instances : si tu pars, emporte avec toi la pièce où figure Glycère ; qu'elle parvienne ainsi, quoique absente, auprès de Ptolémée ; qu'il connaisse l'excès et l'objet de ta passion par cette image, et la réalité par la fiction même.

Mais quoi ! tu ne partiras point sans moi : je vais m'exercer, en attendant que tu reviennes du Pyrée, à manier un gouvernail, à diriger une proue. Je veux guider moi-même ta route et veiller sur tes jours. Choisis, ordonne ; crois-en la Phrygienne, crois une femme inspirée par le ciel. Adieu.

CLYCERION (1), *fam.*

GNATÊNE (2), *fam.* : élégante dans sa parure, dans ses manières, et brillante de saillies.

A l'exemple des philosophes qui suspendaient dans leur académie les tables de leurs

---

AUTORITÉS.

(1) *Athén.* — (2) *Machon. ap. Athen.*

lois particulières, elle avait placé dans son vestibule le code de ses institutions, les lois érotiques, le régime du lieu, en trois cent vingt vers.

« Quelle fraîcheur ! disait le poëte Dyphile en vidant une coupe. Tu as un puits dont l'eau est merveilleusement froide. — Oui, depuis que nous y jetons les prologues de tes pièces. »

Le même, après une chute au théâtre, demande à Gnatêne de lui laver les pieds. « Vous n'en avez nul besoin : on vient de vous porter sur les épaules. »

A table, chez Dexithée qui faisait enlever tout le poisson pour sa mère : — Allons souper chez ta mère. »

A un esclave en surprenant sur son dos des cicatrices profondes : — « Quelles blessures ! — Oui, je tombai dans le feu étant fort jeune. — On fit alors très-bien de te fouetter (*a*) aussi largement. »

REMARQUE.

(*a*) On raconte ce trait d'une autre manière : — « D'où vient cette plaie ? — De la brûlure que me fit un bouillon qui me tomba sur le dos. — J'entends : un bouillon de veau, *lanières de peau de veau.* »

A quelqu'un qui lui présentait du vin de seize ans dans un petit verre : — « Qu'il est petit pour son âge ! »

GNATÉNION (1), *fam.* : nièce de Gnatêne.

Vendue dans sa jeunesse pour dix mines à un vieux satrape.

Elle vécut ensuite long-temps avec le comédien Andronique, dont elle eut un fils. Elle lui fut infidèle pour un ouvrier en vases d'airain, et qui obtint à prix d'or des faveurs refusées même à Andronique. Il éclate en reproches. — « Eh quoi ! ne suis-je pas convenue avec cet homme noirci de suie, qu'il ne porterait pas même le bout du doigt sur mon sein ? ne m'a-t-il pas donné des sommes énormes? et encore il n'a pu me toucher que dans un seul point ! »

Andronique retire ses dons : Gnaténion refuse de le recevoir ; il se plaint à sa mère. — « Embrassez-le, ma fille. — Quoi ! j'embrasserai un homme qui veut posséder gratis et exclusivement le domaine de toute la Grèce ? »

AUTORITÉ.

(1) *Machon. ap. Ath.*

GNOMÉE (1), *dict.*

GORGONE (2), *dict.*

Le portrait qu'en fait Lucien dans ses Dialogues n'est rien moins que flatté. *Voyez* THAÏS.

GRAMINÉE (3), *aulétr.*

AUTORITÉS.

(1) *Athén.* — (2) *Lucian. Dialog. Hetair.* — (3) *Athén.*

H.

HERPYLLIS (1), *fam.* : maîtresse d'Aristote. Il en eut un fils nommé Nicomaque.

Le philosophe pourvut à ses besoins par son testament (B).

HIÉROCLÉE (2), *aulétr.*

HIPPAPHESIS (3), *dict.*

HIPPÉE, *fam.*, ou *la Jument*, qui s'enivrait avec le roi Ptolémée, et vivait avec Théodote, chargé de la provision du foin : elle buvoit un jour avec une altération marquée. Ptolémée s'écria en riant : « La jument a trop mangé de foin. »

HYMNIS, *dict.* : abandonnée aux guerriers vulgaires. Dans le dialogue suivant, elle figure entre deux fanfarons sanguinaires, dont les récits barbares l'épouvantent et la mettent en fuite.

AUTORITÉS.

(1) *Hermipp. l.* 1. *Diog.-Laërt.* — (2) *Timocl. ap. Athen.* — (3) *Athén.*

LÉONTICUS (1).

Ce combat terrible entre les Galates, dis-le, Chénidas : comment je m'avancai le premier, monté sur un superbe cheval blanc ; comment les Galates, grands guerriers d'ailleurs, s'épouvantèrent à ma vue, et se rompirent en désordre ; comment, d'un javelot puissamment lancé, je perçai d'outre en outre le général de cavalerie, lui et son cheval ; comment, quelques pelotons s'étant ralliés et ayant formé, en rompant la phalange, une nouvelle évolution, je me précipitai sur eux l'épée haute ; comment, dans l'impétuosité de mon courage, je renversai par le choc terrible de mon coursier sept officiers, et comment, du même coup d'épée, je tranchai la tête et le casque d'un malheureux capitaine. Il fuyait, lorsque vous arrivâtes, Chénidas, avec les autres.

CHÉNIDAS.

Et votre duel avec ce satrape près de la Paphlagonie, quel exploit !

AUTORITÉ.

(1) *Lucian. Hetair. dialog.* XII.

LÉONTICUS.

Exploit peu commun! tu as très-bien fait de me le rappeler. Ce satrape, le plus grand, le plus fort des soldats armés pesamment, s'avança au milieu de la plaine, et défia les Grecs : chefs de file, commandans, capitaines, tout s'épouvante. Ce n'était pourtant pas un lâche que ce général; il se nommait *Aristène*, bon Etolien, meilleur archer : je n'étais que chiliarque. Plein d'une généreuse confiance, je repousse mes camarades qui veulent me retenir : leur crainte pour moi est au comble, lorsqu'ils lèvent les yeux sur ce barbare dont l'armure dorée étincelle au loin, dont le panache flottant secoue la terreur; ce géant brandit une pique redoutable.

CHÉNIDAS.

Moi-même je tremblai, Léonticus; je vous conjurai de ne pas vous exposer à un péril certain; je vous représentai que ma mort suivrait la vôtre.

LÉONTICUS.

Je m'avance audacieusement au milieu du champ, couvert d'une armure aussi brillante que celle du Paphlagonien, et resplendissante

d'or. Aussitôt un cri général de s'élever dans l'armée des Grecs et dans celle des Barbares; ils me reconnaissent à mon bouclier, à mon panache. Redis, Chénidas, le héros auquel on me comparait.

CHÉNIDAS.

Et à quel autre pouvait-on mieux vous comparer qu'au fils de Thétis et de Pélée, à Achille lui-même? On croyait le reconnaître à ce casque étincelant, à cette pourpre flottante, à ce bouclier ciselé.

LÉONTICUS.

Nous en venons aux mains; ce barbare me blesse le premier, et sa pique m'atteint légèrement à la cuisse. Pour moi, du même coup de lance, je perce le bouclier et mon adversaire d'outre en outre. J'accours; mon glaive lui fendit le casque et le crâne en deux parts; je reviens triomphant, chargé de ses armes, et portant au bout de sa pique sa tête dont le sang découle sur moi.

HYMNIS *épouvantée.*

Loin de moi, Léonticus! quelle horrible action! Homme féroce, qui te plais dans le sang et le carnage, eh! qui pourrait, je ne

dis pas s'asseoir à tes côtés, mais seulement te regarder? Adieu.

LÉONTICUS.

Je paierai double.

HYMNIS.

Moi, coucher avec un homicide!

LÉONTICUS.

Ne crains rien, Hymnis; je ne suis terrible qu'en Paphlagonie; ici je donne la paix.

HYMNIS.

Vous êtes un homme abominable. Quoi! la tête de ce barbare fut élevée sur votre pique! vous en faisiez trophée, et son sang dégouttait sur vous! Et moi, j'irais prodiguer des caresses et des baisers à un tel monstre! que les Grâces m'en préservent! autant vaudrait le bourreau.....

LÉONTICUS.

Ah! si tu avais vu ma grâce sous les armes, Hymnis, tu m'aurais aimé.

HYMNIS.

Votre seul récit, Léonticus, me fait horreur. Je défaille; je crois être entourée d'ombres et

de fantômes sanglans ; je vois surtout ce malheureux capitaine dont vous avez impitoyablement tranché la tête en deux parts. Dieux! que serait ce spectacle lui-même? du sang! des cadavres ! C'est pour en mourir ! moi qui n'ai pas même vu tuer un poulet !

LÉONTICUS.

Eh quoi! tu es assez simple, assez faible! moi, je pensais que ce récit te divertirait.

HYMNIS.

Va divertir par de pareils récits les Lemniades ou les Danaïdes; je retourne de ce pas chez ma mère pendant qu'il fait encore jour. Toi, Graminée, suis-moi. Adieu, la fleur des chiliarques ; va va, te baigner à loisir dans le sang.

LÉONTICUS.

Reste, ah! reste encore, Hymnis.... Elle est partie.

CHÉNIDAS.

Mais aussi, Léonticus, vous effrayez une jeune fille timide de votre flottant panache, et de vos gestes incroyables. Elle pâlit, lorsque

vous vîntes à parler de ce malheureux capitaine; l'horreur se peignit sur sa physionomie et dans la contraction de tous ses membres, lorsque vous lui fîtes le tableau de ce crâne fendu et entr'ouvert.

LÉONTICUS.

Je croyais en paraître plus aimable à ses yeux : mais tu m'as perdu, Chénidas; pourquoi rappeler ce combat singulier....?

CHÉNIDAS.

Pouvais-je ne pas mentir, lorsque je vous en voyais tirer tant de gloire ? Mais aussi vous avez rendu le dénoûment trop terrible. Ne pouviez-vous pas couper simplement la tête au Paphlagonien, et vous dispenser de la planter au bout d'une pique, et d'en faire couler le sang sur vous ?

LÉONTICUS.

Oui, ce détail était affreux; mais le reste, il faut en convenir, était assez bien trouvé. Cours après elle, et tâche de l'engager à me recevoir dans ses bras.

CHÉNIDAS.

Dirai-je que, cherchant à plaire par le

tableau d'un excès de courage, vous êtes tombé dans un excès de mensonge ?

LÉONTICUS.

Cela serait plat, Chénidas.

CHÉNIDAS.

Elle ne reviendra qu'à ce prix. Choisissez donc, ou de passer pour le plus vaillant guerrier, et d'être détesté, ou pour un menteur, et de coucher avec Hymnis.

LÉONTICUS.

L'alternative est difficile : cependant j'aime mieux posséder Hymnis. Cours la rejoindre, et dis-lui, Chénidas, que j'en ai imposé à la vérité en quelques points, mais non pas en tout.

HYPARCHIS (1), *philosophe cynique.* Foulant aux pieds toutes les lois de la société et la pudeur, elle s'unit publiquement au sale Cratès (*a*).

Elle composa un livre sur les hypothèses.

REMARQUE.

(*a*) *Voyez* l'éloge de Cratès par Julien.

AUTORITÉ.

(1) *Athén.*

I.

IOESSE (1), *aulétr.* : l'amie de Lysias. Elle alarme incessamment, et console la jalousie de son amant.

IOESSE.

C'EN est trop, Lysias. Ai-je exigé de toi de l'argent? ai-je jamais reçu un autre, et rejeté ta prière? t'ai-je, à l'exemple des courtisanes, engagé à tromper un père, à voler une mère? Non, sans doute, mes faveurs n'ont point été vénales pour toi. Combien j'ai renvoyé d'amans! tu le sais; Etocle (il est prytane), Pascion le Pilote, et Mélise ton ami, lui que la mort de son père rend maître d'une si riche succession. Tu étais pour moi un autre Phaon : toutes mes faveurs, tous mes regards n'étaient que pour toi! Insensée! j'en croyais tes sermens. Trop sensible à leur expression, je vivais aussi chastement que Pénélope, en dépit des reproches de mes amies et du courroux d'une mère. Et toi, dès que tu as connu

---

AUTORITÉ.

(1) *Lucian. Hetair. dialog.* XI.

ton empire et l'excès de mon amour, tu l'as contristé par un jeu cruel. Tantôt tu folâtrais avec Lycène en ma présence ; tantôt, et sur ma couche même, tu vantais les charmes de la chanteuse Magidie. Je pleure, je sens mon outrage. Dernièrement, lorsque vous vidiez des coupes avec Thrason et Dyphile, la joueuse de flûte Cimbalium et Pyrallis, mon ennemie, furent appelées. Peu m'importe que tu aies baisé cinq fois Cimbalium ; tu n'humiliais alors que toi-même. Mais Pyrallis ! j'ai surpris tous vos signes ; tu lui faisais remarquer la coupe dans laquelle tu buvais ; et, en la rendant, tu donnais tout bas l'ordre à l'esclave de n'y verser que pour Pyrallis. Tu mordis un fruit ; et, profitant de l'inattention de Dyphile, occupé de sa conversation avec Thrason, tu saisis le moment, et lanças le fruit dans son sein. Elle reçut l'offrande, la baisa, et la cacha dans son giron.

Pourquoi cette injure ? en as-tu la moindre à me reprocher ? que t'ai-je fait ? ai-je des yeux pour un autre que pour toi ? n'est-ce pas pour toi seul que je respire ? Ah, Lysias ! mettre au désespoir une infortunée qui meurt d'amour ! ce procédé n'est point généreux.

Puissante Adrastée, tu le vois : un jour, un jour il apprendra que j'ai péri misérablement, que je me suis pendue de désespoir, précipitée dans un puits, ou que j'ai cherché quelque mort encore plus affreuse pour lui épargner l'horreur de me voir. Tu feras alors trophée de mon malheur.

Pourquoi me regarder de travers et grincer des dents ? Eh bien ! si j'ai donné lieu à quelque plainte, il faut la faire. Voici Pythia ; qu'elle juge entre nous... Eh quoi ! il sort, il me quitte sans répondre un seul mot ! Tu vois, Pythia, comme Lysias se plaît à m'outrager.

PYTHIA.

Le barbare ! n'être point attendri à tes larmes ! ce n'est pas un homme, c'est un rocher. Mais il faut en convenir, tu ne l'as perdu que par un excès d'amour trop marqué : il fallait mettre plus de modération dans tes transports.

Ces hommes ! leur orgueil s'accroît avec notre passion malheureuse ! Sèche tes pleurs ; et, si tu m'en crois, refuse une ou deux fois de le recevoir : bientôt il s'enflammera de

nouveau, il éprouvera quelque désir à son tour.

IOESSE.

Qui, moi! éloigner Lysias! oh! que jamais lui-même il ne s'éloigne!

PYTHIA.

Le voici qui revient.

IOESSE.

Tu nous as perdues, Pythia; il aura entendu le conseil que tu me donnais; il t'aura entendue proposer de l'éloigner.

LYSIAS.

Non, ce n'est point pour elle que je reviens, Pythia; pour elle, que je ne veux plus regarder : c'est pour vous, Pythia, pour vous seule; je ne veux pas que vous puissiez dire : Lysias n'est qu'un emporté farouche.

PYTHIA.

Je l'aurais dit, Lysias.

LYSIAS.

Cette Ioesse qui pleure, et que vous défendez, Pythia, eh bien! elle me trahit, et je l'ai surprise couchée avec un jeune homme.

PYTHIA.

D'abord elle est courtisane ; mais enfin, quand les avez-vous surpris ?

LYSIAS.

Il y a six jours, oui, six jours, car c'était le deux du mois, et nous sommes au sept. Mon père qui n'ignorait point ma passion pour cette amante vertueuse, m'enferma dans notre maison, en recommandant à l'esclave qui garde la porte, de ne l'ouvrir que par son ordre. Moi qui ne pouvais me résoudre à passer la nuit loin d'elle, j'appelle Dromon ; je le fais placer contre la muraille à l'endroit où elle est plus basse ; je monte sur ses épaules, et franchis la barrière. J'arrive ; la porte est fermée ; la nuit était au milieu de son cours ; je n'ai point frappé ; mais, démontant la porte (ce n'était pas la première fois), je suis entré sans bruit. Tout dormait : je m'approche en tâtant les murs, et je touche au lit.

IOESSE.

Que va-t-il dire ? ô Cérès ! je me meurs !

LYSIAS.

J'entends au souffle qu'on n'est pas seule.

Je crus d'abord qu'elle était couchée avec une esclave, avec Lydé. Il en était bien autrement, Pythia : ma main qui veut s'assurer, rencontre la peau fine et douce d'un tendre adolescent, nu, exhalant l'odeur des parfums, et la tête rasée. Oh ! si alors ma main eût tenu un glaive, je.... Qu'avez-vous à rire, Pythia ? cela est-il donc si risible ?

IOESSE.

Lysias, est-ce bien là le sujet de ce grand courroux ? C'était Pythia couchée à mes côtés.

PYTHIA.

Pourquoi lui dire, Ioesse ?

IOESSE.

Pourquoi le taire ? Oui, mon cher Lysias, c'était Pythia : dans l'ennui de ton absence, je la fis venir près de moi.

LYSIAS.

Cette tête rasée, c'était Pythia ? En ce cas, sa chevelure rasée a crû prodigieusement en six jours.

IOESSE.

Elle s'est fait raser à la suite d'une maladie ; ses cheveux tombaient. Ceux qu'elle porte

sont d'emprunt. Fais-lui voir, Pythia; achève de convaincre son incrédulité. (*Pythia se décoiffe.*) Le voilà ce fripon d'adolescent dont Lysias fut jaloux.

LYSIAS.

Qui n'eût été trompé ! un amant et qui avait touché du doigt la chose.

IOESSE.

Te voilà désabusé. N'est-ce pas mon tour de me plaindre et de me fâcher ?

LYSIAS.

Oh ! non. Vidons plutôt une coupe. J'invite Pythia; l'équité veut qu'elle assiste à la réconciliation.

IOESSE.

Elle y sera. Oh ! que de maux vous m'avez causés, ô le plus beau des adolescens, ma chère Pythia !

PYTHIA.

Je vous réconcilie ; la paix soit entre vous : mais, par reconnaissance, Lysias, gardez le secret sur ma chevelure.

IONIE (1), *aulétr.*

IRÈNE (2), *fav.* : favorite de Ptolémée, fils du roi Philadelphe : il la conduisit à Ephèse, dont il était gouverneur. La garnison conspire contre le prince ; il se sauve avec Irène dans le temple de Diane. Il est tué ; alors Irène, debout contre les portes du temple, implore et reçoit la mort.

ISCADE (3), *dict.*

ISCHAS (4), *dict.*

AUTORITÉS.

(1) *Philet. ap. Athen.* — (2) *Athen.* — (3) *Menand. ap. Athen.* — (4) *Musonius.*

L.

LAGIDE (1), *fam.*, qui triompha de Lysias, et dont le rhéteur Céphale a laissé l'éloge.

LAGISQUE, *fam.* (2): maîtresse du moraliste Isocrate.

LAÏS, *fam.*

Elle naquit à Hiccare, en Sicile (3) (C).

La belle Vénus, celle qu'on adore à Corinthe sous le nom de *Mélanis* (*a*), lui apparut en songe, et lui montra les richesses et les plaisirs qui l'attendaient.

Elle fut prise dans une des expéditions de Nicias, vendue comme esclave, et amenée dans le Péloponèse.

Elle allait puiser de l'eau au bord d'une fontaine : le peintre Apelle la vit, devina et cultiva ses charmes. Il la conduisit dans la

---

REMARQUE.

(*a*) C'est-à-dire *noire*.

AUTORITÉS.

(1) *Athén.* — (2) Idem. — (3) *Plut. Athén.*

salle du festin préparé pour quelques amis; on sourit; on plaisante sur cette aventure....! — « Une jeune fille timide, modeste...! il aurait mieux valu amener, selon l'usage, une courtisane..... — Je la formerai, dit Apelle, je m'y connais; elle ira loin. »

Bientôt, rivale de Phryné, Laïs remplit la Grèce du bruit de ses charmes et de l'ivresse qu'ils faisaient naître, et elle devint l'objet de l'amour de tous les hommes et de la jalousie de toutes les femmes.

Peu de courtisanes ont approché de la célébrité de Laïs. Elle séduisit des rois, des prêtres, des athlètes et des philosophes.

Toutes les sectes de la Grèce, divisées dans le portique, se réunissent dans son boudoir.

Corinthe, ce brillant théâtre des voluptés, fut celui qu'elle choisit. Lorsqu'elle allait au temple de Vénus, le peuple transporté ne regardait qu'elle, et croyait encore rendre hommage à la déesse de la beauté.

L'antiquité a supposé qu'il avait existé plusieurs Orphées et plusieurs Hercules : elle a supposé également qu'il avait existé plusieurs

Laïs ; elle a partagé entre elles les charmes que la nature avait réunis dans une seule femme.

Le sein de Laïs était d'une beauté accomplie. Les sculpteurs donnèrent tour à tour à Vénus le sein de Laïs ou de Phryné.

Elle aima Aristippe et Diogène, ce dernier avec passion. L'énergique originalité du cynique l'emporta sur la molle élégance de l'épicurien (*a*).

C'est peut-être à cette rivalité, bien plus qu'à celle de leurs principes, qu'il faut attribuer cette foule de mots piquans que l'antiquité nous a conservés.

« Je possède Laïs, disait Aristippe, mais elle ne me possède pas. »

Tous les ans, à la fête de Neptune, Aristippe venait à Egine passer quelques jours avec Laïs. L'esclave du philosophe s'étonne de le voir dépenser des sommes énormes, tandis que Diogène est admis pour lui-même. — « Mon ami, je donne beaucoup à Laïs pour en jouir, mais non pour qu'un autre n'en jouisse pas. »

REMARQUE.

(*a*) Ce goût rappelle celui d'une actrice du siècle dernier pour un capucin.

— « Renonce à Laïs, ou deviens cynique comme moi, disait Diogène. — Quoi ! je cesserai d'habiter une maison parce que d'autres y logent ; ou je ne m'embarquerai pas sur un vaisseau parce qu'il porte d'autres passagers ?»

Laïs demande à Démosthène une somme énorme pour une nuit. — « Je n'achète pas si cher un repentir. »

Elle voulut triompher de la continence même. Le philosophe Xénocrate était connu par un stoïcisme qui ressemblait beaucoup à l'insensibilité. La courtisane gage qu'elle triomphera du stoïcien. Elle frappe dans la nuit à sa porte ; elle feint d'être poursuivie par des assassins, et lui demande un asile. Le sage l'accorde.

Toute la séduction des regards, des attitudes ; tout ce qui embrase, est déployé devant lui ; ce sourire charmant qui promet la volupté : ces lèvres à demi-entr'ouvertes qui la donnent ; ces yeux qui lancent des flammes humides, ou qui se voilent d'une mélancolique rêverie, et semblent s'éteindre dans les langueurs ; ce sein dont les voluptueuses palpitations appellent le baiser ; ces bras charmans qui s'ouvrent pour former la plus délicieuse

ceinture ; cette robe voltigeante, ouverte, qui laisse entrevoir le dernier asile des plaisirs ; ces formes ravissantes que les Amours ont arrondies ; ce regard de flamme mêlé de tendresse, d'impatience et de lasciveté ; ces mots irritans, ces saillies charmantes ; ces badines provocations ; le dépit et le sourire ; le ton boudeur ou malin ; la fuite et le retour, l'abandon même et l'égarement ; rien n'a pu troubler l'impassibilité du philosophe. Laïs s'est multipliée : Protée voluptueux, elle a été tour à tour retenue et emportée, tendre et vive, agaçante et rêveuse, Nymphe, Bacchante, Sirène et Vénus.

Xénocrate est insensible. On exige d'elle le lendemain la somme du pari. — « J'ai gagé de rendre sensible un homme, mais non pas une statue. »

Le sculpteur Miron devint, à soixante-dix ans, éperdu de Laïs : elle rejette les vœux d'un amant sexagénaire. Il revient parfumé, les cheveux teints, vêtu d'une robe éclatante — « Tu viens me demander ce que j'ai refusé hier à ton père. »

Elle rencontre Euripide le poëte, qui avait écrit : Retire-toi d'ici, infâme. — « Euripide,

qu'y a-t-il d'infâme, si on ne regarde rien comme tel ? »

Laïs employa une partie de ses richesses à enrichir Corinthe d'édifices superbes. Sa vieillesse fut misérable : elle dédia son miroir à Vénus (*a*), avec cette inscription :

Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle ;
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne saurais me voir dans ce miroir fidèle,
Ni telle que j'étais, ni telle que je suis (1).

On attribue ces vers à Platon.

Un poëte comique, pour lequel Laïs avait eu vraisemblablement quelque rigueur, dépeint ainsi la vieillesse de cette femme célèbre :

« Laïs est oisive, et boit. Elle vient errer

REMARQUE.

(*a*) Laïs anus Veneri speculum dico, dignum habeat se
Æterna æternum forma ministerium.
At mihi nullus in hoc usus, quia cernere talem
Qualis sum nolo, qualis eram nequeo (2).

AUTORITÉS.

(1) *Volt.* — (2) *Auson.*

autour des tables ; elle me paraît ressembler à ces oiseaux de proie qui, dans la force de l'âge, s'élancent de la cime des montagnes, et enlèvent les jeunes chevreaux, mais qui, dans la vieillesse, se perchent languissamment sur le faîte des temples, où ils demeurent consumés par la faim : c'est alors un augure sinistre. Laïs, dans son printemps, fut riche et superbe. Il était plus facile de parvenir auprès du satrape Pharnabaze. Mais la voilà qui touche à son hiver ; le temple tombe en ruines ; il s'ouvre facilement ; elle saisit le premier venu, et boit avec lui. Un statère, une pièce de trois oboles, sont une fortune pour elle. Jeunes, vieux, elle reçoit tout le monde indistinctement ; l'âge a tellement adouci cette humeur farouche, qu'elle tend la main pour quelques pièces de monnaie (*a*) (1).

REMARQUE.

(*a*) Je me suis rappelé alors les vers de Claudien :

Dum serta refundit
Canities, dum turba procax, noctisque recedit
Ambitus, et raro pulsatur janua tactu.

AUTORITÉ.

(1) *Epicr. cité par Athen.*

J'ai rapporté ce passage, parce qu'il peint assez fidèlement les mœurs des courtisanes qui n'assurent point dans leur printemps le repos de leur automne (*a*).

Laïs fut trompée par l'athlète Eubatas. Il lui avait promis d'unir son sort au sien, et de la conduire à Cyrène sa patrie, après la célébration des jeux Isthmiques. Il y fut couronné; mais, se fondant sur l'équivoque d'un mot grec, qui signifie également *emmener* et *épouser*, il emmena le portrait de Laïs à Cyrène, et laissa l'original à Corinthe.

Elle mourut, selon les uns, dans l'excès du

REMARQUES.

Seque reformidat speculo damnante senectus.
Stat tamen, atque alias succingit læna ministras,
Dilectumque diu, quamvis longæva, lupanar
Circuit, et retinet mores quos perdidit ætas.

(*a*) J'ai vu la femme la plus célèbre de ce siècle, par son esprit, par ses conquêtes, celle qui pourrait le mieux rappeler l'image d'une courtisane grecque, mademoiselle Arnoult, implorer des secours auprès du ministre qui, dans sa jeunesse, écrivait des vers sur ses genoux; je l'ai entendue mêler aux concerts mystiques des obscurs théophilantropes cette voix qui tonnait dans *Armide*, qui soupirait dans *Psyché*. Alors j'ai gémi en pensant à l'incertitude des événemens et aux mystères de la fatalité.

plaisir, et, selon d'autres, assassinée par la jalousie de quelques femmes de Thessalie. Vénus vengea sa mort (*a*).

On voyait son tombeau sur le bord du Pénée ; il est surmonté d'une urne : on y lit cette inscrisption :

La Grèce glorieuse et invincible fut asservie à la beauté de Laïs. L'amour lui donna le jour ; Corinthe l'éleva et la nourrit dans ses murs superbes. Elle repose dans les campagnes fleuries de la Thessalie.

LAMIA, *aulétr.* et *fav.* : fille de Cléonor d'Athènes.

Elle fut aimée de Ptolémée, roi d'Egypte, et devint la maîtresse la plus chère de Démétrius Poliorcète, qui triompha de ce prince.

Lamia cependant était déjà dans son automne ; mais sa longue expérience des voluptés, mais les charmes de son esprit fertile

---

REMARQUE.

(*a*) Elle fit périr par la peste un grand nombre de Thessaliens ; ce qui fit donner à cette déesse les noms d'*Androphonos* et d'*Anosia*.

en bons mots, captivèrent Démétrius (*a*).

Démétrius écrasait les villes de contributions pour fournir aux dépenses de Lamia, que l'on surnomma plaisamment *l'Elépole*, machine de guerre qui servait au siége des places.

Le luxe de ses repas occupa la plume des historiens (*b*).

Démétrius, avili dans sa passion, ne fut pas épargné par ses propres courtisans. — « Ce n'est plus qu'une fable, une métamorphose ; il est enchanté par une *Lamie* (*c*). Lysimachus montrait les traces profondes des ongles du lion qu'il avait combattu. — « Démétrius, lui répondit-on avec une ironie sanglante, ce héros

---

REMARQUES.

(*a*) La belle Diane subjugua Henri II, Diane qui rappelle ces vers de Voltaire :

Près de Diane on voit danser les ris,
Quand dans ses bras décharnés et flétris,
Ivre d'amour, tendrement elle serre,
En se pâmant, le second des Henris.
De la débauche un long et docte usage
De la beauté lui fait avoir le prix.

(*b*) Lyncée de Samos.

(*c*) *Lamie*, larve, fantôme.

porte aussi la cicatrice des blessures d'une bête furieuse. »

« Jamais, disait Lysimaque, je n'ai appelé une prostituée des théâtres à ma cour. — Cette courtisane, répondit Démétrius, est d'un commerce plus sûr que sa Pénélope. »

Lamia mourut pendant le temps des prospérités de Démétrius. Athènes et Thèbes, prosternées à ses pieds par l'excès de la plus vile adulation, élevèrent un temple et des autels à Vénus Lamia.

LAMIA (1), *fam.* Le poëte Ménandre, selon Diogène-Laërce, fut aimé d'une Lamia Athénienne. Ne serait-ce point la même que l'amante de Démétrius Poliorcète ?

Selon le même auteur, elle partagea en même temps avec Lampeto les faveurs de ce prince, auquel elle écrivait ainsi :

« Une courtisane à un roi ! il autorise cette familiarité ; il accueille mes lettres comme moi-même ! O puissant Démétrius ! lorsque je vous aperçois loin de moi, entouré de ces soldats,

---

AUTORITÉ.

(1) *Diog.-Laert.*

de ces ministres, à la tête d'une armée ou dans la pompe du trône, que Vénus me soit propice ! je m'étonne, vous crains, et me trouble : mes yeux ne peuvent supporter tant d'éclat ; vous êtes alors pour moi le terrible Poliorcète ; votre regard respire la fierté et la guerre. Je n'ose m'en croire moi-même, et je me dis : Quoi, Lamia ! tu reposes avec lui ; c'est lui que tes accords charment pendant les nuits ; c'est lui qui t'écrit ; c'est lui qui te préfère à Gnatêne.

Je doute de tant de bonheur ; je veux m'en assurer, il faut vous revoir ! Vous venez, je vous adore, et vous me pressez dans vos bras. Je me dis avec orgueil : Le voilà donc ce guerrier redoutable, ce fier conquérant ; lui, que la Macédoine, lui que la Grèce, lui que la Thrace redoutent ! O Vénus ! sois-moi favorable ! nous verrons, grand preneur de villes, si vous résisterez à mes assauts !

Demeurez jusqu'au troisième jour ; ne ferez-vous pas la cène avec moi ? Ce temps ramène pour moi les solennités de Vénus, et je les célèbre chaque année avec un nouvel éclat.

Je vous prépare tout l'accueil que cette

fête inspire, si vous m'en accordez les moyens. Démétrius le sait; je n'ai point fait un indigne usage de ses bienfaits, depuis cette nuit à jamais sacrée où je le reçus dans mes bras.

Vous me disiez : « Lamia, sois libre dans tes amours, et je n'en ai point formé d'autres. Lamia ne ressemble point au vulgaire des courtisanes; elle ne sait point tromper. Depuis ce temps, que Diane me soit propice ! mes charmes, interdits à tous les regards profanes, n'ont été révélés qu'à vous seul; Démétrius ne peut avoir de rivaux.

» L'amour est chose légère, ô grand roi ! il naît et meurt rapidement : l'espérance lui donne des ailes ; et dès qu'elle est satisfaite, ses ailes tombent. L'art de la courtisane consiste à reculer toujours l'instant de la jouissance qu'elle promet, et à captiver l'amour dans les chaînes de l'espérance. Mais comment différer avec les rois (*a*) ? Il faut craindre leurs caprices, et se livrer à son bonheur.

REMARQUE.

(*a*) Princes et rois vont très-vite en amour (1).

AUTORITÉ.

(1) *Volt.*

» Feindre une maladie, prétexter les préparatifs d'une fête, d'un festin, des soins domestiques, suspendre ainsi la jouissance, dont le sentiment s'éteint si facilement et se flétrit si vite ; troubler, aiguillonner des esprits faciles, qui s'enflamment par l'obstacle : voilà, prince, mes ressources avec les autres. Mais avec vous, tenter cet artifice ; avec vous, dont la passion trop vive met de l'orgueil dans ses amours ; avec vous, qui, trop fier et enivré de mes faibles charmes, vantez avec excès leur pouvoir, et m'élevez au-dessus de cette foule qui brigue vos faveurs ! Que puissent les Muses cesser de me favoriser, si je consulte l'art ! je ne suis pas assez insensible. Que je perde tout, et la vie même ; mais que je ne cesse jamais de vous plaire !

» Cette fête de Vénus, que je prépare pour vous avec tant de pompe, je veux que le bruit s'en répande de la maison de Théripide où je la dispose, dans Athènes, et, j'en jure par Diane, dans toute la Grèce. Je veux que ces odieux Lacédémoniens, lions vieillis, changés dans Ephèse en renards, murmurent, du fond de leurs antres et sur le sommet du Taygète, contre la pompe de ce festin. Que ces farouches

enfans de Lycurgue grondent de votre magnificence : mais, prince, laissons-les gémir, n'oubliez pas le jour ; désignez l'heure ; elle est la mienne. Adieu. »

LAMIA, *fam.*, parut avec Thémistocle (1) sur la place publique.

LAMPAS (2), *ou* LE FLAMBEAU, *aulétr.*

LAMPETO (3), *l'Eclatante*, chère à Démétrius de Phalère, qui aimait à se faire donner le nom de cette courtisane.

LAMPYRIS (4), *dict.*

LÉENA (5), *philosophe :* l'amie d'Harmodius. Elle conjura avec lui contre Hippias, tyran.

Mise à la torture, elle se coupa la langue avec les dents, plutôt que de révéler le nom de ses complices.

Les Athéniens, pour honorer son courage, lui érigèrent un monument d'airain, repré-

---

AUTORITÉS.

(1) *Athén.* — (2) Ibid. — (3) *Diyll. ap. Athen.* — (4) *Athén.* — (5) *Pausan. Attic. Polyæn. l.* VIII. *Plut.*

sentant une lionne sans langue. Ce monument fut placé à l'entrée du temple dans la citadelle.

Lactance (1) nous apprend qu'on voyait un pareil monument à Rome.

LÉÈNA (2), *fam.* : comblée de bienfaits par Démétrius Poliorcète, et rivale de Lamia.

LÉÈNA, *autr. Voyez* MÉGILLA.

LEMEN (3), *dict. Voyez* PARORAME.

LÉNÉTOCYSTE (4), *dict.*

LÉONTION, *fam.* C'est pour elle que le poëte Hermésianax, composa trois livres d'élégies.

Athénée nous a conservé une de ses élégies, dans laquelle le poëte rappelle tous ceux qui ont été embrasés des feux de l'amour.

AUTORITÉS.

(1) *L.* 1, *c.* XX. — (2) *Athén.* — (3) *Gorgias.* — (4) *Athén.*

HERNÉSIANAX A LÉONTION.

ÉLÉGIE.

«..... Telle fut Agriope, que le fils d'Œagrus parvint à ramener des enfers dont il fléchit les dieux par les sons de sa lyre. Il aborda ce lugubre séjour, et toucha le noir rivage où Caron passe les ombres dans sa barque fatale. Le flot des eaux du Styx marécageux retentit au loin. Orphée, quoique seul, affronta le danger, fit entendre les sons harmonieux de sa lyre, et attendrit ces dieux impitoyables. Il vit le Cocyte, inabordable jusqu'alors pour tout autre mortel, et le dieu sévère de ces ondes lugubres lui sourit. Il soutint les regards foudroyans du féroce Cerbère, dont les triples aboiemens épouvantent les ombres, et dont les yeux terribles lancent des flammes.

Musée, ce favori des Grâces, ne laissa pas non plus d'illustrer la mémoire d'Antiope, lui qui, devenu prêtre des mystères de Rharion, en développait les détails secrets, près de la campagne odoriférante d'Eleusis, aux jeunes filles recherchées par de nombreux amans.....

Je ne dois point oublier non plus Hésiode, ce poëte béotien, qui se retira volontairement

sur l'Hélicon, où il s'embrasa d'amour pour Eoia, jeune fille d'Ascrée. Il essaya de dissiper l'ennui de ses rigueurs, en composant des chansons où il rappelait toujours l'objet de ses premières amours. C'est ce poëte que Jupiter et le sort élèvent au-dessus de tous ceux qui ont cultivé les Muses.

Le divin Homère, pour célébrer dans ses chants la prudente Pénélope, se transporta dans la petite Ithaque. Ce fut pour l'immortaliser qu'il vint à bout des plus grands travaux, qu'il abandonna les vastes plaines de sa patrie, qu'il se réfugia dans cette île misérable. Il déplorait le sort de la famille d'Icarius, du peuple d'Amyclée et de Sparte, alors qu'il était accablé de ses propres infortunes.

Mimnerme qui, après avoir éprouvé mille traverses, trouva la mesure et le rythme tendre et mélodieux du pentamètre, brûla pour Nanno, et, quoiqu'en cheveux blancs, se livrait encore aux jeux de la volupté. Il prit en haine Ermorbius, détesta Phéréclès comme ennemi, et leur lança des vers dictés par le ressentiment.

Antimachus, dont Chryséis de Lydie perça le cœur, se retira sur les bords du Pactole. Cette

courtisane sardienne étant morte, il l'ensevelit sans appareil, et sans lui ériger un tombeau superbe. Mais la douleur d'avoir perdu la plus belle des Ioniennes, lui fit abandonner les bords du Pactole. Ses ouvrages ne respirent que la mélancolie. C'est dans ses regrets qu'il trouvait sa plus douce consolation.

Quels charmes avait la lyre d'Alcée, lorsque ses cordes exprimaient la passion qui l'animait pour Sapho ! Cet amant désirait la voix du rossignol, pour piquer davantage le poëte de Théos par la variété infinie de ses accens ; car le tendre Anacréon (*a*) accompagnait aussi Sapho, lorsqu'elle paraissait, au milieu des jeunes Lesbiennes. Tantôt il abandonnait Samos, tantôt il fuyait sa patrie fertile en vins, mais désolée et envahie par les Barbares, pour venir à Lesbos également favorisée de Bacchus. Souvent aussi il se retirait au promontoire de Lecte, situé en face de la mer Eolienne, où, semblable à l'abeille de l'Attique, qui abandonne une chaîne

---

REMARQUE.

(*a*) C'est un anachronisme. Sapho et Anacréon sont à un siècle l'un de l'autre.

de monts, il venait faire entendre ses chants dans les chœurs tragiques.

Jupiter accorda au divin poëte Sophocle la faveur de chanter alternativement et Bacchus et l'Amour.

Parlerai-je de ce poëte qui, toujours en garde contre les traits de l'Amour, s'est attiré la haine de toutes les femmes par les sarcasmes continuels qu'il leur lançait? Mais, blessé lui-même par un trait qu'il ne put éviter, il se vit en proie aux tourmens continuels qu'il éprouvait dans le silence et la solitude des nuits. En vain il parcourut toutes les bourgades de la Macédoine; en vain il se proposait de retrouver à Egée l'ami d'Archélaüs : le sort fit périr Euripide, déchiré par des chiens cruels qu'il rencontra.

Je n'oublierai pas Philétas, à qui les habitans de Cos élevèrent une statue d'airain sous un platane; Philétas, qui chanta cette amie si volage, pour laquelle il répandit tant de pleurs.

Je n'oublierai point ces hommes qui se sont distingués par un genre de vie sévère, affectant en insensés une philosophie captieuse; qui, dans leur esprit chagrin, ne s'attachaient qu'à des réflexions inintelligibles, et mettaient toute

leur gloire à ne tenir que des discours fatigans. Malgré toute leur austérité, ils n'ont pu se garantir des traits de l'amour, et ont été forcés de s'abandonner, comme d'autres, à ce guide redoutable.

C'est ainsi que l'amour enchaîna Pythagore à Théano; lui qui avait sondé les mystères de la géométrie, l'étendue du globe que l'air environne, et qui renfermait tout le système de l'univers dans une étroite sphère !

De quelle passion impérieuse Vénus irritée n'embrasa-t-elle point Socrate, qui devait être au-dessus de tous les autres hommes ! Pour délivrer son esprit de ces peines qui n'appartiennent qu'à la jeunesse, il allait en déposer le poids près d'Aspasie ; lui qui avait trouvé tant de voies pour conduire la raison humaine, ne put rien imaginer pour régler la sienne....»

LÉONTIUM, *philosophe :* maîtresse d'Epicure. Elle se plaint ainsi de sa jalousie :

LÉONTIUM A LAMIA (1).

Est-il rien, ma chère, de plus insupportable qu'un vieillard qui se croit jeune (*a*) (2)? Oh! comme il me traite, cet Epicure! Grondeur, jaloux, au moindre sujet il m'écrit des lettres sans raison et sans fin. Il me chassera de ses jardins. Par Vénus! je ne voudrais pas d'Adonis lui-même, s'il avait quatre-vingts ans et s'il cachait ses infirmités sous une grossière tunique. Eh! qui supporterait ce philosophe? Qu'il règle la nature à son gré, qu'il la soumette à ses lois, je n'appartiens pas aux siennes. De quel droit sa moralité funèbre vient-elle me gourmander? Lamia, qu'en penses-tu? ce superbe vainqueur n'efface-t-il pas ton Démétrius? ne lui dois-je point le sacrifice de tous mes désirs?

REMARQUE.

(*a*) Vieil amant,
Vieux chanteur sont insupportables (3).

AUTORITÉS.

(1) *Alciphr.* — (2) *Ménand. cité par Stobée, et Eurip.* Ibid. — (3) *La Font.*

Cependant il tranche du Socrate, il presse, il importune de ses inductions; un Pythoclès est son Alcibiade; sans doute il fera de moi une Xantippe. Je suis prête à fuir; j'irai aux extrémités de la terre plutôt que de supporter la grossièreté de ses ouvrages et de ses lettres. Je suis à bout; sa dernière prétention m'excède et m'irrite : ma chère Lamia, je te demande conseil. Tu connais ce jeune homme charmant, né sur les bords du Céphise, ce beau Timarque, qui le premier (pourrais-je le dissimuler avec toi) m'initia aux mystères de la volupté. Il demeurait alors auprès de moi; il eut ma fleur.

Depuis ce temps, il n'a cessé de me prodiguer tous les présens; les tuniques les plus précieuses, l'or, des esclaves des deux sexes et des contrées les plus lointaines. Sa délicatesse attentive, recherchée, m'envoie les prémices des fleurs et des fruits : il serait au désespoir qu'un autre eût prévenu ses tendres soins. — « Je ne veux point d'un tel amant, qu'il se retire ! » — Oh ! ma chère, quels noms cet Epicure ose alors lui donner ! Ce n'est plus un philosophe, un Athénien qui parle; il s'exprime comme le rustre habitant de la Cappadoce, qui

voit les remparts de Minerve pour la première fois.

Les Epicuriens remplissent la Grèce (*a*) : eh bien ! tous pris ensemble, ne valent pas, à mes yeux, j'en jure par Diane, la moindre partie de mon Timarque. Conviens-en, ma chère, il n'y a rien là d'exagéré. Au nom de Vénus, ne va pas me dire : — « Mais c'est un philosophe entouré d'amis (*b*) (1) et de considération. » — Je lui accorde tout ; qu'il jouisse de ses talens et de sa gloire (2) : ô Cérès ! je ne te demande que Timarque.

Timarque n'a-t-il pas tout quitté pour moi ? le lycée, la société de ses amis, des compagnons de sa jeunesse. Son amour ne lui a-t-il

---

REMARQUES.

(*a*) Peu de philosophes ont eu plus de partisans qu'Epicure. Ils remplissent le monde (3).

(*b*) Les plus chers de ses amis furent Théoclès, Chérédème, Aristoclès, Métrodore de Lampsaque, Timocrate, Polyænus, Hermaque, Hérode, Ménécée, Pythoclès.

Parmi les femmes qui s'attachèrent à lui, on cite, avec Léontium, Thémisto de Lampsaque ; Philénis de Leucade.

AUTORITÉS.

(1) *Diog.-Laert.* — (2) *Gassend. sur Epict.* — (3) *Plut.*

pas fait supporter de vivre avec Epicure, de le flatter, d'exalter ses maximes pleines de vent ?

Mais ce farouche Atrée (*a*) : — « Sors de mes jardins ; n'approche point de Léontium et de mon empire... » comme si l'objet de tant de courroux n'avait pas le droit de lui répondre : — « Elle est mienne, et ne t'appartient plus. » Eh quoi ! Ce jeune homme souffre patiemment le partage avec un vieillard ? et ce vieillard... Que ferai-je, au nom des dieux, ma chère Lamia ? que ferai-je ?

J'en jure par les dieux et par les maux qu'il me cause, l'idée de me séparer de Timarque est affreuse, insupportable. A ce seul penser je me trouble, ma tête s'égare, mon cœur se brise. Lamia, je vous demande un asile : pendant peu de jours, ma chère.

Il sentira, par ma perte, quel était le prix de ma présence : il ne pourra supporter cet abandon ; je le sais trop. Ses messagers vont

---

REMARQUE.

(*a*) De là ce proverbe grec : *Atreôs ommata.* « Il a les yeux d'Atrée (1). »

AUTORITÉ.

(1) *Erasm. Adag. chil.* II. *cent.* VII.

arriver; ses chers disciples Métrodore, Hermaque, Polyænus.

Combien de fois, dans un sincère épanchement, je lui ai dit : Que faites-vous, Epicure? ne savez-vous pas que vous provoquez le ridicule? on vous immole au théâtre, dans les cercles, dans les écoles. Mais peut-il entendre la raison? son amour ne connaît aucune retenue. Je saurai l'imiter : non, je ne me séparerai point de Timarque. Adieu (1).

LESBIE (2), *fam.*

LEUCOPHRIA (3), aimée de Leucippe, à qui elle livra la ville qu'il assiégeait.

LOPADION (4), *aulétr.*

LYDÉE (5), *fam.* : amie de Lamynthius de Milet.

LYDÉE (6), *favorite* : maîtresse d'Antimachus.

LYIA (7), *dict.*

AUTORITÉS.

(1) *Epist. Alciphr. Rhet. bibl.* II. *epist* II. — (2) *Lucian. Dial. hetair.* — (3) *Parthen. erotic.* — (4) *Timocl. ap. Athen.* — (5) *Athén.* — (6) Idem. — (7) *Timocl. Amphis.*

LYRA, courtisane des Dialogues de Lucien (1). *Voyez* CROBYLE.

LYSIDIS, *dict.* Elle offrit à Vénus une arme singulière.

Vénus, Lysidis vous offre cet éperon d'or, qui appartenait à un très-beau pied. Il a animé plus d'un cheval paresseux; et, quoiqu'elle s'agitât avec beaucoup d'agilité, jamais coursier n'en eut la cuisse ensanglantée; il parvenait au bout de la carrière, sans qu'elle eût besoin de s'en servir. Elle suspend cette arme d'or au milieu de votre temple (2).

AUTORITÉS.

(1) *Lucian. Hetair. dial.* VI. — (2) *Antholog.*

M.

MAGIDIE (1), *aulétr.*

MALTHACÉE (2).

MANIE (3). Son véritable nom était *l'Abeille* (*a*), soit que l'on ait voulu désigner ainsi la petitesse de sa taille et sa légèreté, soit que l'on ait voulu faire allusion à la douceur de sa conversation et aux traits piquans qu'elle lançait quelquefois.

Elle eut le port, les traits d'une Grâce, et la voix d'une Sirène.

C'est une douce folie, disaient les Grecs, en parlant de Manie; elle enchaîna un grand nombre de citoyens et d'étrangers.

Un de ces derniers, qui avait pris lâchement la fuite dans un combat, placé un jour à table à ses côtés, tandis qu'elle attaquait en

---

REMARQUE.

(*a*) Mélitte.

AUTORITÉS.

(1) *Lucian. Hetair. dial.* XI. — (2) *Theoph. ap. Athen.* — (3) *Machon. ap. Athen.*

riant un lièvre, lui demandait quel est l'animal qui court le plus vite sur les montagnes? — « C'est un fuyard, mon cher. » La plaisanterie continua sur la perte de son bouclier : il rougit, se fâche et se lève. — « Cela soit dit sans vous blesser. J'en jure par Vénus, si quelqu'un a perdu le bouclier, assurément c'est celui qui vous l'avait prêté. »

A un dissipateur qui lui demandait comment elle répondrait aux élans de sa passion. — « En t'ouvrant seulement mes bras : autrement, je te connais, tu dévorerais le fonds. »

Démétrius lui demandait un jour la révélation de ces beautés secrètes que Vénus *Callipyge* aurait enviées : elle se retourna en parodiant deux vers de Sophocle :

« Contemple, fils superbe d'Agamemnon,
» ces objets pour lesquels ton inclination a
» toujours été si prononcée. »

A Léonticus le pancratiaste, qui lui faisait le reproche de s'être abandonnée à Antenor, tandis qu'il vivait avec elle sur le pied d'un époux : — « J'ai eu la curiosité de connaître quelle serait l'espèce de blessure que deux athlètes, tous deux vainqueurs dans les jeux

Olympiques, pourraient me faire dans un seule nuit. »

Plutarque (1) parle d'une courtisane surnommée *Mania*, dont le nom propre était *Démo*. *Voyez* DÉMO.

MÉCONIDE (2), *aulétr.*

MÉDONTIS d'Abydos, *fam.* Alcibiade (3), après avoir entendu l'éloge des charmes de Médontis, traverse l'Hellespont, accompagné de son mignon Axiochus, et partage avec lui les faveurs de cette belle.

MEGALOSTRATE (4), *philosophe*, rivale des Muses, partagea sa vie entre leur culte et celui des Amours. Elle fut aimée d'Alcman, dont la passion ressembla à un sentiment religieux.

MÉGARE, *aulétr.*, luxurieuse : elle décrit dans la lettre suivante une scène lascive.

AUTORITÉS.

(1) *Plut. vit. Demetr.*—(2) *Theoph. ap. Athen.*—(3) *Lysias adv. Alcib.* — (4) *Archit. Harmon. Athén.*

MÉGARE A BACCHIS (1).

Il ne peut arriver qu'à toi d'être tellement enamourée : ne pouvoir te séparer de cet homme pas plus que l'ombre du corps ! quel ridicule, par Vénus ! Eh quoi ! invitée depuis si long-temps par Glycère, elle t'avait prévenue dès les fêtes de Bacchus ; tu ne viens point : il te captivait sans doute, ou tu ne pouvais soutenir les regards de tes compagnes. Chaste Pénélope, tu te conserves pour un seul ; ce faste de vertu te plaît : tu nous dédaignes comme des beautés trop faciles et trop complaisantes ; tu justifies le proverbe : Philon eut aussi un bâton de figuier (*a*) (2). Par Cybèle, ta conduite me blesse.

Nous étions toutes rassemblées, Thessala, Myrrhine, Chrysis et Euxippe. Quoique nouvellement unie au plus jaloux des Grecs, Philumène avait trouvé le moyen d'endormir

---

REMARQUE.

(*a*) Expression de mépris.

AUTORITÉS.

(1) *Alciphr. Rhet. bibl.* I, *epist.* XXXIX. — (2) *Erasm. chil.* IV, *cent.* V, *prov.* XLIX. *Suid.* V. Egeneto.

cet Argus, et était arrivée dans la nuit. Seule tu couvais alors des yeux ton trésor, ton Adonis. N'en doutons pas, Proserpine l'aurait enlevé, si Vénus s'était éloignée de lui. Quel repas délicieux! je veux que le seul récit te pique de regret. Qu'il était plein de grâces! quelles chansons! que de saillies! On a vidé des coupes jusqu'au lever de l'aurore. Il y avait des parfums, des couronnes, les mets les plus friands. Un bosquet délicieux, ombragé de lauriers, fut la salle du festin; rien n'y manquait, si ce n'est toi seule. Nous avons fait souvent des repas charmans; il n'en fut jamais d'aussi rares.

Bientôt une dispute s'élève, et vient ajouter à nos plaisirs. Il s'agissait de décider laquelle, de Trialis ou de Myrrhine, était la plus riche en ces appas qui firent donner à Vénus le nom de *Callipyge*.

Myrrhine laisse tomber sa ceinture; sa tunique était transparente; elle se tourne, on croit voir des lis à travers le cristal; elle imprime à ses reins un mouvement précipité, et, retournant la tête, sourit au développement de ces formes voluptueuses qu'elle agite. Alors, comme si Vénus elle-même eût reçu

son hommage, elle se mit à murmurer, je ne sais quel doux gémissement qui m'émeut encore.

Cependant Trialis ne s'avouait pas vaincue; elle s'avance; et sans retenue : — « Je ne combats point derrière un voile; je veux paraître ici comme dans un exercice gymnique; ce combat n'admet point de déguisement. » Elle dit, laisse tomber sa tunique; et inclinant ses charmes rivaux : — Contemple, dit-elle, ô Myrrhine, cette chute de reins, la blancheur et la finesse de cette peau, et ces feuilles de roses que la main de la Volupté a éparpillées sur ces contours gracieux, dessinés sans sécheresse et sans exagération, leur jeu rapide, leurs convulsions aimables. Ces globes n'ont point le tremblement de ceux de Myrrhine; leur agitation ressemble au doux frémissement de l'onde.

Aussitôt elle en redouble les lascives crispations avec tant d'agilité, qu'un applaudissement universel lui décerne les honneurs du triomphe (*a*).

REMARQUE.

(*a*) Nous avons adouci les expressions d'Alciphron.

On passa ensuite à d'autres comparaisons ; on disputa de la beauté du sein ; mais aucune de nous n'osa joûter contre le ventre, ferme, égal et poli de Philumène, qui ignore les travaux de Lucine.

La nuit s'écoula dans ces plaisirs ; nous la terminâmes par des imprécations contre nos amans, et par une prière à Vénus que nous conjurâmes de nous en procurer chaque jour de nouveaux ; car la nouveauté est le charme le plus piquant. Nous étions ivres en nous séparant.

Après avoir fait retentir les rues de nos transports, nous avons achevé la débauche chez Deximaque au carrefour Doré qui mène à l'Agnon, près de la demeure de Ménéphron. C'est un jeune homme que Thaïs aime éperdument ; elle ne saurait trop l'aimer, car il vient de recueillir la plus riche succession.

Dédaigneuse Bacchis ! je te pardonne aujourd'hui, mais je t'attends aux *Aloa* : le festin aura lieu dans le Colyte (*a*), chez l'amant

---

REMARQUE.

(*a*) C'était l'endroit de la ville où, selon Philostrate, naissaient les plus beaux enfans. L'auteur d'*Athènes ancienne*

de Thessala. Tu amèneras ton Adonis; chacune de nous y conduit son amant. Adieu.

MÉGILLA, *aulétr.* : initiée aux mystères Lesbiens. Léèna en fait ici la description à Clonarium (1).

CLONARIUM.

Belle nouvelle, Léèna. On dit que tu es devenue l'amante de la riche Mégilla, que vous êtes unies, et que.... Je ne sais. Qu'est ceci? tu rougis? serait-il vrai?

LÉÈNA.

Il est vrai, j'en suis honteuse, c'est une chose étrange.

CLONARIUM.

Eh! comment? par Cérès! et que prétend notre sexe? et que faites-vous donc? où conduit cet hymen? Ah! tu ne m'aimes point si tu me tais ce mystère.

REMARQUE.

et moderne prétend, chose singulière assurément, que ce quartier conserve encore cette heureuse prérogative.

AUTORITÉ.

(1) *Lucian. Hetair. dial.* v.

LÉÈNA.

Je t'aime autant qu'une autre ;mais Mégilla tient vraiment de l'homme.

CLONARIUM.

Je ne comprends pas ; serait-ce une tribade ? On dit que Lesbos est remplie de ces femmes, qui, se refusant au commerce des hommes, en prennent la place auprès des femmes.

LÉÈNA.

C'est quelque chose de semblable.

CLONARIUM.

Raconte-moi donc, Léèna, comment tu as été amenée à écouter sa passion, à la partager, à la satisfaire ?

LÉÈNA.

Mégilla et Démonasse, riches Corinthiennes, éprises des mêmes goûts, se livraient à une orgie ; j'y fus conduite pour chanter, en m'accompagnant de la lyre. Les chants et la nuit se prolongent ; il était l'heure du repos ; elles étaient ivres ; alors Mégilla : — « Léèna, il est » temps de dormir, viens coucher ici entre » nous. »

CLONARIUM.

As-tu accepté..... ? ensuite?

LÉÈNA.

Elles me donnèrent d'abord des baisers mâles ; non seulement en joignant leurs lèvres aux miennes, mais bouche entr'ouverte. Je me sentis étreindre dans leurs bras ; elles caressaient mon sein ; Démonasse mordait en me baisant. Pour moi, je ne savais où tout cela devait aboutir. Enfin Mégilla, échauffée, rejette sa coiffure en arrière, et me presse, me menace comme un athlète jeune, robuste et nu. Je m'émeus.

Mais elle : — « Eh bien! Léèna, as-tu vu » un plus beau garçon? — Un garçon! Mégilla? » je n'en vois point ici. — Cesse de me regar- » der comme une femme ; je m'appelle aujour- » d'hui Mégillus : j'ai épousé, j'épouse Démo- » nasse. Je me pris à rire. — J'ignorais, beau » Mégillus, que vous fussiez ici comme Achille » au milieu des vierges de Scyros. Rien ne » vous manque sans doute de ce qui caractérise » un héros, et Démonasse l'a éprouvé? — A » peu près, Léèna ; et cette sorte de jouissance

» a aussi ses douceurs. — Vous êtes donc un
» de ces hermaphrodites à double organe
» (que j'étais simple encore, Clonarium !) ?
» — Non, je suis mâle de tout point. — Cela
» me remet en mémoire ce conte d'une aulé-
» tride béotienne : Une femme de Thèbes fut
» changée en homme, et cet homme fut par la
» suite un devin célèbre, nommé Tirésias.
» Un pareil accident vous serait-il arrivé ? —
» Nullement, Léèna, je suis semblable à vous ;
» mais je me sens la passion effrénée et les dé-
» sirs brûlans de l'homme. — Le désir !.. est-ce
» tout ? — Daigne te prêter à ces transports,
» Léèna, tu verras que mes caresses sont vi-
» riles ; j'ai même quelque chose de mâle :
» daigne te prêter, tu le sentiras. »

Elle me supplia long-temps, me fit présent d'un collier précieux, d'un vêtement diaphane. Je me prêtai à ses transports ; je l'embrassais alors comme un homme : elle se croyait tel, me baisait, s'agitait, et succombait sous le poids de la volupté.

CLONARIUM.

Et quelles étaient, Léèna, tes sensations ? où ? comment..... ?

LÉÈNA.

Ne demande pas le reste. Véritable turpitude! Par Uranie! je ne le révélerai point.

MÉGISTE (1).

MÉLISSA (2), *dict.* : danseuse.

MÉLISSE (3). Elle s'appelait *Lysis ;* elle était fille de Proclès. Périandre d'Epidaure la vit un jour revêtue d'une simple tunique, et versant à boire à des ouvriers. Il en fut éperdument amoureux, et l'épousa. Elle devint grosse : alors, dans un transport de jalousie, il la tua, trompé par le faux rapport de ses concubines. Eclairé, mais trop tard, et toujours cruel et terrible dans ses vengeances, il fit brûler vives les femmes qui avaient calomnié Mélisse.

MÉLISSE, *fam.* : l'amie du jeune Charinus. Abandonnée par lui, elle consulte la devineresse.

AUTORITÉS.

(1) *Athén.* — (2) Idem. — (3) *Pythaïnét. ap. Athen.* — (4) *Lucian. Dial.*

MÉLISSE.

Connais-tu, Bacchis, une vieille telle qu'en fournit la Thessalie; une de ces magiciennes, dont la puissance fait aimer une femme que l'on déteste? Il faut me l'amener, je t'en conjure; cette parure, cet or, je donnerai tout pour voir revenir à moi Charinus, et pour qu'il haïsse Symmique autant qu'il me hait.

BACCHIS.

Que dis-tu, Mélisse! Charinus ne vit plus avec toi! Il est à Symmique; lui qui, pour toi, sut braver toute sa famille irritée, lorsqu'il refusa d'épouser cette femme dont la dot était de cinq talens. Tu me l'as raconté.

MÉLISSE.

Tout cela est fort bien, Bacchis; voici le cinquième jour qui s'écoule depuis son absence; il s'enivre chez Pamène avec Symmique.

BACCHIS.

Le trait est douloureux; mais quel sujet de rupture? car, ce n'est pas sans raison....

MÉLISSE.

En général, je ne saurais le dire. Il revenait dernièrement du Pyrée, où, je le crois, il avait été répéter une dette. Il entre sans me regarder; j'accours, je veux l'embrasser, il me repousse, il détourne la tête : — « Allez, dit-il, rejoindre le pilote Hermotime ; lisez ce que l'on a écrit sur les colonnes du Céramique ; allez-y voir vos noms tracés. » Et moi : — « Quel Hermotime ? quelles colonnes ? que dites-vous ? » Il ne répond pas, refuse de souper, se couche et s'endort en me tournant le dos. Que n'ai-je point fait alors ? Je le serrais dans mes bras, je caressais, en l'attirant vers moi, cette tête qu'il éloignait toujours. Rien n'a pu l'adoucir. Si vous continuez de m'importuner, je me lève et sors, quoique la nuit soit au milieu de son cours.

BACCHIS.

Connais-tu cet Hermotime ?

MÉLISSE.

O Bacchis ! que mon malheur soit encore plus grand, si jamais j'ai connu un pilote Hermotime...! Cependant il m'a quitté à la pointe du jour ; il s'était éveillé au chant du coq. Je

me rappelai ses propos, que mon nom était tracé sur les murs du Céramique. J'envoyai sur-le-champ Acis pour le reconnaître : elle n'a remarqué que ces mots tracés à droite du Dypile : *Mélisse aime Hermotime;* et un peu plus bas : *Hermotime aime Mélisse.*

BACCHIS.

Impertinence de quelques jeunes gens; car, je le crois, c'est l'ouvrage de quelqu'un d'eux; il aura voulu piquer Charinus, connaissant sa jalousie : lui de croire aussitôt. Si je le rencontre, je lui parlerai; il est bien jeune encore et sans expérience.

MÉLISSE.

Comment le rencontrer? il est toujours avec Symmique, il ne la quitte point. Sa famille vient le chercher ici; mais, Bacchis, il faut me trouver la vieille dont je parlais : sa présence me rendrait la vie.

BACCHIS.

Je connais, ma chère, une magicienne de Syrie, très-propre à ces vues, que l'âge n'a point encore flétrie. C'est elle qui, au bout de quatre mois, m'a réconciliée avec Phanias,

irrité sans sujet comme Charinus : un charme magique l'a ramené à mes pieds, lorsque je désespérais de le revoir.

MÉLISSE.

Et qu'exige la vieille ? t'en souvient-il ?

BACCHIS.

Son art n'est point à grand prix, Mélisse ; on lui donne une drachme et un pain : on y joint sept oboles, du sel, des parfums, une torche, une coupe pleine de breuvage, qu'elle seule doit vider. Il faudrait aussi quelque objet qui vînt de cet homme, un vêtement, sa chaussure, des cheveux, ou quelque chose de semblable.

MÉLISSE.

Une de ses chaussures m'est restée.

BACCHIS.

Elle suspend le tout à une baguette, le purifie dans les vapeurs qu'exhalent les parfums, et jette du sel dans le feu. Elle prononce alors les deux noms. Elle tire un rhombe de son sein, le fait rouler en prononçant avec volubilité des paroles magiques dans une langue horrible et barbare. Tel fut l'enchantement; et,

peu après, je vis revenir Phanias, attiré sans doute par la puissance magique, Phanias dont ses compagnons blâmaient le retour, et que Phébis qu'il aimait suppliait en vain. Elle m'enseigna aussi le moyen de faire haïr Phébis. Examinez, dit-elle, la trace de ses pas; effacez-la sous les vôtres, mais en observant de placer le pied gauche où elle a posé le pied droit, et le pied droit où elle a mis le pied gauche. Dites alors : « Je marche et m'élève sur toi. »

MÉLISSE.

Sur-le-champ, Bacchis, sur-le-champ, voyons cette Syrienne. Acis! un pain, des parfums, tout ce qu'il faut pour disposer un charme.

MÉLITE (1), *la maigre Mélite*, *aulétr.*

MÉTANIRE (2), *fam.* : maîtresse du sophiste Lysias, et esclave de Casius d'Elée; maîtresse d'Isocrate le rhéteur.

MILÉSIE, *aulétr.* : compagne de Milto et de Cyrus.

AUTORITÉS.

(1) *Athén.* — (2) Idem.

MILTO, *fam.*, ou l'*Aspasie* (*a*) *orientale*. Nous allons parcourir le pays des fictions et des romans.

Milto naquit dans la Phocide, et fut fille d'Hermotime. Sa mère mourut en lui donnant le jour.

Milto ne fut riche que de charmes. Dans un âge encore tendre, un défaut naissant, une tumeur survenue au menton, menaça de les flétrir. Un médecin barbare refuse de la guérir, parce qu'elle ne peut acheter ses soins : alors, succombant au désespoir, elle prend la résolution de se laisser mourir de faim. Elle s'est jetée sur son lit; un songe consolateur vient ranimer ses espérances, calmer ses pensées. Vénus elle-même descend sur son char traîné par des colombes : elle lui montre des roses desséchées au pied de son autel, et lui révèle leurs propriétés. Milto, à son réveil,

---

REMARQUE.

(*a*) Aspasia fut tant célèbre et tant renommée, que Cyrus appela *Aspasia* celle de ses concubines qu'il aimait le plus, et qui auparavant se nommait *Milto* (1).

AUTORITÉS.

(1) *Xenoph. Elien. Justin. Athén. Plut.*

applique des roses sur la tumeur, qui disparaît.

Vénus répandit sur elle de nouveaux charmes.

Sa modestie égalait sa beauté. Un satrape l'enlève et la conduit à Sardes, dans le palais de Cyrus. Les eunuques la mènent à l'appartement des femmes; elle y trouve des Grecques destinées à l'esclavage et aux plaisirs. Des voiles voluptueux couvrent leurs charmes sans les cacher; des essences parfumées sont répandues sur leur corps et sur leurs cheveux; elles étudient leur langage, leur regard, leur attitude : aucune ne leur semble assez vive pour réveiller les sens d'un prince fatigué des voluptés faciles. Milto pleure. Toute l'horreur de sa destinée se dévoile alors à ses regards : elle rejette avec indignation la parure qu'on lui présente; elle invoque tour à tour les dieux, son père et la vengeance. On la frappe, on use d'une indigne violence, et elle est traînée dans la salle du festin.

Cyrus est ivre. Les compagnes de Milto provoquent le prince par de lâches caresses : Milto rougit et baisse les yeux. Cyrus veut offenser sa noble pudeur : elle l'arrête en le

menaçant de se donner la mort. Le roi alors se retournant vers le satrape : — « Je sais apprécier ces femmes, emmène tes courtisanes. » Et s'adressant à Milto : — « Voici mon amante. » L'expression du respect succéda alors à ses emportemens. Touchée de sa passion, Milto accorda bientôt à l'amour ce qu'elle avait refusé à la tyrannie.

Milto justifia son élévation par son caractère. Elle fit paraître à la cour de Cyrus son père, courbé sous le poids de la misère et des ans, et rendit à sa respectable vieillesse les soins qu'il avait pris de son enfance. Comblée des bienfaits de Cyrus, elle lui renvoya ses dons, et ne voulut garder que son amour. « Ce présent magnifique, lui disait-elle, doit appartenir à Parisatis, elle est mère de Cyrus. Cet argent, ces trésors, sont à votre peuple ; mon trésor est dans votre cœur. »

Sa reconnaissance éleva une statue d'or à la déesse qui présida à ses destinées. Tous les jours elle parait cette image sacrée d'une nouvelle guirlande.

Une bataille décide de l'empire entre Cyrus et Artaxerce. Cyrus est tué, et Milto chargée de fers. Belle de ses charmes et de sa douleur,

elle enflamme Artaxerce : le vainqueur détache et reçoit ses chaînes. Milto combat et cède au temps et à la nécessité plutôt qu'à l'amour. Elle partage cet indigne amour du prince avec un eunuque : il meurt, et elle est obligée de revêtir les habits de cet eunuque, pour tromper la douleur d'Artaxerce et doubler ses plaisirs.

Quelques historiens ont supposé que le fils d'Artaxerce, Darius, en fut épris, mais que son père la lui ravit, et la fit enfermer dans le temple d'Ecbatane, où elle fut consacrée au culte des dieux.

Elle devait alors avoir cinquante ans (*a*).

MNÉSARÈTE. *Voyez* PHRYNÉ.

MNÉSIDE, *fam.* : une des maîtresses de Ptolémée Philadelphe, après avoir été musicienne.

MNÉSIS (1), *aulétr.*, qui possédait une maison charmante.

REMARQUE.

(*a*) Cette bonne fortune de Darius ressemblerait assez à celle de l'abbé Gédouin auprès de Ninon.

AUTORITÉ.

(1) *Polyb. l.* XIV.

MUSARIUM, *aulétr.* Elle entretenait le beau Chéréas. Sa mère lui adresse les reproches suivans (1) :

MUSARIUM, SA MÈRE.

LA MÈRE.

Si un amant aussi rare que Chéréas se présente après lui, il nous faudra, Musarium, sacrifier une chèvre blanche à Vénus Pandémos, une génisse à Vénus Uranie, et offrir une couronne à la magnifique Junon. Quel comble de prospérité! Ne serons-nous pas trois fois heureuses! quelle source de richesses pour nous que ce jeune homme! Pas une obole! ni robe, ni chaussure, ni parfums! des excuses, des promesses, de lointaines espérances, et tous les jours : *Si mon père..... si j'étais investi de son héritage..... alors tout pour toi.*

N'a-t-il pas juré de t'épouser? tu le dis.

AUTORITÉ.

(1) *Lucian. Hetair. dial.* VI.

MUSARIUM.

Il l'a juré, ma mère, par Cérès, Proserpine et Minerve.

LA MÈRE.

Tu crois à ce serment! Voilà comment, à mon insu, il a dérobé à ta tendresse cet anneau, dont le prix a payé celui de l'un de ses repas. Et tes deux colliers d'Ionie, qui coûtaient chacun deux dariques, présens du pilote Proxias de Chio, cet ouvrage d'Ephèse, ils ont été vendus encore pour alimenter Chéréas et ses compagnons! Et ces voiles, ces tuniques..... Je ne veux pas achever. O ma fille! c'est un autre Plutus!

MUSARIUM.

Mais il est charmant, et brille de la fleur du bel âge; mais il me dit qu'il m'aime, et il pleure; mais il est le fils de Dinomaque et de l'aréopagite Lachès; mais il promet de m'épouser : mais quelles espérance magnifiques, si le vieillard ferme les yeux!

LA MÈRE.

Ainsi, Musarium, quand nous aurons besoin de brodequins, et lorsque l'ouvrier

exigera deux drachmes, nous lui dirons : « Nous n'avons point d'argent, mais payez-vous de quelque part d'espérance; » et de même au panetier et à celui qui viendra compter du loyer : « Attendez la mort de Lachès, nous vous paierons après la noce. » Va, rougis! seule de toutes les courtisanes, tu parais sans boucles d'oreilles, sans collier, sans robe de Tarente.

MUSARIUM.

Eh, ma mère ! sont-elles plus heureuses ou plus belles que moi ?

LA MÈRE.

Elles sont plus sages ; elles entendent mieux le métier; elles ne croient pas sur parole des jouvenceaux, dont les sermens ne reposent que sur le bord des lèvres. Pour toi, nouvelle Pénélope, fidèle amante d'un seul, tu n'admets aucun autre que Chéréas. Dernièrement un villageois acarnanien (il était jeune aussi celui-là) t'offroit deux mines, prix du vin que son père l'avait envoyé vendre à la ville : ne l'as-tu pas rejeté avec un sourire insultant? Tu n'aimes à reposer qu'avec cet autre Adonis.

MUSARIUM.

Quoi ! laisser Chéréas pour un rustre exhalant l'odeur du bouc ! Chéréas est un Apollon, et l'Acarnanien un Silène.

LA MÈRE.

Et bien ! c'était un rustre ; soit : mais Antiphon, le fils de Ménécrate, qui t'offrait une mine, n'est-il pas un élégant Athénien, jeune et charmant comme Chéréas ?

MUSARIUM.

Chéréas m'avait menacée : — « Je vous immole tous les deux si je vous trouve ensemble. »

LA MÈRE.

Commune et vaine menace ! Te faudra-t-il donc renoncer aux amans, et cesser de vivre en courtisane, pour prendre les mœurs d'une prêtresse de Cérès ? Laissons le passé ; voici les *Aloa ;* c'est un jour de fête : que t'a-t-il donné ?

MUSARIUM.

Ma mère, il n'a rien.

LA MÈRE.

Seul il ne saurait donc trouver quelque expédient auprès de son père, le faire voler par un

fripon d'esclave, demander de l'argent à sa mère, la menacer, en cas de refus, de s'embarquer pour la première expédition ? Mais il est là nous obsédant : monstre avare, qui ne veut ni donner, ni permettre que d'autres nous donnent ! Crois-tu, Musarium, que tu auras toujours dix-huit ans ? crois-tu que Chéréas conservera les mêmes sentimens lorsqu'il sera riche, lorsque sa mère lui proposera un hymen éclatant ? crois-tu qu'il se souviendra de tes larmes, de tes baisers, de tes sermens, lorsqu'il verra briller une dot de cinq talens ?

MUSARIUM.

Il s'en souviendra ; j'en ai pour assurance le refus qu'il a fait de se marier jusqu'à ce jour, malgré les importunités et les violences de son père.

LA MÈRE.

Puisses-tu ne pas te tromper ! un jour, Musarium, je te rappellerai ces vérités.

MYRINE (1), *fam.* : maîtresse de l'orateur

AUTORITÉ.

(1) *Athénée.*

Hypéride. Il chassa son fils de la maison paternelle, pour y introduire cette courtisane fastueuse.

MYRRHINE de Samos (1), *fav.*: adorée par Démétrius. Elle fut ensuite l'amie d'Euthias, l'accusateur de Phryné ; Bacchis lui reproche ce choix.

BACCHIS A MYRRHINE (2).

Par Vénus ! puisses-tu ne trouver jamais un autre amant ! Va, que le sublime objet de ta tendresse, que cet Euthias enchaîne ta vie à la sienne ! Femme insensée ! trop confiante dans l'éclat de ta beauté; va, bientôt abandonnant Myrrhine, il retombera aux genoux de Phryné.

Oh! sans doute, ton amour-propre délaissé a voulu piquer Hypéride : Hypéride possède aujourd'hui une digne amie, et Myrrhine un digne amant. Ose demander à cet amant la moindre chose, et il va t'accuser d'avoir brûlé

AUTORITÉS.

(1) *Nicol. ap. Muson. ph.* — (2) *Aciphr. Rhet. bibl.* I, *ep.* XXXII.

la flotte, et d'avoir violé les lois. Myrrhine ! il n'est pas une des prêtresses de Vénus qui ne te déteste. Adieu.

Myrrhine fut aimée et trahie par le jeune Dyphile.

MYRRHINE A NICIPPE (1).

Dyphile ne s'occupe plus de moi ; il est entièrement livré à cette impure Thessala : cependant, jusqu'aux fêtes d'Adonis, il continua de partager ma table et mon lit. Il laissait déjà éclater des dédains et tous les airs d'une nouvelle passion. Il venait toujours ivre, et conduit par Elis ; et ce dernier, quoiqu'amant d'Herpyllis, ne se déplaisait point ici. Cependant Dyphile annonce qu'il ne me reverra plus. Depuis quatre jours il s'enivre dans les jardins de Lysis avec Thessala, et ce débauché Strongilion, dont la vengeance particulière lui a procuré cette digne conquête. Les lettres, les messages,

---

AUTORITÉ.

(1) *Alciphr. Rhet. bibl.* 1, *epist.* XXXVII.

tout ce qu'on tente en de pareilles circonstances, rien ne m'a réussi. Son orgueil, son insolence en a redoublé ; il ne me reste qu'à lui fermer la porte s'il s'y présente. On brise l'orgueil par le mépris : si ce parti n'a point de succès, il faudra, comme dans les maladies aiguës, recourir aux remèdes extrêmes.

Perdre tous les biens qui m'attendaient est sans doute un grand malheur ; mais le comble est de rester exposée aux railleries de Thessala.

Vous avez éprouvé dans votre jeunesse la puissance des philtres ; je veux qu'un philtre la guérisse de tant d'orgueil et de tant d'ivresse.

Messages, promesses de paix et d'oubli, larmes perfides, passions étudiées, feints tranports, j'emploierai tout. Craignez la déesse des vengeances, si vous méprisez une telle amante.

Il viendra, il aura du moins compassion d'une femme éplorée, brûlante d'amour. « Il est convenable, dira-t-il, d'accorder quelque chose au souvenir d'une union si longue et si tendre. » Il le dira enflé d'orgueil,

l'ingrat! Elis me secondera, appuyé par Herpyllis.

Mais les philtres sont un poison dangereux. Qu'importe? mon choix n'est pas douteux; le sort en est jeté, qu'il vive avec moi, ou meure avec Thessala.

MYRTALE, *dict.*, chassa Dorion après l'avoir dépouillé (1).

DORION.

Tu m'as chassé, Myrtale, aujourd'hui que je suis dépouillé par toi. Alors que je te comblais de largesses, j'étais ton bien-aimé, ton époux, ton maître; j'étais tout pour toi: depuis que je ne possède plus rien, depuis que tu as fait ta conquête de ce marchand de Bythinie, ta porte m'est fermée. C'est là que je répands en vain des larmes solitaires; mais, lui, il est seul auprès de toi, toute la nuit, enivré de tes caresses; tu fais gloire de porter dans ton sein le fruit de vos amours.

AUTORITÉ.

(1) *Lucian. Hetair. Dialog.*

MYRTALE.

Propos impertinens, Dorion. Quoi ! tu prétends m'avoir comblée de présens ; je t'ai ruiné, dis-tu ? Comptons ; voyons tout ce que tu m'as apporté.

DORION.

Oui, comptons, Myrtale. D'abord, une chaussure de Sycione (*a*) ; posons deux drachmes.

MYRTALE.

Tu as couché deux nuits avec moi.

DORION.

Poursuivons : à mon retour de Syrie, je t'ai rapporté un vase plein d'un parfum de Phénicie, qui me coûta, j'en jure par Neptune, deux drachmes.

MYRTALE.

Et moi, à ton départ, je t'avais donné une tunique courte et propre à revêtir pendant le

---

REMARQUE.

(*a*) Qui ne reconnaît, dans ce dialogue, la scène charmante entre Marine et Gros-René dans *le Dépit Amoureux* ?

maniement du gouvernail ; le matelot Epiure l'avait oubliée chez moi.

DORION.

Epiure l'a reconnue, et l'a reprise, non sans combat : j'en atteste les dieux... En revenant du Bosphore, je t'ai rapporté des ognons de Chypre, cinq saperdes et quatre perches ; de plus, huit biscuits secs de mer, un vase de figues de Carie ; et dernièrement encore, ingrate que tu es ! je t'ai rapporté de Patare des brodequins dorés : il me souvient aussi d'un beau fromage de Gythium.

MYRTALE.

Le tout à estimer cinq drachmes.

DORION.

Eh ! Myrtale, c'est tout ce que je possédais, malheureux nautonnier à gages que j'étais. Maintenant je préside à l'aile droite des rameurs, et tu nous méprises ! Depuis peu, dans les solennités d'Aphrodite, n'ai-je pas déposé, et pour toi, une drachme d'argent aux pieds de Vénus ? n'ai-je pas donné deux drachmes à ta mère pour ta chaussure ? et à cette Lydé, deux

ou quatre oboles? Tout bien calculé, voilà la fortune d'un nautonnier.

MYRTALE.

Voire les saperdes et les perches, Dorion?

DORION.

Sans doute, et pouvais-je t'apporter autre chose? Je ne ramerais point si j'étais riche : je n'ai pas même gardé une tête d'ail pour ma mère. Je voudrais connaître au surplus ce que tu as déjà reçu de ce Bythinien.

MYRTALE.

Cette tunique? ce riche collier?

DORION.

Ce collier? je le connaissais.

MYRTALE.

Celui-là était moins beau; il n'était pas garni d'émeraudes; ensuite ces boucles d'oreilles, ce tapis, ces deux mines : ajoute qu'il a payé le loyer de notre maison. Ce ne sont pas là des chaussures de Patare, ni un fromage de Gythium, ni autres semblables bagatelles.

DORION.

Mais tu ne dis pas, Myrtale, quel est celui

qui reçoit tes caresses ? Il a pris femme à cinquante ans ; il est chauve et tire sur la couleur du crabe. Ne vois-tu pas aussi ses dents ? Oh ! par les Dioscures, quel assemblage de grâces, surtout quand il chante et se pique d'agrémens ! C'est bien, selon le proverbe, l'âne devant une lyre. Digne amante, possède ce digne objet : puisse-t-il naître de vous un fils semblable au père ! Pour moi, je retrouverai toujours quelque Delphis, quelque Cymbalium, ou votre voisine, cette joueuse de flûte, ou toute autre. Des tapis, des colliers, ou des mines, tout le monde n'en possède pas.

MYRTALE.

O bienheureuse l'amante de Dorion ! oh ! sans doute, tu lui porteras des ognons de Chypre et des fromages de Gythium !

MYRTION (1), *dict.:* maîtresse du roi Ptolémée Philadelphe, tirée de la dernière classe des courtisanes.

MYRTIUM, *aulétr. :* amie tendre et jalouse de Pamphile (2).

AUTORITÉS.

(1) *Ptol. Everg. l.* 1. — (2) *Lucian. Dialog.*

MYRTIUM.

Ainsi, Pamphile, vous allez épouser la fille du pilote Philon ; vous l'avez même épousée, dit-on. Et ces sermens solennels que vous m'avez prodigués ! et ces larmes ! un instant a tout détruit.

Vous avez oublié Myrtium, et Myrtium enceinte au huitième mois. Vous ne m'avez laissé pour marque de tendresse que le fardeau que je porte.

Bientôt je deviendrai la nourrice de cet enfant : dure condition pour une courtisane ! car je n'abandonnerai point le fruit de nos amours.

S'il me naît un fils, je l'appellerai Pamphile, et ce nom charmera mon amour trompé. Un jour, il s'approchera de toi ; un jour, il t'accusera d'avoir délaissé sa malheureuse mère.

Elle n'est point belle, celle que tu épouses : je l'ai aperçue dernièrement avec sa mère aux Thesmophories : j'étais loin de penser alors que Pamphile dût me quitter pour elle. Ose donc contempler cette figure, ces yeux ; ces yeux d'un bleu pâle, et louches, qui, au lieu de se

diriger sur les objets, se regardent entre eux. Mais tu connais cette vieille figure de Philon son père? qui l'a vu, voit sa fille : c'est un portrait de famille.

PAMPHILE.

Quels contes, Myrtium! Que parles-tu d'hymen, de fille de pilote? laide ou belle, je n'épouse personne. Philon a, dit-on, une fille nubile ? le savais-je ? Philon n'est pas l'ami de mon père : une suite d'affaires de commerce les a menés devant les tribunaux ; je crois que Philon restait comptable d'un talent qu'il refusait de payer. Traduit et condamné, il eut beaucoup de peine à s'acquitter, et ne le fit pas encore entièrement. Si je songeais à l'hyménée, oublierais-je Déméa, fille de celui qui commanda l'armée pendant l'année dernière ; Déméa ma cousine, et pour la fille de Philon ? Mais qui t'a dit cela ? n'est-ce point là encore, Myrtium, quelque fantôme de ta fertile jalousie qui t'arme contre des chimères ?

MYRTIUM.

Quoi! Pamphile, tu ne l'épouses point?

PAMPHILE.

Myrtium ! c'est un excès de délire ou un reste d'ivresse ; cependant nous fûmes sobres hier.

MYRTIUM.

Doris a causé mes alarmes. Je l'avais envoyée acheter des bandes (*a*), et s'acquitter pour moi d'un vœu à Diane. Elle rencontre alors Lesbie. Mais achève, Doris, et répète ce qu'elle t'a dit, ou ce que tu as inventé.

DORIS.

Battez-moi, si je mens. Je passais hier au Prytanée ; Lesbie m'accoste en souriant : « Eh bien ! votre Pamphile, cet amoureux, il épouse la fille de Philon. » En me disant ces mots, elle ajouta : « Regarde, car d'ici l'on aperçoit la rue ; vois ces guirlandes suspendues, la pompe, le tumulte, les joueurs de flûte et les chants d'hyménée. »

REMARQUE.

(*a*) Il y a dans le grec : *bandes à soutenir le ventre*. Les femmes grecques en faisaient usage, surtout lorsqu'elles étaient enceintes. Massieu s'est trompé en traduisant ces expressions par celles de *langes* pour l'enfant.

PAMPHILE.

Eh bien ! Doris a regardé ?

DORIS.

Sans doute, et j'ai tout vu.

PAMPHILE.

Je comprends l'erreur. Le récit de Lesbie n'était pas dénué de fondement, et le tien, Doris, n'était point un mensonge.

Cependant, rassurez-vous, ce n'est point pour moi que cet hymen se prépare. Je me rappelle à présent un propos que ma mère tint hier soir à mon retour. « Pamphile, me dit-elle, ton émule Charmide, le fils de notre voisin Ariténète, devient sage ; il se marie. Pour toi, jusqu'à quand seras-tu livré à une courtisane ? » Je fis peu d'attention à cette remontrance, et me livrai au sommeil. Je sortis de la maison au point du jour : je n'ai pu rien voir de ce qui a depuis frappé Doris.

Si vous ne m'en croyez point, que Doris retourne ; qu'elle examine, non pas la rue, mais la porte ; elle reconnaîtra celle de notre voisin, où l'on a suspendu les guirlandes.

MYRTIUM.

Ah, Pamphile ! tu me rends la vie. Oui, je me serais pendue de désespoir, si cet hymen avait été consommé.

PAMPHILE.

Il n'en est rien. Non, je ne suis pas assez insensé pour oublier Myrtium, surtout lorsqu'elle porte dans son sein un gage de nos amours.

MYSTA, *fav.*, partage avec Nisa la tendresse et le trône de Séleucus (1).

Séleucus ayant été vaincu par les Galates, Mysta dépouille ses vêtemens, emprunte ceux d'une condition commune, est prise et vendue comme esclave. Elle arrive à Rhodes, se fait connaître, et est rendue à Séleucus.

AUTORITÉS.

(1) *Ptolem. ap. Athen. Phylarq. l.* XIV.

N.

NAÏS (1), *fam.* : surnommée *Anticyre*, soit parce qu'elle passait pour donner de l'ellébore à ses amans en délire, soit parce que le médecin Nicostrate, un de ses amans, à qui elle demeura long-temps attachée, ne lui laissa en mourant qu'une grande quantité de cette drogue (2).

Son véritable nom était Oia.

Elle eut Archias pour maître, Hymeneus pour complaisant, Philonide pour amant.

NANIE (3), *aulétr.*

NANNION (4), surnommée l'*Avant-scène*, parce que ses beautés secrètes ne répondaient ni aux charmes de sa figure, ni à l'élégance ou aux promesses de sa parure.

La fille de Nannion fut surnommée *la Corneille*, et devint célèbre par sa lubricité (5).

AUTORITÉS.

(1) *Lysias adv. Philon. ap. Athen.* — (2) *Lysias contr. Philonid.* — (3) *Musonius.* — (4) *Antiph. ap. Athen.* — (5) *Fellatrin.*

NANNO, *aulétr.* : maîtresse de Mimnerme. Un autre poëte, éconduit peut-être, fit cette épigramme contre elle.

Mais Nanno, en quoi diffère-t-elle réellement de Scylla ? Ne cherche-t-elle pas à surprendre un troisième amant, après en avoir déjà assassiné deux ? Cependant, on dit qu'à force de rames, il est parvenu à se sauver (1).

NÉÉRÉE (2), aimée de Xénoclide le poëte, de l'acteur Hipparque, et de Phrynion, neveu de Démocharès.

Phrynion et Stéphane étaient amis : ils convinrent de jouir alternativement de Néérée. Chacun avait son jour, ou plutôt sa nuit (*a*).

NÉMÉA. Le peintre Aglaophon peignit Alcibiade couché sur son sein (3). C'est

---

REMARQUE.

(*a*) Cette note rappelle le marché du juif Issachar et du grand-inquisiteur (4).

AUTORITÉS.

(1) *Anaxilas.* — (2) *Demosth. adv. Neær.* — (3) *Plutarq. Meyners, etc.* — (4) *Roman de Candide.*

l'image du poëte Lucrèce : Mars sur le sein de Vénus.

NÉMÉADE (1), *aulétr.*

NEURIS, *dict.* Au service de Drosé.

NICARÈTE (2), *philos.*, « partageait, dit un historien (3), ses momens entre les mathématiques et les amours. Il était plus difficile de parvenir jusqu'à elle avec de l'or qu'avec des problèmes (*a*) géométriques. Le philosophe Stilpon eut ses faveurs, et, par reconnaissance, il l'initia dans tous les mystères de la dialectique. C'était alors un moyen sûr d'étendre sa secte, que d'avoir une courtisane pour disciple et pour maîtresse. »

Nicarète était distinguée par sa naissance, par ses charmes, par l'élégance de ses manières et par ses talens.

REMARQUE.

(*a*) L'auteur se sert du mot algèbre; mais il oublie que l'algèbre est une invention postérieure aux Grecs.

AUTORITÉS.

(1) *Hyperid. adv. Patr.* — (2) *Athén.* — (3) *Hist. des Hom.*

NICÉRATE (1), *fam.* : maîtresse de l'orateur Stéphane, et esclave de Casius d'Elée.

NICIPPE, *aulétr.*

NICO (2). Immodérée dans ses fougues, elle fut surnommée *la Chèvre* (*a*).

Démophon, le mignon de Sophocle, veut lui prendre les f..... — « Ah! sans doute, pour les donner à Sophocle ? »

NICOSTRATE, surnommée *Aphie*, *aulétr.*

Taille légère ; peau de lis ; œil de Junon.

NIKION (3), ou *la Mouche.*

REMARQUE.

(*a*) Ce nom lui fut donné parce qu'elle avait ruiné un nommé Thallus, dont le nom exprime le branchage dont la chèvre est friande.

AUTORITÉS.

(1) *Athén.* — (2) Idem. (3) Idem.

O.

OCYME (1), ou *le Basilic*, *fam.* : chère à un sophiste qui tint école à Corinthe.

OLYMPIE (2), *fam.* : de Lacédémone; mère de Bion le philosophe.

Il disait en parlant de sa naissance : « Je veux n'être considéré que par moi-même (*a*). »

OPORA, *aulétr.* Sujet d'une comédie d'Alexis.

REMARQUE.

(*a*) Chacun est fils de ses œuvres, dit Sancho.

AUTORITÉS.

(1) *Athén.* — (2) *Nicias ap. Athen.*

P.

PAGIS, *aulétr.:* aux charmes flétris.

PANNUCHIS, *aulétr.:* placée entre deux rivaux, dont l'un fait bruit de ses armes et de ses richesses à son retour inattendu.

DORCAS.

Nous sommes perdues (2), ô ma maîtresse! nous sommes perdues. Polémon revient de la guerre; il s'est, dit-on, enrichi. Je l'ai vu en chlamyde de pourpre, relevée par une agrafe : j'ai vu les nombreux esclaves qui le suivent; ses amis de courir en foule pour le saluer. J'aperçus derrière lui l'esclave qui accompagna son départ. « Eh! Parménon, lui dis-je après l'avoir salué, comment vont les affaires? avez-vous recueilli de grands avantages dans cette campagne? »

PANNUCHIS.

Il ne convenait pas de s'exprimer d'abord ainsi. Il fallait lui dire : « Grâces soient rendues

---

AUTORITÉS.

(1) *Lucian. Hétair.* — (2) Idem, *dial.* VIII.

aux dieux qui vous ont conservé, à Jupiter hospitalier et à la belliqueuse Minerve ! En votre absence, ma maîtresse ne cessait de s'écrier : « Où sont-ils ! que font-ils ? » Il fallait ajouter ensuite qu'elle pleurait, qu'elle parlait souvent de Polémon. Voilà ce qu'il était cent fois plus à propos de dire.

DORCAS.

J'ai bien commencé par là : je voulais venir promptement à ce que j'ai appris. Je débutai avec Parménon en ces termes : « Parménon ! les oreilles ne vous ont-elles pas tinté ? Ma maîtresse ne pouvait songer à vous sans répandre des larmes. A la première nouvelle d'un combat et de la perte de nos guerriers, elle s'arrachait les cheveux, frappait sa poitrine, et fondait en pleurs. »

PANNUCHIS.

A merveille, Dorcas.

DORCAS.

Ensuite je lui fis mille questions ; et lui : « Nous revenons avec la fortune la plus éclatante. »

PANNUCHIS.

Si laconiquement ? sans dire que Polémon se souvenait de moi, me désirait, souhaitait de me retrouver vivante ?

DORCAS.

Mais il n'y a pas manqué. Il a insisté sur l'essentiel, m'a raconté leurs richesses, l'or, les superbes vêtemens, les esclaves, les charges d'ivoire. L'argent ? ils ne le comptent point, ils le mesurent au boisseau. Parménon faisait briller à son petit doigt une bague à facettes ; on distinguait dans le milieu une pierre précieuse à couleurs chatoyantes, et dont l'éclat avait celui de l'escarboucle. Il se mit alors à me raconter comment ils avaient passé l'Halys, et tué je ne sais quel Tiridate, et comment Polémon avait fait merveilles dans un combat contre les Pisidiens. Je l'ai laissé au milieu de ses exploits, et suis accourue pour vous faire part de ces nouvelles, et en délibérer. Car Polémon va arriver dès qu'il aura écarté les importuns ; et, s'il trouve ici Philostrate, que pensez-vous qu'il fasse ?

PANNUCHIS.

Ah, Dorcas ! nous prendrons conseil du

moment. Comment renvoyer Philostrate ? il m'a donné un talent ; il est commerçant ; il m'a fait de riches promesses. Et comment ne pas recevoir Polémon ! Polémon, dans le nouvel état où il se trouve ! D'ailleurs, il est jaloux. Pauvre, il fut insupportable ; riche, que fera-t-il ?

DORCAS.

Le voici.

PANNUCHIS.

Je défaille, Dorcas ; je ne sais que faire, et je tremble.

DORCAS.

D'un autre côté, je vois entrer Philostrate.

PANNUCHIS.

Que faire ? ô terre ! engloutis-moi.

PHILOSTRATE.

Pannuchis, vidons une coupe.

PANNUCHIS.

Vous me perdez. Salut, Polémon ! qu'il y a long-temps que je ne t'ai vu !

POLÉMON.

Quel est donc celui que j'aperçois ici ? On se tait.... Fort bien, Pannuchis : il me fallait arriver de Pyles en cinq jours ; vertueuse amante, je l'ai bien mérité ; mais je vous remercie, on ne m'y reprendra plus.

PHILOSTRATE.

Et quel es-tu, merveilleux citoyen !

POLÉMON.

Sachez que je suis Polémon de Stirie, de la tribu de Pandion ; d'abord chiliarque (*a*), aujourd'hui pentachiliarque (*b*), et l'amant de Pannuchis, alors que je lui croyais une étincelle de goût.

PHILOSTRATE.

Apprenez, sublime xénarque (*c*), que Pannuchis est à moi, que je lui ai donné un talent, que je lui en donnerai bientôt un autre. Allons, Pannuchis, suis-moi, et que ce

---

REMARQUES.

(*a*) Commandant mille hommes.

(*b*) Commandant cinq mille hommes.

(*c*) Celui qui conduisait les soldats étrangers.

guerrier incomparable aille commander les Odrysiens.

DORCAS.

Elle est libre ; elle vous suivra, s'il lui convient.

PANNUCHIS.

Que faire, Dorcas ?

DORCAS.

Rentrez, la présence et la colère de Polémon sont insupportables. Il brûle de jalousie.

PANNUCHIS *à Philostrate.*

Entrons.

POLÉMON.

Mais ce repas pour vous est le dernier repas.

J'en jure par l'horrible carnage que je.... A moi, mes Thraces, Parménon !

PARMÉNON.

Ils sont armés ; leur phalange se déploie près du carrefour ; en tête sont les armes pesantes ; les archers, les frondeurs sur les ailes ; le reste à l'arrière-garde.

PHILOSTRATE.

Malheureux stipendiaire ! tu nous prends pour des enfans qu'on épouvante avec des larves ? As-tu jamais tué une poule ? as-tu jamais vu une bataille ? Tu as peut-être eu l'honneur de commander une garnison bien enfermée ; c'est ce que je puis supposer de plus brillant pour toi.

POLÉMON.

Insolent ! tu me connaîtras. Nous reviendrons bientôt, la pique haute, l'épée étincelante.

PHILOSTRATE.

Paraissez en ordre de bataille. Je ne veux pour vous mettre en déroute complète que Tibis mon esclave, des cailloux et des pots.

PARÈNE (1), l'*Eclatante*, *aulétr.*

PARORAME (2), *dict.* : maîtresse de Stratoclès l'orateur.

AUTORITÉS.

(1) *Musonius.* — (2) *Gorgias.*

Ses faveurs n'étaient pas à un haut prix ; on les obtenait pour deux drachmes.

Elle fut surnommée *Didrachme*.

PARTHÉNIS, *aulétr.* : souffletée par des soldats.

COCHLIS (1).

D'où viennent ces pleurs, Parthénis, et ta flûte brisée ?

PARTHÉNIS.

Ce grand soldat étolien, l'amant de Crocale, me rencontre chez elle, où son rival Gorgus m'avait conduite pour jouer de la flûte. A notre aspect, il entre en fureur, me frappe, brise ma flûte, renverse la table et les coupes, arrache de son lit ce rustique Gorgus, et le traîne par les cheveux. Alors Dinomaque (c'est le nom du soldat) et l'un de ses camarades accablent de coups ce pauvre homme, qui n'en reviendra peut-être pas, Cochlis ; car le sang coulait à longs flots de ses narines, et tout son visage était livide et enflé.

AUTORITÉ.

(1) *Lucian. Hétair. dial.* XIV.

COCHLIS.

Quel événement ! est-ce du délire ? est-ce de l'ivresse ?

PARTHÉNIS.

Pure jalousie, amour frénétique. Crocale lui avait demandé, je crois, deux talens pour n'être qu'à lui seul. Dinomaque continua de ne rien apporter ; elle lui ferma sa porte, et reçut Gorgus.

Gorgus est un cultivateur d'Enoé, très-riche, qui l'aimait depuis long-temps, homme simple, bon et facile ; ils vidaient des coupes, je jouais de la flûte, le repas s'avançait, j'essayais un air dans le mode lydien ; mon cultivateur se levait pour danser ; Crocale applaudissait ; tout était délicieux : on est interrompu par un grand bruit et des cris ; la porte extérieure de la rue est enfoncée ; bientôt se précipitent huit jeunes gens robustes, parmi lesquels se trouvait ce maudit Mégarien. Soudain tout est renversé ; et Gorgus, ainsi que je te l'ai conté, est frappé, foulé aux pieds.

Crocale eut, je ne sais comment, le bonheur de se sauver chez sa voisine Thespiade. Alors Dinomaque se retournant vers moi : « Va, à la

malheur! » dit-il. Ses mains tombèrent sur mes joues, et brisèrent ma flûte ; et maintenant je cours faire ce triste récit à mon maître. De son côté, Gorgus est allé trouver quelques uns de ses amis pour livrer le Mégarien aux tribunaux.

COCHLIS.

Voilà le fruit des liaisons avec les suivans de Mars : des coups, des procès. Ecoutez-les, ils tranchent tous du chef ou du chiliarque. Faut-il se montrer généreux? « Attendez, disent-ils, qu'on ait perçu les tributs, et que j'aie reçu ma paye ; tout est à vous. » Les dieux confondent leur forfanterie ! Que je me sais bon gré de n'en recevoir aucun ! je préfère un pêcheur, un matelot, un habitant des campagnes. Au lieu de flatter et de promettre, ils donnent; mais ces héros au panache flottant, aux exploits mémorables, vain bruit, Parthénis !

PEITHO (1), *fav.*

AUTORITÉ.

(1) *Eumach. cité par Athén.*

Hiéronyme, tyran de Syracuse, la tira d'un lieu de prostitution, et la plaça sur le trône.

PÉTALA, *aulétr.*, qui ruina Simalion.

SIMALION A PÉTALA (1).

Si mes pas qui assiégent sans cesse le seuil de votre demeure, si mes plaintes exhalées devant ces esclaves, heureuses messagères adressées à des amans plus heureux encore, sont un sujet qui puisse charmer ou relever la matière de vos conversations, continuez, cruelle, à m'outrager.

Hélas ! je n'ignore pas que mes transports sont insensés ; mais tel est leur excès, qu'aucun autre que moi n'en serait capable après tant de mépris.

C'est en vain que j'ai cherché des distractions dans l'ivresse ! c'est en vain que, pour adoucir la sombre inquiétude de mes nuits, j'en ai employé trois à vider des coupes avec Euphrone ; tout a tourné contre moi-même.

AUTORITÉ.

(1) *Alciph. Rhet. bibl.* I, *epist.* XXXVI.

Bacchus alluma dans mon sein une nouvelle flamme : versant des larmes et rugissant de désespoir, je donnai un nouveau spectacle dans lequel les uns m'accordèrent de la pitié, et les autres me traitèrent de ridicule.

Il me reste une bien faible consolation, elle est tout mon bien : ces cheveux que j'ai eu le bonheur de recueillir.

Ma plainte, mes dons avaient-ils trouvé alors le chemin de votre cœur ? Jouissez, barbare, jouissez de mon horrible situation. Charmez de ce récit des amans plus heureux, mais à qui bientôt un nouveau caprice fera essuyer les mêmes dédains.

Prenez garde cependant d'offenser Vénus par tant de rigueur. Un autre vous eût adressé des reproches ; les plaintes et les prières sont mes seules armes.

Ecoutez, Pétala, je vous aime éperdument : que je crains d'augmenter encore mes malheurs par l'importunité d'une trop juste plainte !

PÉTALA A SIMALION (1).

Des larmes ! si cela soutenait l'état d'une maison, quel serait l'éclat de la mienne ! vous les prodiguez.

De l'or, des tuniques, des bijoux, des esclaves, voilà ce que ma situation, ma profession exigent : mes pères ne m'ont point laissé de riches possessions à Nurinonte ; je n'ai point de part dans le produit des mines de l'Attique. Les tributs ingrats de la volupté, les trop légers présens de l'amour que me paie en gémissant cette foule d'amans avares et insensés, sont toute ma richesse. Je vis depuis un an avec vous, consumée de déplaisirs et d'ennuis : pas même un parfum qui coule sur ma chevelure ! Ces vieilles et grossières étoffes de Tarente forment toute ma parure. Je n'ose paraître devant mes compagnes. Trouverai-je de quoi exister à vos côtés ?

Tu pleures ! c'en est trop ; il me faut un amant qui me nourrisse. Tu pleures ! quel

---

AUTORITÉ.

(1) *Alciph. Rhet. bibl.* 1, *epist.* XXXVI.

ridicule! Par Vénus! il m'idolâtre, dit-il; il faut se donner à lui, il ne peut vivre sans moi! Quoi! vous n'avez point de coupes d'or ne pouvez-vous dérober l'argent de votre père, les épargnes de votre mère?

Philotis, heureuse Philotis! que les Grâces t'ont regardée d'un œil bien plus favorable! quel amant que ton Ménéclide! tous les jours nouveaux présens! cela vaut mieux que des larmes.

Votre amour est une élégie, mon cher. Vous m'envoyez des couronnes et des roses; réservez-les pour le tombeau où vous voulez me faire descendre.

Mais il a pleuré toute la nuit: moins de faiblesse, et plus de libéralité. Vous ne savez point donner, n'accusez que vous de vos peines.

PHANO. *Voyez* STROBILE.

PHANOSTRATE (*a*), *dict.*: la plus hideuse, la plus sale des dictériades.

REMARQUE.

(*a*) Pediculosa (1).

AUTORITÉ.

(1) *Apollodore.*

PHÉBIANE, *aulétr.*, qui ruina Anicet.

ANICET A PHÉBIANE (1).

Vous fuyez, Phébiane, vous fuyez Anicet, après l'avoir ruiné ! Ne possédez-vous pas tout ce que je possédais ? Tout ce que l'on trouve dans mon asile champêtre, ces figues, ces fromages délicieux, ces couples de poules rares, tout ce que l'on peut désirer, je vous le portais.

Il ne me reste plus rien ; et vous méprisez l'excès de mon amour ! Adieu, adieu. Ce malheur qui m'accable, cette honte, je saurai la dévorer en silence.

PHÉBIANE A ANICET (2).

Je me rendais à la hâte chez une de mes voisines en travail d'enfant. Je vous rencontre, vous me sautez au cou, et vous efforcez de me dérober un baiser. Vieillard misérable, insensé ! attaquer de jeunes filles dans la fleur de l'âge,

---

AUTORITÉS.

(1) *Alciphr. Rhet. bibl.* I, *epist.* XXVII. — (2) Idem. *epist.* XXVIII.

en oubliant le vôtre. N'êtes-vous pas incapable même de cultiver vos champs? N'avez-vous pas déjà songé à préparer votre obole pour Caron ? Ne vous a-t-on pas chassé des fourneaux comme un esclave invalide ? Il me regarde amoureusement, je crois ! il pousse des soupirs ! Mais regardez-vous donc, malheureux Cécrops !

PHÉBIS, *aulétr.* Nom d'une courtisane des Dialogues de Lucien (1).

PHILA ou **PHILTÉ**, *fam.* : esclave née à Thèbes, que l'orateur Hypéride acheta fort cher en raison de sa beauté. Il lui accorda la liberté, et lui confia le soin de sa maison à Eleusis (2).

PHILÉMATIUM, *aulétr.* Il y eut deux courtisanes de ce nom, dont parle Lucien dans ses Dialogues (3). *Voyez* TRYPHAINE.

PHILENIS de Leucade, *philos.*, maîtresse et disciple d'Epicure, écrivit sur la physique.

AUTORITÉS.

(1) *Lucian. Dialog. hetair.* — (2) *Plut. vit. Hyper.* — (3) *Lucian. Hetair. dialog.* x.

Les anciens ne s'accordent point sur les mœurs de cette courtisane. Les uns en font l'éloge (1) ; les autres la représentent comme disciple de Sapho, se précipitant d'égarement en égarement (2).

PHILINNE, *aulétr.* Sa mère vertueuse lui enseigne comment il faut se conduire avec un amant, même après des torts (3).

LA MÈRE

QUELLE était hier ta folie ? que t'est-il donc arrivé dans ce festin, Philinne ? Ce matin, Dyphile est venu me trouver ; il fondait en larmes ; il s'est plaint de tes torts, que tu étais ivre ; que tu avais dansé malgré sa défense ; que tu avais donné un baiser à son compagnon Lamprias ; qu'à l'aspect du dépit qu'il en éprouva, tu l'abandonnas pour Lamprias qui fut enlacé dans tes bras ; que cependant il séchait sur pied, et que cette nuit enfin, tu as refusé de partager sa couche ; qu'il pleurait ; mais que, te retirant sur un lit voisin, tu n'as

---

AUTORITÉS.

(1) *Athén.* — (2) *Scalig. Constant. gramm.* — (3) *Lucian. Dial. hetair.*

cessé de le désoler et par des chansons et par des refus.

PHILINNE.

Mais il ne vous a pas dit, ma mère, ce qu'il avait fait lui-même; car, après son outrage, vous ne prendriez pas sa défense. Lui, il m'abandonna pour Thaïs, l'amie de Lamprias, avant que ce dernier fût arrivé.

Il voyait mon dépit; mes gestes l'en avertissaient: il prit Thaïs par le bout de l'oreille; et, l'attirant vers lui, il imprima un baiser de feu sur ses lèvres dont il semblait ne pouvoir se détacher. Je pleurais, il souriait. Il parlait bas à Thaïs, long-temps, et de moi, sans doute. Thaïs me regardait, et souriait; l'arrivée de Lamprias put seule terminer leurs transports.

Cependant, pour qu'il n'eût aucun reproche à me faire, je fus me placer auprès de lui pendant le repas. Thaïs se leva et dansa la première, affectant de découvrir sa jambe, comme si elle avait seule une belle jambe. Lamprias garda le silence; mais Dyphile, se répandant en éloges, ne cessait de vanter la grâce de tous ses mouvemens, l'accord de tous

ses pas ; que son pied était fait pour marquer la cadence, que sa jambe était élégante ; et mille autres impertinences.

On eût dit que c'était la Sosandre de Calamis, et non cette Thaïs que vous connaissez bien, car vous l'avez vue au bain. Elle a été jusqu'à l'insulte ; elle ajouta : « Qu'elle danse à son tour, celle qui ne craindra point de faire briller ses grêles fuseaux. » Que vous dirai-je, ma mère ? je me suis levée, et j'ai dansé. Que fallait-il faire ? le souffrir ? confirmer l'injure par mon silence ? abandonner à Thaïs l'empire du festin ?

LA MÈRE.

Excès d'amour-propre, ma fille. Il fallait laisser tomber tout cela. Mais ensuite ?

PHILINNE.

Les convives applaudirent ; le seul Dyphile, nonchalamment penché, tint constamment jusqu'à la fin les yeux attachés au plafond de la salle.

LA MÈRE.

Mais donner un baiser à Lamprias ! mais le serrer dans tes bras ! M'aurait-on dit vrai ? tu gardes le silence ? faute impardonnable.

PHILINNE.

Je voulais chagriner Dyphile à mon tour.

LA MÈRE.

Refuser de coucher avec lui ! chanter pendant qu'il pleure ! ô ma fille ! vous oubliez que nous sommes pauvres ; vous oubliez tout ce que nous avons reçu de lui. Eh ! comment aurions-nous passé la saison rigoureuse, si Vénus ne nous l'eût adressé ?

PHILINNE.

Faut-il donc supporter ses insultes ?

LA MÈRE.

Je te permets le ressentiment et non pas l'outrage. Un amant que l'on offense s'éloigne et s'anime contre lui-même. Tu lui as montré trop de rigueur, rappelle-toi le proverbe : Trop de tension fait rompre l'arc.

PHILINNO, *fam.* : danseuse, maîtresse de Philippe le Macédonien, mère d'Aridée (1).

PHILOTIS, *aulétr.* : amie du riche Ménéclide.

AUTORITÉ.

(1) *Ptolémée, fils d'Agésarque, ap. Athen.*

PHILTÉ. *Voyez* PHILA.

PHILUMÈNE (*a*) (1), *aulétr.*

PHILUMÈNE A CRITON (2).

POURQUOI m'écrire un volume qui fait mon supplice et le vôtre ? Je vous demande cinquante pièces d'or, et non une épître. M'aimez-vous ? donnez. Etes-vous avare ? restez chez vous. Adieu.

PHORMÉSIUM, *aulétr.* Elle mourut dans le plaisir, et, suivant l'expression du poëte, sur le sein de Vénus (3).

PHRYNÉ, *fam.* Son véritable nom était *Mnésarète* (4). Sa pâleur lui fit donner le nom de *Phryné* (5).

Apollodore, dans son ouvrage sur les

REMARQUE.

(*a*) *Philumène* signifie l'intéressée, et *Critôn* le prudent.

AUTORITÉS.

(1) *Alciphron.* — (2) *Alciphr. Rhet. bibl.* I, *episl.* XL. — (3) *Philét. cité par Athén.* — (4) *Aristogit. cité par Athen.* — (5) *Plut. oracul. Pyth.*

courtisanes, prétendait qu'il y avait eu deux Phrynés (*a*).

Les orateurs lui donnèrent le nom de *Crible* (*b*), et les poëtes celui de *Carybde* (1), en faisant allusion à son avarice insatiable.

Accusée de ruiner, de corrompre les Grecs, et d'avoir profané la majesté des mystères d'Eleusis en les parodiant, elle fut traduite au tribunal des héliastes (2) : la peine était capitale.

Phryné est en vain défendue par l'amour et par l'éloquence de l'orateur Hypéride. C'est en vain qu'elle supplie, qu'elle élève vers le ciel ses mains charmantes, ses yeux chargés de feux et de larmes : les juges vont prononcer l'arrêt fatal. Alors Hypéride éperdu, déchirant la tunique de Phryné et révélant aux juges

---

REMARQUES.

(*a*) L'une nommée *Clausigeloos*, c'est-à-dire ris et pleurs ; et l'autre appelée *Saperdion*, la saperde, le coracin : nom d'un poisson.

(*b*) *Seethron* (3).

AUTORITÉS.

(1) *Anaxil. cité par Athén.*—(2) *Posid.* ibid.—(3) *Herod. ap. Athen.*

les beautés ravissantes du sein le plus parfait : « Osez donc flétrir et éteindre tant de charmes ! Condamnez une prêtresse de Vénus que la religion et que sa beauté protégent. »

Les juges crurent voir la déesse elle-même : Phryné est absoute. Euthias son accusateur quitta la tribune, et il intervint un décret qui défendit à tous les orateurs d'employer devant le tribunal les ressorts du pathétique, et aux juges de prononcer en présence de l'accusé (1).

Bacchis lui écrivit alors la lettre suivante :

BACCHIS A PHRYNÉ (2).

Ma joie égale les inquiétudes que tu m'as fait partager, ma chère. Te voilà affranchie du plus détestable des amans, et dans les bras du meilleur des hommes. L'issue de cette affaire tourna entièrement à ton avantage ; son éclat t'a rendue célèbre non seulement dans Athènes, mais dans toute la Grèce. Euthias est assez puni, il te perd. Dans la violence de son cour-

---

AUTORITÉS.

(1) *Meurs. areop. Athen.* — (2) *Alciphr. Rhet. bibl.* I, *ép.* XXXI.

roux, il a sans doute outre-passé les bornes d'une amoureuse jalousie, mais rien n'égale la grossièreté du personnage : sois sûr qu'il est encore aujourd'hui plus enflammé pour tes charmes qu'Hypéride lui-même. Hypéride doit en agir en homme pénétré des obligations que tu as à son éloquence. Il doit exiger l'adoration et se dire : Je suis son trésor. Euthias est animé par sa condamnation même ; attends-toi donc à ses prières ; il mettra à tes pieds ses supplications et des monceaux d'or. Au nom des dieux, ne va pas, ma chère, prévariquer dans notre cause, il y va de notre intérêt général, ne va pas te rendre aux prières d'Euthias, et faire repentir Hypéride de son dévouement. On te dira sans doute : « Ce n'est point l'éloquence de l'orateur qui vous a sauvée, c'est la beauté de ce sein que vous avez montré aux juges en déchirant votre tunique. » Oui ; mais le charme de son éloquence avait préparé le tien et décidé du moment. Adieu.

Eh! qui aurait pu résister aux charmes dont la nature prodigue avait enrichi le plus beau corps? Elle affecta long-temps de les cacher pour irriter le désir et pour rendre l'effet de

leur révélation plus vif et plus piquant. Sa tunique n'était point fendue sur les côtés et l'enveloppait de toutes parts : elle ne se montrait point dans les bains publics ; mais un jour on la vit, dans les fêtes d'Eleusis, s'avancer sur le rivage, dénouer ses blonds cheveux et sa ceinture, et, laissant tomber jusqu'au dernier voile, descendre lentement et se baigner dans les flots émus et diaphanes (D). Un peuple idolâtre applaudit ; il crut voir Vénus se jouer et éclore une seconde fois au milieu des ondes. Rivaux d'amour et de talent, Praxitèle et Apelle immortalisèrent cette scène voluptueuse. L'un peignit Vénus sortant des ondes, et l'autre la Vénus de Gnide (1).

Cette beauté dont il cherchait, dont il adorait le type, même avant de le connaître, inspira à Praxitèle la plus violente passion. Il grava sur la base de la statue de l'Amour, placée au bas de la face du théâtre :

PRAXITÈLE A VU PHRYNÉ, ET IL A TRACÉ L'IMAGE DE L'AMOUR (2).

AUTORITÉS.

(1) *Visconti. Mus. Clem.* — (2) *Anthologie.*

« Je vous donne mon plus bel ouvrage, dit un jour l'artiste à Phryné. — Le choix n'est pas facile. — Je garderai mon secret. » Phryné sourit et donne un ordre mystérieux à un esclave. Quelques instans après, on vient annoncer à Praxitèle que son atelier est la proie des flammes. — « Ah! dieux! sauvons le Satyre, sauvons l'Amour! — Praxitèle, je choisis le dernier : rassurez-vous; vous n'avez perdu que votre secret. »

Phryné enrichit Thespie de ce chef-d'œuvre.

On érigea à Phryné une statue d'or, qui fut placée dans le temple de Delphes, et supportée par une colonne de ce marbre que l'on tire du mont Penthélus. Cette statue est l'ouvrage de Praxitèle. Le cynique Cratès s'écria en l'apercevant : « Voici donc un monument de l'impudence de la Grèce. »

Ce monument fut placé entre les images de deux rois, près d'Archidamus, roi de Lacédémone, et de Philippe, fils d'Amyntas. On y lisait cette inscription :

PHRYNÉ DE THESPIE,
FILLE D'ÉPICLÈS.

Les richesses de Phryné furent immenses (1).

Corinthe dut à sa générosité une partie de ses édifices.

Un des sénateurs de l'Aréopage, nommé Gyllion (2), ne rougit pas de se faire le parasite de cette courtisane.

Elle proposa aux Thébains de rebâtir leur ville détruite par Alexandre, à condition qu'on graverait sur les murs cette inscription :

THÈBES ABATTUE PAR ALEXANDRE, RELEVÉE PAR PHRYNÉ.

On suppose que la courtisane eut, dans les Champs-Elysées, la conversation suivante avec le conquérant (3) :

ALEXANDRE.

.... Vous aviez donc grand'peur que les siècles à venir ignorassent quel métier vous aviez fait?

AUTORITÉS.

(1) *Timocl. Amphis. ap. Athen.* — (2) *Satyr.* ibid. *Meurs. Areop. c.* V. — (3) *Fontenelle, Dialog. des morts.*

PHRYNÉ.

J'y avais excellé, et toutes les personnes extraordinaires, dans quelque profession que ce puisse être, ont la folie des monumens et des inscriptions.

ALEXANDRE.

Il est vrai que Rhodope l'avait déjà eue avant vous ; l'usage qu'elle fit de sa beauté la mit en état de bâtir une de ces fameuses pyramides d'Egypte qui sont encore sur pied.

PHRYNÉ.

Mais moi, j'avais cet avantage par-dessus Rhodope, qu'en rétablissant les murailles de Thèbes, je me mettais en parallèle avec vous qui aviez été le plus grand conquérant du monde, et que je faisais voir que ma beauté avait pu réparer les ravages que votre valeur avait faits.

ALEXANDRE.

Voilà deux choses qui assurément n'étaient jamais entrées en comparaison l'une avec l'autre. Vous vous savez donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries ?

PHRYNÉ.

Et vous, vous êtes fort satisfait d'avoir désolé la meilleure partie de l'univers? Que ne s'est-il trouvé une Phryné dans chaque ville que vous avez ruinée! il ne serait resté aucune marque de vos fureurs.

ALEXANDRE.

Si j'avais à revivre, je voudrais être encore un fameux conquérant.

PHRYNÉ.

Et moi, une aimable..... La beauté a un droit naturel de commander aux hommes, et la valeur n'en a qu'un acquis par la force.

Les belles sont de tous pays, et les rois même ni les conquérans n'en sont pas.

Mais, pour vous convaincre encore mieux, votre père Philippe était bien vaillant, vous l'étiez beaucoup aussi; cependant vous ne pûtes ni l'un ni l'autre inspirer aucune crainte à l'orateur Démosthène, qui ne fit pendant toute sa vie que haranguer contre vous deux: et une autre Phryné que moi (car le nom est heureux) étant sur le point de perdre une cause fort importante, son défenseur, qui

avait épuisé toute son éloquence pour elle, s'avisa de lui arracher un grand voile qui la couvrait en partie, et aussitôt, à la vue des beautés qui parurent, les juges qui étaient prêts à la condamner changèrent d'avis.

C'est ainsi que le grand bruit de vos armes ne put, pendant un grand nombre d'années, faire taire un orateur, et que les attraits d'une belle personne corrompirent en un moment tout le sévère Aréopage.

ALEXANDRE.

Quoique vous ayiez encore appelé une autre Phryné à votre secours, je ne crois pas que le parti d'Alexandre en soit plus faible. Ce serait grande pitié, si.....

PHRYNÉ.

Je sais ce que vous m'allez dire; la Grèce, l'Asie, la Perse, les Indes, tout cela est d'un bel étalage. Cependant, si je retranchais de votre gloire ce qui ne vous en appartient pas; si je donnais à vos soldats, à vos capitaines, au hasard même la part qui leur est due, croyez-vous que vous n'y perdissiez guère ?

Une belle ne partage avec personne l'honneur de ses conquêtes, elle ne doit rien qu'à

elle-même. Croyez-moi, c'est une jolie condition que celle d'une jolie femme.

ALEXANDRE.

Il a paru que vous en avez été bien persuadée. Mais pensez-vous que ce personnage s'étende aussi loin que vous l'avez poussé?

PHRYNÉ.

Non, non, car je suis de bonne foi. J'avoue que j'ai extrêmement outré le caractère de jolie femme; mais vous avez outré aussi celui de grand homme.

Vous et moi, nous avons fait trop de conquêtes.

Si je n'avais eu que deux ou trois galanteries tout au plus, cela était dans l'ordre, et il n'y avait rien à redire; mais d'en avoir assez pour rebâtir les murailles de Thèbes, c'était aller beaucoup plus loin qu'il ne fallait.

D'autre côté, si vous n'eussiez fait que conquérir la Grèce, les îles voisines, et peut-être encore quelque petite partie de l'Asie mineure, et vous en composer un Etat, il n'y avait rien de mieux entendu ni de plus raisonnable; mais de courir toujours sans savoir où, et de prendre toujours des villes sans savoir pourquoi, et

d'exécuter toujours sans avoir aucun dessein, c'est ce qui n'a pas plu à beaucoup de personnes bien sensées.

ALEXANDRE.

Que ces personnes bien sensées en disent tout ce qu'il leur plaira : si j'avais usé si sagement de ma valeur et de ma fortune, on n'aurait presque point parlé de moi.

PHRYNÉ.

Ni de moi non plus, si j'avais usé trop sagement de ma beauté. Quand on ne veut que faire du bruit, ce ne sont pas les caractères les plus raisonnables qui y sont les plus propres.

PHILACE (1), *aulétr.*

PHYLIRE (2), *aulétr.*, quitta, dès sa jeunesse, le métier de courtisane.

PITHIAS (3), *fam.*, ne s'écarta jamais de la belle et simple nature, conserva des mœurs honnêtes, malgré la profession qu'elle exerça.

AUTORITÉS.

(1) *Philet. ap. Athen.* — (2) *Lysias.* — (3) *Aristenet. l.* I, *ep.* XII. *Lucian. Hetair. dial.* XI.

PLANGONE (1), *fam.* : née à Milet, et célèbre par sa beauté.

Les Ioniens lui donnèrent le nom de *Pamphile*.

Proclès de Colophon la vit, et devint infidèle à Bacchis. *Voyez* BACCHIS.

Elle dédia à Vénus des armes singulières avec cette inscription :

« Plangone a dédié ce fouet et ces rênes brillantes, et les a mis sur la porte de son académie, où l'on apprend si bien à monter à cheval, après avoir vaincu avec un seul coursier la guerrière Philénis, quoiqu'elle commençât déjà à être sur le retour. Aimable Vénus, accorde-lui la faveur de lui faire tirer une gloire immortelle de cette victoire (2). »

POTHYNE (3), *aulétr.*, dont la maison était célèbre, devint une des maîtresses de Ptolémée Philadelphe.

PSAMATHE (4), *aulétr.*

PYRALLIS (5), *aulétr.*

AUTORITÉS.

(1) *Athén.* — (2) *Antholog.* — (3) *Polyb. Hist. l.* XIV. — (4) *Lysias.* — (5) *Lucian. Hetair. dialog.* XI.

PYTHIA (1), *aulétr.*

PYTHIONICE (2), *fav.* : esclave de Bacchis, et maîtresse d'Harpalus.

Si vous arrivez à Athènes par le chemin qui vient d'Eleusis ; si vous vous arrêtez à l'endroit d'où l'on peut découvrir les temples et la citadelle, vous verrez à côté de ce chemin un monument qu'aucun autre n'égale en grandeur. Vous serez d'abord tenté de le prendre pour le monument d'un Miltiade, d'un Périclès, d'un Cimon, ou d'un des plus grands hommes de la Grèce. Vous pourrez même penser qu'il fut élevé aux dépens de la république, ou d'après un décret des magistrats. Mais, quand vous saurez que c'est le monument de la courtisane Pythionice, que penserez-vous de la ville d'Athènes ?

Pythionice avait été l'esclave de Bacchis, joueuse de flûte, et celle-ci l'était de Synope, courtisane née en Grèce, qui transporta d'Egine à Athènes son commerce de prosti-

---

AUTORITÉS.

(1) *Lucian. Hetair. dialog.* XI. — (2) *Posidon. l.* XXII. *Dicearq. Theopomp. ap. Athen.*

tution (1). Pythionice était donc triplement esclave, triplement prostituée.

Cependant Harpalus employa plus de deux cents talens pour lui élever deux monumens qui font l'admiration de tous ceux qui les voient; tandis que les gouverneurs de province n'ont encore érigé aucun monument funèbre à ceux qui sont morts en Cilicie pour assurer la liberté de la Grèce.

AUTORITÉ.

(1) *Théopompe.*

R.

RHODOPE (1), *fav. Voyez* DORIQUE.

AUTORITÉ.

(1) *Hérodote.*

S.

SALAMINE, *fam.* : esclave de Gébellus qu'elle trahit.

GÉBELLUS A SALAMINE (1).

Qui peut, Salamine, justifier cet orgueil? N'es-tu pas cette Salamine qu'à l'insu de sa mère j'ai fait sortir de la boutique obscure de ce marchand boiteux, pour l'établir dans ma maison comme une femme qui m'aurait apporté une riche succession?

Misérable créature! tu m'insultes, je crois; et, loin de me céder, tu m'outrages! Quand cette insolence sera-t-elle réduite? Oh! que je te ferai bientôt connaître la puissance d'un maître! Je t'enverrai à la campagne brûler et moudre de l'orge; c'est alors que tu mesureras l'abîme de maux où tu seras précipitée.

AUTORITÉ.

(1) *Alciphr. Rhet. bibl.* III, *epist.* XXVII.

SALAMINE A GÉBELLUS (1).

MAÎTRE, les supplices m'épouvantent moins que le partage de votre couche. Je n'ai point fui la nuit dernière. Je n'étais point cachée dans le jardin où vous m'avez cherchée. Enfermée dans un coffre, je m'y suis dérobée à l'horreur de vos embrassemens. Oui, plutôt que de les supporter, j'ai résolu de me pendre. Je ne redoute point la mort, et ne crains point de m'expliquer hautement.

Oui, Gébellus, je vous hais. Colosse grossier, vous me faites peur. Je crois voir un monstre; votre haleine m'empoisonne. Allez à la malheur. Puissiez-vous vous unir à quelque vieille Hélène des hameaux, sale, édentée et parfumée d'huile grasse!

AUTORITÉ.

(1) *Alciphr. Rhet. bibl.* III, *epist.* XXVIII.

SAPHO (*a*).

. . . . . .

Sapho couchait avec les Muses,
Elle fut presque leur amant.

LE BRUN.

Le caractère de la tête de Sapho, tel qu'il est représenté sur les médailles antiques, annonce un tempérament éminemment érotique. Sapho était brune et petite : ses yeux noirs lançaient la flamme (1).

Le délire qui règne dans cette ode où la fièvre brûlante de l'amour, l'extase, le trouble, les langueurs, l'abandon, l'égarement, et jusqu'à la dernière crise de la passion, sont retracés avec la double flamme du génie et de la volupté, dont ils impriment toutes les images

---

REMARQUE.

(*a*) Mascula Sapho (2).

Je suis l'opinion d'Athénée, qui place Sapho parmi les courtisanes (3).

Le divin auteur des *Voyages du jeune Anacharsis* a voulu restituer à Sapho la palme de la vertu, qui ne peut s'associer aux myrtes dont se couronna son front poétique et passionné.

AUTORITÉS.

(1) *Vie de Sapho, par madame Dacier.* — (2) *Horat.* — (3) *Lloïd.*

au fond du cœur qu'ils séduisent par la vérité naïve du tableau, qu'ils étonnent et entraînent par cet emportement que l'on ne feint point, et qu'il faut avoir éprouvé pour le peindre; voilà ce qui a placé Sapho au premier rang dans les annales de la poésie et dans celles de l'amour (*a*).

REMARQUE.

(*a*) Ecoutons Longin : « Comme naturellement rien n'arrive au monde qui ne soit toujours accompagné de certaines circonstances, ce sera un secret infaillible pour arriver au grand, si nous savons faire à propos le choix des plus considérables, et si, en les liant bien ensemble, nous en formons comme un corps; car, d'un côté ce choix, et de l'autre cet amas de circonstances choisies, attachent fortement l'esprit.

» Ainsi, quand Sapho veut exprimer les fureurs de l'amour, elle ramasse de tous côtés les accidens qui suivent et accompagnent en effet cette passion; mais où son adresse paraît principalement, c'est à choisir, de tous ces accidens, ceux qui marquent davantage l'excès et la violence de l'amour, et à bien lier tout cela ensemble.

Heureux qui, près de toi, pour toi seule soupire, etc.

» N'admirez-vous point comment elle ramasse toutes ces choses, l'âme, le corps, l'ouïe, la langue, la vue, la couleur, comme si c'étaient autant de personnes différentes et prêtes à expirer? Voyez de combien de mouvemens contraires elle est agitée : elle gèle, elle brûle; elle est folle, elle est sage; ou elle est entièrement hors d'elle-même, ou elle va mourir : en un mot, on dirait qu'elle n'est pas éprise d'une simple

Les symptômes de la fièvre de l'amour ont reçu en médecine le nom de *caractère saphique*. Ce caractère (*a*) éclaira le célèbre Erasistrate sur la maladie d'Antiochus.

REMARQUES.

passion, mais que son âme est un rendez-vous de toutes les passions (1). »

Et Plutarque (2) : « Les Romains écrivent que le fils de Vulcain, Cacus, jetait feu et flamme par la bouche : les paroles de Sapho sont aussi mêlées de feu, et par ses vers elle montre en dehors la chaleur enflammée de son cœur...

» Remets-nous, Daphneus, en mémoire les vers de la belle Sapho, où elle dit que quand son amie se présentait devant elle, elle perdait la voix et la parole; son corps fondait en sueur froide, elle devenait pâle, et un éblouissement et évanouissement la surprenait. . . . . N'est-ce donc pas un saisissement et ravissement divin tout manifeste que cela? N'est-ce pas là une céleste émotion de l'âme ? Quelle passion si grande saisit jamais la prophétesse Pythie pour être montée sur la machine à trois pieds ! »

Et Rousseau : « Une seule femme a su faire parler l'amour, et cette femme est Sapho. »

(*a*) Quum igitur Stratonice seorsim ventitante, *Saphica illa* ei contingerent, vocis suppressio, rubor igneus, oculorum significationes, sudores acres, incompositus et turbulentus motus in venarum pulsibus; tandem verò quum animus magnis viribus expugnaretur, hæsitatio, et stupor, et expallescentia, tunc Erasistratus (3)....

AUTORITÉS.

(1) *Long. trad. de Boileau.* — (2) *Traduction d'Amyot.* — (3) *Plut.*

Il faut oser le dire : le génie de Sapho tient à ses mœurs. Vertueuse, elle n'aurait pas été le poëte le plus passionné de l'antiquité.

L'ode qu'elle nous a laissée est adressée à une femme : on retrouve, dans les fragmens des poésies de Sapho, des vers voluptueux consacrés à deux Grecques ses élèves et ses amantes. Ce fut sur ces monumens, et non sur le témoignage de quelques écrivains, que s'établit la réputation du libertinage effréné de Sapho. Ces écarts, cette perversion de goûts qui font rougir la nature, trouvaient un exemple, et non une excuse, dans cette dépravation universelle qui précipitait alors l'autre sexe vers des embrassemens stériles et vicieux.

L'image des transports de Sapho est moins hideuse que celle des égaremens de Socrate.

La nature avait, dit-on, ébauché pour elle l'organe du sens dont elle usurpa les plaisirs. Tour à tour on la vit chercher, recevoir et créer leurs illusions.

Un des traducteurs de Sapho appelle

cela une *nouvelle manière d'aimer* (*a*).

Barthelemy ajoute : « *Elle aima ses élèves avec excès, parce qu'elle ne pouvait rien aimer autrement.* Elle leur exprimait sa tendresse avec la violence de la passion. Vous n'en serez pas surpris, quand vous connaîtrez l'extrême sensibilité des Grecs (1). »

Détour ridicule ! vain et pusillanime ménagement ! tracer ainsi l'histoire, c'est la défigurer. Le peintre des mœurs n'est point libre de les altérer ; la vérité mérite encore plus de respect que la fausse délicatesse des lecteurs. Oserai-je le dire ! Barthelemy a écrit l'histoire en abbé. Par une suite de préjugés qui l'ont empêché de décrire les fêtes de l'Amour, le culte de Vénus et ses égaremens, celui de Bacchus et ses orgies cyniques, la licence des danses et de la pantomime (*b*), etc., il a peint

---

REMARQUES.

(*a*) Elle s'abandonna au plaisir sans scrupule, et même inventa en quelque sorte une manière d'aimer (2).

(*b*) Il faut lire Paw pour connaître philosophiquement la Grèce : il faut lire Athénée pour la connaître moralement.

AUTORITÉS.

(1) *Barth. t.* 1. — (2) *Poinsinet de Sivry, Poés. gr. p.* 70.

Sapho de fantaisie, et il a presque donné le voile d'une vestale à une tribade (*a*).

On compta au nombre de ses amantes Amycthène, Athys, Anactorie, Thélésylle, Cydno, Eunica, Gongyle, Anagore, Mnaïs, Pyrrhine, Cyrne, Andromède, Mégare, etc. (1). Elle vécut pour les voluptés ; elle mourut pour l'amour.

Elle idolâtra le jeune Phaon. Vénus elle-même avait accordé à Phaon le don de plaire.

Il conduisait une barque sur les eaux : la déesse quitte son char pour cette barque. Le pilote aimable reçut un mystérieux présent : c'était un vase précieux rempli d'une essence parfumée. Elle coula sur son corps ; il s'embellit ; un charme invincible s'en exhale ; il

---

REMARQUE.

(*a*) Diversis amoribus est diffamata, adeo ut vulgò *tribas* vocaretur. Promiscuè, impudens pueros et puellas arsit, undè et *mascula* a quibusdam appellari creditur ab Horatio Flacco et Ausonio Gallo, quòd marium scilicet vices in opere cum puellis gereret (2).

AUTORITÉS.

(1) *Lil. Greg. Gyrald. Suidas.* — (2) *Lil. Greg. Gyrald. dial.* IX. *de Poet. hist.*

paraît dans Lesbos, et les femmes l'adorent (1). Charmante fiction, inventée par un poëte et une amante !

Le plus séduisant des Lesbiens fut volage comme la beauté : elle suit l'infidèle, pleure, humilie à ses pieds et ses charmes et sa lyre ; mais en vain : pour la première fois ses vers ont perdu leur puissance. Alors, ne consultant que son désespoir, égarée, elle se précipite du rocher de Leucade (*a*). C'est là que, suivant une antique traduction, les amans malheureux trouvaient dans les ondes l'indifférence ou la mort. Sapho fut la première femme (*b*) qui tenta le saut de Leucade ; Sapho fut immortalisée par sa mort, par ses passions et par ses talens.

Le chœur des écrivains de l'antiquité lui

REMARQUES.

(*a*) Calycé, jeune Grecque, trompée dans ses amours, se précipita de même, et fut célébrée dans les vers de Stesichore.

(*b*) Saltus ingressa viriles,
Non formidatâ temeraria Leucade Sapho (2).

AUTORITÉS.

(1) *Paléphat. de Fab. Lucian. Dial. des morts.*—(2) *Papin. epic.*

décerna le sceptre de la poésie érotique. Ce n'est pas seulement, suivant la remarque de quelques rhéteurs ou de quelques grammairiens, tels que Démétrius de Phalère, ou Denis d'Halicarnasse, ce tour heureux et vif, ce nombre harmonieux, cette élégance continue, cet éclat d'expressions audacieuses et nouvelles, qui assurent à ses admirables compositions la supériorité qui les caractérise ; c'est la passion qui imprime à son style cette physionomie pittoresque et animée ; c'est la passion qui lui apprit ce grand secret de l'art, à ne présenter que des sentimens et des images. Cette passion qui lui donna la mort, donne la vie à ses ouvrages. Oui, si la passion était tout à coup personnifiée, si elle prenait une voix, elle emprunterait celle de Sapho.

Sapho avait composé neuf livres de poésies lyriques, des élégies, des iambes, des monodies, des épithalames, etc.

Il n'est parvenu jusqu'à nous que deux de ces pièces, l'une conservée par Longin, l'autre par Denis d'Halicarnasse, qui les citèrent comme des modèles. Ovide a emprunté de ses ouvrages les vers les plus touchans de l'héroïde intitulée : *A Phaon*, *Sapho*.

Sapho se servit du dialecte éolien (1), créa des rythmes particuliers, le saphique et l'éolique, et inventa, suivant Aristoxène, l'harmonie du mixo-lydien (*a*), le *pectis*, l'archet.

Hermésianax a supposé qu'elle avait été aimée d'Anacréon; c'est une fable et un anachronisme (2). Par le même jeu d'esprit, on lui donna pour amans Archiloque et Hipponax.

Le poëte Alcée eut avec elle des liaisons politiques : il l'engagea dans la conspiration contre Pittacus, ce qui la fit bannir de Mitylène, ainsi que leurs partisans ; mais elle rendit au poëte une partie des rigueurs qu'elle essuya de Phaon.

Les Mityléniens gravèrent son image sur leur monnaie. La Sicile, où elle se réfugia dans son bannissement, lui érigea une statue.

Sapho naquit à Mitylène, dans le sixième

REMARQUE.

(*a*) Quelques uns attribuent cette invention à Pythoclide, et d'autres à Sambroclès (3).

AUTORITÉS.

(1). *Lil. Greg. Gyrald. Hephest. Terentian. Attilius. Diomed.* — (2) *Bayle, Dict. hist. art.* Sapho. — (3) Ibid.

siècle de l'ère vulgaire : elle fut contemporaine de Stésichore et d'Alcée.

Sa mère se nommait *Cléis*, son père *Scamandronime* (*a*). Elle eut trois frères, Larichus, Eurygius et Charaxus, qui se ruina pour la courtisane Dorique (*b*).

Sapho avait épousé un riche habitant de l'île d'Andros, nommé *Cercala;* elle en eut une fille nommée *Cléis*. Il mourut, et Sapho renonça à l'hymen.

On distingua parmi les élèves de l'école poétique et libertine de Sapho, Anagore de Milet, Gongyle de Colophone, et Eunica de Salamine.

(*Voyez* le roman ou l'*Appendix* à la fin de ce Dictionnaire.)

REMARQUES.

(*a*) On ne s'accorde point sur ce nom. Voici la liste de ceux que l'on trouve dans différens auteurs : — Simon, Eunome, Evonime, Eucritus, Eurygnus, Semos, Camon, Etarque.

Nous suivons l'opinion d'Hérodote.

(*b*) La même que Rhodope.

POÉSIES DE SAPHO.

Spirat adhuc amor
Vivuntque commissi calores,
Æoliæ fidibus puellæ.
HORAT.

ODE A UNE LESBIENNE.

HEUREUX qui, près de toi, pour toi seule soupire,
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire!
Les dieux, dans son bonheur, peuvent-ils l'égaler!

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps sitôt que je te vois;
Et dans les doux transports où s'égare mon âme,
Je ne saurais trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue,
Je n'entends plus, je tombe en de douces langueurs;
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit, je tombe, je me meurs (E).

SATYRA (1), *fam.*, parut avec Thémistocle sur un char au milieu de la place publique.

AUTORITÉ.

(1) *Athén.*

SCIONNE (1), *fam.* : l'une des quatre courtisanes que Thémistocle conduisit sur un char au milieu du peuple.

SIGÉE, ou *le Promontoire* (2), *aulétr.*

SIMÈTHE (3), *aulétr.*

Périclès, épris de cette courtisane, l'enleva aux Mégariens, et refusa de la leur rendre.

SINOPE (4), *aulétr.*

Le grave Démosthène accusa Sinope d'impiété, pour avoir immolé des victimes aux dieux le jour où la loi défendait les sacrifices.

L'orateur ne se montre pas conséquent et philosophe.

Si elle sacrifia aux dieux, elle reconnaît donc les dieux, elle n'est pas impie.

Il accusa une courtisane, lui dont la vie fut livrée aux courtisanes, lui qui n'osa faire paraître en public les mères de ses enfans,

---

AUTORITÉS.

(1) *Athén.* — (2) Ibid. — (3) *Cleit. ap. Athen.* — (4) *Demosth. adv. Andr. Herod. Antiph. Alexis. Callic. ap. Athen.*

lui qui conduisit dans le lit nuptial un adolescent dont il était épris, le jeune Cnosion (*a*); lui qui dépensait en une seule nuit le fruit de tous ses travaux; lui qui prostitua ses talens à prix d'or !

Sinope, devenue vieille, fut surnommée *le Gouffre* ou *l'Abydos*.

« Quant à Sinope, dit Athénée, ceux qui la fréquentent ne sont-ils pas liés avec une hydre? Elle est vieille, et a pour voisine Gnathêne, qui lui ressemble à tel point..... ! Oui, c'est bien une double peste. »

STAGONION (1). *Voyez* ANTHIS.

STRATONICE (2), *fam.:* maîtresse de Ptolémée Philadelphe.

On apercevait des bords de la mer d'Eleusis, le monument qui lui fut érigé.

STROBYLE (5), *fam.:* fille de Nécéra,

REMARQUE.

(*a*) La femme de l'orateur s'en vengea en s'abandonnant à Cnosion.

AUTORITÉS.

(1) *Hyperid. ado. Aristag.* — (2) *Ptolem. Everg. l.* III. — (3) *Demosth. in Nœer.*

nommée *Phano*. Stéphane le rhéteur la maria à Phastor comme sa propre fille.

SYMMIQUE (1), *aulétr.* : nom d'une courtisane des Dialogues de Lucien; rivale de Mélisse. *Voyez* MÉLISSE.

SYNORIS (2), *aulétr.* : surnommée *la Lanterne*.

SYPHÉ (3), *aulétr.*

SYSIMBRION (4), *aulétr.* : *le Serpolet*.

AUTORITÉS.

(1) *Lucian. Dial. Hetair.* — (2) *Athén.* — (3) *Musonius.* — (4) *Theophr. ap. Athen.*

T.

TÉLÉSIS (1), *aulétr.*

THAÏS, *fam.* Sujet d'une comédie de Ménandre.

THAÏS (2), *fam.*, qui ruina le jeune Atis. *Voyez* BÉDION.

Elle consola la jeune Glycère abandonnée par son amant.

GLYCÈRE (3).

Ce soldat acarnanien qui avait autrefois Abrotone et qui m'aima ensuite, celui vêtu de pourpre et d'une chlamyde, ne le connais-tu pas, ma chère Thaïs, ou l'aurais-tu oublié ?

THAÏS.

Je dois me le rappeler, Glycère. Il s'enivra avec nous l'année dernière dans la fête des Aloa. Mais où tend cela, et que veux-tu me dire ?

AUTORITÉS.

(1) *Philet. ap. Athen.*—(2) *Anthol. gr. epigr. Simonid.* — (3) *Lucian. Dial. Hetair.*

GLYCÈRE.

Gorgone, ce monstre, elle qui paraissait mon amie, me l'a enlevé indignement.

THAÏS.

Si bien qu'il t'a quittée! et pour Gorgone!

GLYCÈRE.

Hélas! Thaïs, ce n'est pas une médiocre peine.

THAÏS.

C'est un malheur, Glycère, mais qu'il était aisé de prévoir. Ce trait est dans nos mœurs. Il ne faut pas trop s'en désoler, ni accuser Gorgone : tu étais l'amie d'Abrotone; ce même trait n'excita point de querelle entre vous.

Ce qui m'étonne, c'est que ton infidèle puisse trouver quelques charmes dans Gorgone. Il est aveugle, s'il ne voit point que son large front n'est couvert que de quelques cheveux rares, que ses lèvres sont pâles comme la mort, que son col est grêle, qu'on y compte les veines, qu'elle a un pied de nez. Elle n'a pour elle qu'une taille svelte, dégagée et le plus doux sourire.

GLYCÈRE.

Eh ! non, Thaïs, ce n'est point la beauté qui charme cet Acarnanien. Des philtres..... ; sa mère Chrysarion sait les préparer. Elle connaît les secrets de tous les enchantemens de la Thessalie ; la lune descend à sa voix. On dit qu'on l'a vue voltiger dans les airs au milieu de la nuit. Voilà, voilà le charme. Ce malheureux est devenu leur proie.

THAÏS.

Tu en retrouveras une autre. Il faut renoncer à celle-ci.

Abandonnée à son tour, Thaïs se plaint avec une confidente de leurs plaisirs.

THAÏS A THESSALA (1).

Non, je ne pouvais le penser, qu'à la plus intime familiarité avec cette Euxippe succéderait l'éclat d'une rupture, après l'avoir obligée lorsqu'elle débarqua à Samos. Je ne sais pas reprocher un bienfait ; mais ne me vit-on pas

---

AUTORITÉ.

(1) *Epist. Alciphr. Rhet. bibl.* I, *epist.* XXXIII.

alors favoriser par générosité ses entrevues avec Pamphile, dont la libéralité me comblait de présens? Voilà sa reconnaissance : m'outrager pour plaire à cette infâme Mégare ! Straton m'avait brouillée avec cette dernière..... Que Mégare se fût répandue en injures contre moi, cela convient à son caractère.

La fête des Aloa nous avait rassemblées ; la veillée se célébrait chez moi. Euxippe m'étonna ; elle me lance le plus niais sourire (*a*), et des sarcames qu'elle croit piquans. Bientôt on chansonne les délaissées ; je l'écoutais avec une indifférence qui redoubla son impertinence ; elle fut jusqu'à plaisanter sur mes joues colorées de pédérote (*b*).

Ne l'ai-je donc pas connue, lorsqu'au sein de la dernière misère, elle ne possédait pas même un miroir ? Elle aurait dû y remarquer depuis que sa peau est couleur de safran (*c*).

REMARQUES.

(*a*) Ce rire est une injure : le rire immodéré des courtisanes.

(*b*) Fard que fournit une plante épineuse qui croît en Egypte : on le tirait aussi de la racine d'acanthe.

(*c*) Dans le grec : *sandaraque* ; rouge orangé.

Il lui appartenait bien de maltraiter la beauté des autres ! Que m'importe ? je cherche à plaire à mes amans, et non à ces femelles de singes.

Je te donne ces détails, ma chère Thessala, pour justifier d'avance auprès de toi les suites de mon ressentiment : il sera terrible, et le châtiment exemplaire. Je ne m'acquitterai pas avec elles par des sarcasmes ; je leur réserve quelque chose de plus piquant, de plus sensible. Déesse que j'adore, puissante Némésis, tu seras satisfaite. Adieu.

Consolée par Euthydème, et trahie de nouveau, elle lui écrit, et met la condition de courtisane au-dessus de celle de sophiste (1).

Depuis que vous êtes un grand philosophe, mon cher Euthydème, votre attitude est fière, votre sourcil rehaussé : relevant d'une main votre manteau, un livre dans l'autre, vous marchez d'un pas grave à l'académie, sans détourner la tête, sans apercevoir ma porte devant laquelle vous passez tous les jours.

AUTORITÉ.

(1) *Alciphr. Rhet. l.* I, *epist.* XXXIV.

Euthydème, vous êtes fou, vous ne connaissez pas la vanité de ce sophiste qui vous étale ces merveilleux argumens.

Qu'il m'aurait été aisé de l'enchaîner à mes pieds, lorsqu'il briguait mes faveurs ! Humilié de mes refus, il s'en consola dans les bras d'Herpyllis, esclave de Mégare.

Je le rejetai, parce que je préférais tes caresses à tous les trésors des sophistes; mais, puisqu'il t'éloigne de moi, je suis décidée à le recevoir : j'irai même jusqu'à vous rendre témoin, pendant une nuit, des transports de ce vertueux misogyne, qui ne satisfait point l'excès même des voluptés permises. Insensé ! ne voyez-vous pas que tout en lui n'est que vanité, folie, cupidité, art de faire des dupes !

En quoi donc le sophiste diffère-t-il de la courtisane ! les moyens diffèrent, le but est le même.

Mais que nous sommes et meilleures et plus pieuses ! Nous n'avons jamais nié l'existence des dieux; jamais nous n'avons légitimé, aux yeux de nos amans, l'inceste ou l'adultère : nous voulons, au contraire, les soustraire à toute autre passion.

Peut-être ne connaissons-nous pas la puis-

sance qui forme les nuées, et qui assemble les atomes ; l'ignorance nous place au-dessous des sophistes : je suis loin d'être étrangère à ces connaissances.

Jamais débauché a-t-il songé à troubler l'Etat, à affecter la tyrannie, à exciter quelques séditions au sortir de nos bras ! Enivrés le soir de voluptés, et le matin des dons de Bacchus, ils dorment jusqu'à la troisième ou la quatrième heure du jour.

L'éducation que nous donnons à la jeunesse est-elle donc si mauvaise ! Comparez les disciples de la courtisane Aspasie et du sophiste Socrate. Périclès fut l'élève de la première, Critias fut celui du second.

Ah ! renoncez. Euthydème, renoncez, ô mon amour, à cette triste folie ! ces yeux charmans ne doivent pas s'armer de regards sombres et sévères.

Revenez à votre amie, tel que vous étiez lorsque vous quittiez le lycée : que de nouveau ma main, après les exercices de la palestre, essuie ce corps charmant, et vous présente une coupe parfumée des présens de Bacchus. Venez, reconnaissons ensemble la véritable volupté. Le Ciel borne le terme de nos jours ;

ne soyez pas assez insensé pour les consumer en des recherches frivoles, et à déchiffrer des énigmes. Adieu.

THAÏS, *fav.*: Athénienne.

Elle suivit Alexandre, dont elle fit les délices; elle l'engagea, à la suite d'une débauche, à mettre le feu au palais de Persépolis.

Après la mort de ce prince, elle épousa Ptolémée, l'un de ses généraux, qui fut le premier roi d'Egypte, et lui donna trois enfans, dont deux princes, Léontiscus et Lagus, et la princesse Irène, qui fut mariée à Solon dit le Fortuné, roi de Chypre.

THALATTA, *fam.* Sujet d'une pièce de Dioclès.

THALUSE (1), *aulétr.*: surnom qui signifie *Fleurie*.

THARGHELIE, *fav.*: courtisane de Milet. Ses talens lui méritèrent le nom de sophiste; sa beauté l'éleva au faîte des grandeurs.

AUTORITÉ.

(1) *Theoph. ap. Athen.*

Xercès, méditant la conquête de la Grèce, l'avait engagée à faire usage de ses charmes et de son esprit, pour lui gagner plusieurs villes grecques, en inspirant de l'amour aux chefs qui les défendaient. Elle le servit selon ses vœux, et eut successivement quatorze amans, tous principaux citoyens de leurs villes. Elle fixa ses courses dans la Thessalie, dont le tyran l'épousa : elle vécut pendant trente ans sur le trône (1).

THAUMARION (2), *fam.*

THÉANO, *aulétr.*

Plusieurs Grecques ont porté ce nom illustré dans les annales des Muses et dans celles de l'amour.

« Théano (je copie ici les expressions du poëte Anaxilas) n'est qu'une Sirène épilée (*a*), à la voix de femme, aux jambes de merle. »

REMARQUE.

(*a*) Si la délicatesse s'offense de ces expressions, qu'on les compare à celles d'Horace sur une vieille femme, à celle de Martial. « Trois cheveux, dit-il, une poitrine de cigale, des mamelles qui ressemblent à une toile d'araignée. »

AUTORITÉS.

(1) *Plut. Hommes Illustr.* — (2) *Athen.*

THÉMISTO, de Lampsaque, *fam.:* maîtresse d'Epicure (1).

THÉMISTONOÉ (2), *fam.:* aux cheveux teints; elle ressemble à l'antique Astrée.

Malheureuse, tu peux effacer la couleur de tes cheveux, tu n'effaceras point les outrages inséparables de la vieillesse; tu prodigues en vain les parfums, tu épuises en vain la céruse et le fard, le masque ne te cache point : il est un prodige inaccessible à ton art, c'est de changer Hécube en Hélène.

THÉOCLÉE (3), *dict.:* surnommée *la Corneille;* mère de Callisto.

THÉODÈTE (4), *fam.:* aimée d'Alcibiade. Lorsque ce héros périt dans les embûches de Pharnabaze, elle recueillit pieusement ses restes idolâtrés, les enveloppa de ses plus riches vêtemens, et lui rendit les derniers honneurs.

Plutarque prétend que ce ne fut point Théodète, mais Timandra, qui inhuma Alcibiade.

AUTORITÉS.

(1) *Saint-Evremont, Discours sur la morale d'Epicure.* — (2) *Ant. gr. epigr. Lucil.* — (3) *Athen.* — (4) *Idem.*

THÉODOTE (1), *fam.*, à qui Socrate ne dédaigna pas de donner des conseils. On sait que Socrate prenait le nom de *sage conseiller en amours* (SOPHOS TA ÉROTICA). Xénophon nous a laissé ce dialogne, où le philosophe se montre pédant, et la courtisane naïve.

« Il y avait à Athènes une fort belle femme nommée *Théodote*, qui n'était pas de l'humeur la plus sévère. Quelqu'un parlait d'elle chez Socrate, et soutenait qu'il n'y avait pas de paroles capables d'exprimer sa beauté : il ajouta que les peintres la prenaient pour modèle, et qu'elle ne leur faisait pas un secret de ses charmes. Il faut aller la voir, dit Socrate ; car, s'il n'y a pas de paroles qui puissent exprimer sa beauté, nous perdrons notre temps à vous entendre.

» Ils y allèrent en effet, et purent admirer à leur gré tous ses charmes : car, en ce même moment, un peintre en faisait son étude.....

» Quand Socrate la vit ensuite superbement parée, quand il vit auprès d'elle sa

---

AUTORITÉ.

(1) *Xénoph. Mem. dict. Socrat.*

mère vêtue d'une manière peu commune, de nombreuses esclaves toutes également habillées, toutes se disputant de beauté, des appartemens ornés avec autant de richesse que de goût : « Faites-moi une confidence, belle Théodote, lui dit-il ; auriez-vous des terres ? — Je n'en ai aucune. — Vous avez donc quelque maison d'un bon revenu ? — Pas davantage. — Ah ! j'entends, vous avez des esclaves habiles dont le travail vous rapporte beaucoup ? — Je n'en ai pas un. — Mais comment pouvez-vous suffire à vos dépenses ? — Si je fais un ami, il trouve son plaisir à m'obliger, et je n'ai pas d'autre revenu. — Vos amis font vos richesses ! c'est la plus belle de toutes, elle est bien préférable aux plus riches troupeaux. Mais vous abandonnez-vous à la fortune ? attendez-vous que les amis volent autour de vous comme des essaims d'abeilles ; ou n'employez-vous pas quelque artifice pour les attirer ? — Eh ! comment voulez-vous que j'invente des artifices ? — Bien plus aisément qu'une faible araignée. Vous voyez comme elle se procure une subsistance assurée : elle tisse une toile subtile ; les mouches y tombent et deviennent sa proie. — Vous me conseil-

lez donc aussi de tendre des filets pour prendre des amis ? — Il ne faut pas croire qu'on doive aller, sans art, à la chasse des amis, la plus précieuse de toutes les proies.

» Voyez combien d'adresse on emploie pour chasser aux lièvres ! cependant les chasseurs ne se promettent qu'une proie de peu de valeur. Ils savent que les lièvres paissent pendant la nuit ; ils se procurent des chiens capables de chasser dans les ténèbres. Les lièvres prennent la fuite pendant le jour ; on a d'autres chiens qui les sentent au fumet, et les arrêtent quand ils retournent au gîte. Le lièvre court avec une telle rapidité, que l'œil peut à peine le suivre ; on a des chiens légers qui le gagnent à la course. Quelquefois encore il échappe ; mais on tend des filets dans les sentiers, il y tombe et se trouve pris. — Voilà bien des moyens pour prendre des lièvres ; mais je ne vois pas lequel pourrait me servir à prendre des amis. — Je sais bien que vous ne les poursuivez pas ainsi ; mais il faudrait trouver quelqu'un d'assez adroit pour suivre à la piste et pousser dans vos filets des hommes opulens et sensibles aux charmes de la beauté. — Quoi ! j'ai donc des filets ? — Si

vous en avez ! ces attraits qui ont tant de force pour envelopper votre proie ; cet esprit qui vous inspire des paroles capables de plaire ; des regards faits pour enchanter ; cet esprit qui vous apprend à recevoir avec tant de douceur ceux qui vous aiment, à repousser les téméraires trop peu dignes de connaître le prix de vos beautés, à ne pas ressentir le bonheur de vos amis moins vivement qu'ils ne l'éprouvent eux-mêmes, à marquer une bienveillance sans bornes à ceux qui se sont livrés à vous tout entiers, à leur accorder de si aimables soins dans leurs maladies, à leur rendre visite, à leur montrer une sensibilité qui leur fait oublier leurs maux, pour ne sentir que leur amour ! Je sais qu'auprès de vous on n'éprouve pas moins de tendresse que de douceur ; et si vous avez des amans illustres, ce ne sont pas seulement des paroles enchanteresses, c'est la bonté de votre cœur qui les retient dans vos chaînes. — Mais je n'emploie aucun des artifices dont vous parlez.

» — Il n'est cependant pas indifférent, belle Théodote, de saisir le caractère de celui qu'on veut attaquer.

» Vous ne ferez pas un ami, vous ne le

retiendrez pas par la force; c'est une proie qu'on prend et qu'on arrête par les bienfaits et le plaisir. — Ce que vous dites est bien vrai. — Il faut d'abord vous contenter de ne demander à ceux qui vous aiment, que ce qu'ils peuvent aisément vous accorder : il ne faut pas négliger de les payer de retour.

» C'est ainsi qu'ils vous aimeront plus tendrement encore ; c'est ainsi qu'ils vous resteront plus constamment attachés, et qu'ils se plairont davantage à vous faire éprouver de nouveaux bienfaits.

» Vous savez quel est le plus grand prix qu'ils attendent de leurs soins, et vous n'aurez pas la rigueur de le leur refuser : mais vous voyez que les mets les plus délicieux n'ont aucune saveur quand ils ne la reçoivent pas de l'appétit, et qu'ils inspirent le dégoût quand on est rassasié. Est-on pressé de la faim, les mets les plus simples prennent une saveur exquise. N'offrez donc pas les alimens de l'amour à vos amans rassasiés ; laissez à leurs désirs le temps de renaître.

» Ne vous hâtez pas même de satisfaire leurs désirs naissans : entretenez-les par les charmes de l'espérance, toujours disposée en

apparence à répondre à leurs vœux, sachant éluder toujours jusqu'à ce que leur passion ait acquis la plus grande force. Les faveurs reçoivent un nouveau prix, quand elles ont été vivement désirées.

» Vous ne refuserez donc pas de m'aider à me faire des amis? — Non, si vous parvenez à me persuader. — Et comment y parvenir? — C'est à vous d'en chercher les moyens, et vous les trouverez, si vous avez besoin de moi. — Eh bien! faites-moi donc le plaisir de venir souvent me voir.

» Socrate se contenta de plaisanter sur ses occupations. « Il ne m'est pas aisé, lui dit-il, d'en trouver le temps; mes propres affaires et les affaires publiques ne me laissent pas de loisir. J'ai d'ailleurs des maîtresses qui ne me permettent de les quitter ni le jour, ni la nuit, et qui savent bien faire usage des philtres et des enchantemens que je leur ai montrés. — Quoi! Socrate sait composer des philtres? — Eh! comment croyez-vous qu'Apollodore et Antisthène ne me quittent jamais? Comment croyez-vous que Cébès et Simnias viennent de Thèbes pour me voir? Sachez que cela ne peut se faire sans philtres et sans enchante-

mens. — Prêtez-moi donc un philtre dont je puisse me servir pour vous attirer. — Mais je ne veux vraiment pas être attiré près de vous ; je prétends bien que vous veniez me chercher vous-même. — J'irai volontiers, si vous voulez bien me recevoir. — Je vous recevrai, s'il n'y a personne auprès de moi que j'aime plus que vous. »

THÉOLYTE (1), *aulétr.*

THÉORIS. (2), *fam.:* aimée éperdument de Sophocle, déjà vieux : il adressa alors à Vénus cet hymne :

« O Vénus, écoute ma prière : rends Théoris insensible aux caresses de cette jeunesse que tu favorises ; répands des charmes sur ma chevelure blanche ; fais que Théoris préfère un vieillard : les forces du vieillard sont dissipées ; mais son esprit conçoit encore des transports. »

Elle exerçait les fonctions de prêtresse dans les mystères de Vénus et de Neptune. Démosthène l'accusa et la fit condamner à mort, pour

---

AUTORITÉS.

(1) *Philet. ap. Athen.* — (2) *Athen.*

avoir conseillé aux esclaves de tromper leurs maîtres, et pour en avoir facilité les moyens à quelques uns.

THRYALLIS (1), *aulétr.*

TIGRIS de Leucade (2), *fam.:* aimée de Pyrrhus (*a*). Olympias, mère de ce jeune prince, la fit empoisonner.

TIMANDRA (3), *fam. Voy.* THÉODÈTE.

TRYPHAINE, *aulétr.* Son ami lui préfère une vieille (4).

TRYPHAINE.

A-T-ON jamais vu choisir amie facile, payer cinq drachmes, pour lui tourner le dos sur sa couche, pleurer et se lamenter? Tu n'as point vidé les coupes de bonne grâce, et seul tu n'as point pris part au repas. Tes larmes s'échappaient alors; je l'ai remarqué. Et maintenant ton cœur encore est gonflé de soupirs : tu ressembles à un enfant. Qu'est ceci, Charmide?

REMARQUE.

(*a*) Le troisième de ce nom, après le célèbre Pyrrhus.

AUTORITÉS.

(1) *Athén.* — (2) Idem. — (3) *Plut.* — (4) *Lucian. Hetair. dial.* X.

il faut me l'expliquer. Je ne demande que ce prix de la nuit que j'ai passée.

CHARMIDE.

L'amour me dévore, Tryphaine, et je ne puis y résister.

TRYPHAINE.

Cet amour-là, du moins, ne me concerne pas. Vous ne m'auriez pas ainsi négligée ; vous n'auriez pas repoussé mes embrassemens ; vous n'auriez pas jeté vos vêtemens entre nous deux, dans la crainte d'être touché par moi. Quelle est-elle, du moins ? Je pourrai servir vos amours, je ne suis pas étrangère à leur conduite.

CHARMIDE.

Vous vous connaissez l'une et l'autre. Ce n'est point une courtisane obscure.

TRYPHAINE.

Son nom ?

CHARMIDE.

Philématium.

TRYPHAINE.

Laquelle ? elles sont deux : l'une qui demeure au Pyrée, qui ne connaît Vénus que depuis peu de jours, et dont est éperdu Damillus, fils du général athénien ; l'autre a le surnom de *Pagis* (*a*).

CHARMIDE.

Elle me tient dans ses lacs.

TRYPHAINE.

Et c'est elle qui faisait couler tes larmes !

CHARMIDE.

Oui.

TRYPHAINE.

Cet amour est-il de date nouvelle ou ancienne ?

CHARMIDE.

Il y a sept ans que je l'ai vue aux Dionysies pour la première fois.

REMARQUE.

(*a*) Filet.

TRYPHAINE.

Ne connais-tu de Philématium que sa figure, que ce qu'elle laisse voir à tout le monde ? mais le reste, mais ses charmes de quarante-cinq ans ?

CHARMIDE.

Elle n'aura que vingt-deux ans au mois élaphébolion ; elle le dit du moins ; elle l'assure.

TRYPHAINE.

Mais lequel croire, de ses sermens ou de tes yeux? Regarde, examine ses tempes où elle conserve encore quelques uns de ses cheveux, car les autres sont d'emprunt. Lorsque l'enduit qu'elle applique autour de ses tempes commence à se fondre, ses cheveux blanchissent; et d'ailleurs, prie-la de se montrer sans voile à tes regards.

CHARMIDE.

Jamais elle n'a voulu y consentir.

TRYPHAINE.

Je le crois, elle a voulu te dérober les traces

et la couleur de la décrépitude : depuis la gorge jusqu'aux genoux, ce n'est plus qu'une vieille fauve ; et tu pleurais sans doute de n'avoir pu posséder ses charmes ! Mais sans doute elle te traitait avec hauteur, avec mépris ?

CHARMIDE.

Sans doute, Tryphaine ; et cependant je la comblais de présens : aujourd'hui elle me fait des demandes exorbitantes auxquelles je ne puis satisfaire. Mon père est avare. Eh bien ! elle m'a rejeté, elle a reçu Moschion. Pour m'en venger, je t'ai choisie.

TRYPHAINE.

Par Vénus ! je n'aurais point accepté, si j'avais su que l'on me choisissait pour se venger d'une autre ! et de Philématium ! d'un monstre d'imposture ! Adieu, il est la troisième heure.

CHARMIDE.

Ne m'abandonne point, ma Tryphaine, si ce que tu me dis est vrai, ces emprunts, ce fard, ces traces livides..... Je ne pourrai plus la regarder.

TRYPHAINE.

Interroge ta mère, si elle a été aux bains avec elle. Ton aïeul, s'il vit encore, pourra te dire son âge.

CHARMIDE.

S'il est ainsi, plus de barrière. Serre-moi dans tes bras, baise-moi, livrons-nous à Vénus. Adieu, Philématium.

APPENDIX.

LES AVENTURES DE SAPHO,

POËTE DE MITYLÈNE *.

* Le Aventure di Sapho, poetessa di Mitylene; *traduzione dal greco*, del celebre A. V. dimorante in Roma.

AVIS

SUR LE MORCEAU SUIVANT.

On a publié en italien les *Aventures de Sapho :* ce roman semble, par la simplicité de sa marche, se rapprocher de l'antique, et s'en éloigne par les détails. On y trouve quelquefois ce que l'on peut appeler *le goût du terroir*, des images qui semblent tracées plutôt d'après l'Arioste que d'après Homère. Nous en donnons une traduction beaucoup trop libre, et qui n'est peut-être pas encore assez infidèle.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

LA MÉTAMORPHOSE DE PHAON.

SAPHO naquit à Mitylène, dans l'île de Lesbos. Son père se nommait *Scamandronime*, et sa mère *Cléis*. C'est l'opinion la plus probable; car, autant sa réputation a d'éclat, autant sa naissance est obscure. A cet égard, toutes les traditions se contrarient. Selon différens auteurs, le père de Sapho se nommait *Simon*, *Econime*, *Eurygnus*, *Eucritus*, *Camon*, *Etarque*; nous avons suivi l'opinion d'Hérodote, comme la plus vraisemblable.

Si l'on s'étonne qu'une famille aussi illustre soit si peu connue, il suffira de se rappeler que des ténèbres encore plus profondes enveloppent celle d'Homère, dont nous ne connaissons ni la patrie, ni l'état, ni la naissance, ni l'âge; d'Homère, dont les vers ne furent point gravés sur un périssable papyrus, mais

dans la mémoire de cette foule de rapsodes qui les répétaient de ville en ville aux peuples de la Grèce assemblés. On connaît du moins le temps où florissait Sapho. Nous nous rangeons à l'opinion de ceux qui la supposent contemporaine d'Alcée. Cependant si je n'avais point d'autres matériaux pour cet ouvrage que les fragmens épars chez les anciens auteurs, il aurait peu d'étendue ; mais je me félicite d'être arrivé à une source abondante où l'on n'avait point encore puisé, et où ma curiosité s'est pleinement désaltérée.

Le désir de m'instruire m'ayant fait parcourir diverses contrées, je relâchai, dans mes voyages, à Lesbos ; j'y recherchai avidement toutes les traces de cette femme célèbre : c'est là que j'ai recueilli des monumens qui doivent répandre un nouveau jour sur sa vie illustre.

On trouve à Lesbos des inscriptions très-anciennes et des manuscrits dans le premier dialecte de ses habitans ; des hymnes que la tradition la plus reculée a conservés dans les montagnes. On chante dans les assemblées ces poëmes sur un mode plaintif. Tels sont les fondemens sur lesquels j'appuie cette narra-

tion que je me hâte de commencer, semblable au navigateur qui, arrivant d'une plage inconnue, brûle de raconter ce qu'il a vu de nouveau.

Sapho n'était pas aussi favorisée par la nature, des charmes du corps que de ceux de l'esprit. Sa figure était moins belle que ses vers. Elle était cependant agréable, quoique très-brune, et sa physionomie respirait tous les feux de son âme; elle était d'une médiocre stature.

Je ne vous arrêterai point sur son enfance, sur cet âge sans intérêt, où le héros paraît confondu avec le commun des hommes. Je me contenterai d'observer que, dès son aurore, elle reconnut l'empire de la mère d'Amour, dont elle devait être un jour l'esclave si misérable. Même au milieu des jeux de l'enfance, elle fixait déjà, avec le regard d'une curiosité prématurée, les statues des jeunes héros. On ne pouvait l'arracher du spectacle où elle se plaisait à contempler les athlètes et les lutteurs.

Parvenue à l'âge de l'adolescence, elle dévorait les poëtes érotiques, les romans d'amour; elle consumait les heures, les jours

dans cette lecture ; son sein palpitait, elle soupirait. Dans la nuit, des songes enflammés lui retraçaient les tableaux de ses lectures.

Cependant le moment n'était pas encore venu, où l'amour devait percer ce cœur de la flèche la plus envenimée qui eût jamais reposé dans son carquois. Elle vivait encore dans une douce sécurité ; elle ne donnait des pleurs et des soupirs qu'aux aventures des autres ; elle ne connaissait que la douce séduction de la poésie et de l'éloquence. Elle ignorait que bientôt ses propres malheurs arracheraient aux autres des larmes ; et, victime qu'elle devait être d'un amour si déplorable, hélas ! jamais enivrée de ses douceurs, elle devait en épuiser, jusqu'à la dernière goutte, la profonde amertume.

Il y avait à Mitylène un jeune homme nommé Phaon, maître de plusieurs vaisseaux. Il touchait à son quatrième lustre : rien ne le distinguait encore des jeunes gens de son âge : ni la force, ni le port, ni la beauté. L'œil indifférent glissait sur ses formes sans éloge, sans critique. Il venait de passer de Lesbos à Chio. Après avoir terminé les affaires de son commerce, il était sur le point de se rembarquer ;

il se tenait sur le rivage, et attendait un vent favorable. La mer, dans un profond calme, présentait une glace azurée où se réfléchissait l'horizon d'un ciel pur. Toutes les voiles étaient déployées ; les nochers interrogeaient le temps avec inquiétude : ils cherchaient à découvrir au loin un nuage sombre dans les airs, ou un léger mouvement sur les flots, indices du vent qui s'élève ; mais leurs espérances trahies s'évanouissaient au moment qu'elles venaient de naître. Si quelquefois un léger zéphyr enflait les vastes voiles, l'illusion caressant leurs esprits, pleins de joie et poussant des cris, les matelots couraient détacher l'ancre ; mais bientôt le souffle décevant du zéphyr capricieux expirait, l'espace immobile n'était plus qu'un désert muet. Fatiguée d'ennui, la plus grande partie de l'équipage s'était étendue et endormie à l'ombre des voiles.

Phaon, se levant du rivage où il était assis, se préparait à chercher la fraîcheur dans une grotte profonde ; et, soit pour charmer ses ennuis, soit pour obtenir des vents favorables, il chantait une invocation à Neptune et à Thétis. Voilà que, semblable à une vapeur imprévue qui s'exhale du sein des mers, se

présente tout à coup à ses regards une femme céleste ; il n'a entendu ni le bruit de ses pas, ni celui de sa robe frémissante. Au premier aspect, cette vision lui parut un prestige de son imagination ; mais sortant par degrés de sa rêverie, et considérant cet objet avec des yeux où se peignit d'abord la surprise, et ensuite le plaisir : « Femme charmante, que demandez-vous ? » Et se levant aussitôt avec précipitation : « Daignez vous asseoir dans cette grotte ; les rayons brûlans du soleil offenseraient des membres si délicats. — Comme il vous plaira, » dit-elle ; et se plaçant à ses côtés, elle commença en se penchant vers lui avec un air plein de grâces : « Aimable Phaon ! » Lui de s'écrier en l'interrompant : « Eh ! qui vous a dit mon nom ? Phaon n'est qu'un nocher, obscur habitant de Lesbos ; comment ce nom peut-il être prononcé chez l'étranger, et surtout par une bouche aussi belle ? — Un jour, il sera plus célèbre qu'il ne pense ; mais qu'il vous suffise en cet instant de connaître mes désirs. Il faut me transporter en Chypre, et sur-le-champ ; si vous avez formé le projet d'aborder à un autre rivage, il faut y renoncer. — Eh ! comment

vous obéir si promptement? La mer est un cristal immobile. Eole a même enchaîné les zéphyrs. Ah ! plutôt demeurez avec moi dans cette grotte. Et, d'ailleurs, comment exposer des charmes aussi délicats aux horreurs de la tempête? Pourrez-vous voir sans épouvante les écueils semés sur l'immensité des flots? Pourrez-vous seule vous exposer à une navigation si incommode et si longue ? »

Ainsi parlait le pilote, désireux de rester dans cet antre auprès d'une si belle compagne, les yeux fixés sur une mer tranquille, plutôt que d'affronter les flots et la tempête. Il souhaitait alors que les vents restassent toujours enchaînés pour n'être pas contraint à lever l'ancre, tant la douceur de sa situation présente avait détruit ses premiers vœux : cette invocation qu'il avait adressée aux cieux, il était près de l'adresser à ce nouvel objet. — « Je suis plus accoutumée que vous ne pensez à traverser l'empire azuré soumis à Neptune. La nécessité m'appelle en Chypre; vous accusez le silence des vents; il cesse, les zéphyrs soufflent, et nous guident vers l'île.

A ces mots elle se lève, et sort de la grotte.

Phaon la suit, interdit, le regard fixe, la bouche entr'ouverte, attentif à ses moindres ordres. Cependant elle se baisse; et ramassant une poignée de sable, elle la jeta dans les airs: quoique la mer parût tranquille, et que les feuilles du lierre qui tapissait l'entrée de la grotte, restassent immobiles, le sable, poussé par un vent impétueux, forma une longue traînée de poussière dirigée vers Chypre. — « Eh bien! les vents sont-ils favorables? » « Cependant, ajoute Phaon, moins pour répondre que pour la retarder, la voile du vaisseau n'est point agitée. » — Voilà encore le vent qui s'élève. Elle dit, et la voile s'enfle et s'émeut.

Déjà l'équipage pousse des cris de joie, fait signe au pilote de venir promptement; alors, ne pouvant différer, il fait avancer l'inconnue, la place dans la barque qui, au sortir du vaisseau, l'avait conduit au rivage: on s'assied, lui ramant à la poupe, elle en face à la proue; on rejoint le navire. A sa vue, la surprise est générale, les travaux sont interrompus pour la contempler; mais la présence du pilote leur commande le respect, et enchaîne leur curiosité; ils ignorent si elle le suit volontairement,

ou comme une esclave achetée dans ses courses précédentes. Phaon fit cesser la surprise, en plaçant l'étrangère à la place d'honneur du vaisseau, et en donnant le signal de lever l'ancre.

Le plus doux et le plus égal des zéphirs faisait rider l'onde; le pilote au gouvernail chantait, sur un mode harmonieux, l'hymne antique des Argonautes, et dirigeait sa course paisible vers les bords de Chypre. Le soleil précipitait sa course dans le sein de l'onde qui semblait s'embraser sous le disque lumineux qui s'y plonge... Le jour fuit par degrés; les ténèbres s'étendent sur les flots que le même zéphyr caresse d'un souffle favorable : tout annonce la plus heureuse navigation, et les nochers s'abandonnent au sommeil, à la réserve du pilote et de ceux qui ont soin des voiles. L'obscurité profonde dérobe à Phaon le visage charmant de l'inconnue, il n'aperçoit plus ces yeux dont l'éclat empêchait les siens de se fermer. Le calme s'empare aussi de lui-même ; il s'endort tandis que le vaissean glisse légèrement sur les ondes, au gré de ses désirs et des vents.

L'aurore, douteuse encore, ouvrait les

portes de l'orient, et s'avançait entre le ciel et la mer, suivie des plus frais zéphyrs, quand tout à coup le ciel se couvre de nuages, la mer mugit; chacun s'éveille et court à son poste : on abaisse les voiles, et, dans la précipitation, on coupe les cordages. L'équipage, en tumulte et poussant des cris, obéit à Phaon; le vaisseau sans voiles cède aux flots : ainsi l'épervier qu'emporte un coup de vent, resserre ses ailes, et s'abandonne au tourbillon irrésistible. La pâleur est sur le front de tous les matelots; palpitans d'effroi, ils croyaient voir à chaque instant le vaisseau s'abîmer sous les flots qui mugissent autour de lui; le gouvernail échappe aux mains du pilote par la violence de la tempête. Seule, l'inconnue conservait l'attitude la plus calme; aussi tranquille que si elle eût été assise sur un char qui vole sur des fleurs. Frappés de sa sérénité autant que le danger qui les menaçait leur permettait de l'apercevoir, les matelots de s'étonner qu'une fille jeune et timide surpassât en courage des hommes exercés aux périls de la mer. Est-ce intrépidité ou insensibilité? mais elle, se levant : « Prenez courage, je conduirai la manœuvre. » Elle dit, et, se couchant à la

proue, elle détache un voile qui lui servait de ceinture, et, le déployant, soutient de la main au-dessus de sa tête une de ses extrémités, tandis qu'elle retient l'autre sur ses genoux. Le vent enfle ce voile, et le courbe en arc sur sa tête; elle sourit.

Le vaisseau, protégé par ce voile plus fortement soutenu que s'il eût été attaché à une forte antenne, et, sans redouter désormais le choc ni les outrages de l'onde, vole légèrement sur la surface, comme une feuille tombée dans le canal d'un ruisseau. C'est ainsi qu'un peintre a représenté sous les portiques de l'Aréopage Galatée voguant sur les mers.

Qui pourrait cependant exprimer la surprise profonde des nochers? Ils admirent en silence et avec respect celle qu'ils reconnaissent pour une divinité, à l'empire qu'elle exerce sur le plus indomptable des élémens.

Déjà apparaît le lointain rivage, semblable à un groupe de nuées sombres éparses sur les flots. *Terre! terre!* s'écrient les nochers rassurés qui déjà aperçoivent les bords de l'île de Chypre et le port favorable. Cette jeune beauté, sans changer d'attitude, continue de guider le vaisseau; cet acte de bonté ajoute

encore à ses charmes. Le vaisseau qu'elle pousse, avec un doux sourire, à travers les ondes écumantes, entre dans le port et repose sur une mer tranquille : on jette l'ancre, on descend sur l'arène.

Et Phaon ne pouvant trouver aucune parole pour exprimer son émoi : « Qui que vous soyez, dit-il, ou divinité, ou fille des dieux, la bonté de votre cœur égale la supériorité de votre esprit et la beauté de votre figure. Vous avez daigné sauver à nos esprits tremblans les horreurs les plus effrayantes, une mort inévitable, un naufrage affreux. Que faire, non pour reconnaître un bienfait que son étendue met au-dessus de la reconnaissance, mais pour prouver seulement que, si l'action d'y répondre n'est pas en notre pouvoir, nous conservons du moins des cœurs pleins de gratitude ? »

« C'est à moi, dit-elle au contraire, à vous récompenser ; je vous ai détourné de la route que vous deviez tenir. »

Elle le tire alors à l'écart derrière un buisson, et lui faisant présent d'un vase d'albâtre transparent : « Recevez ce parfum précieux ; et, si vous avez reconnu jusqu'ici la vérité de mes expressions, confiez-vous à mes promesses.

De retour dans votre patrie, répandez cette essence sur tout votre corps ; vous recueillerez alors le fruit de votre confiance en moi. — O déesse ! daignez au moins m'apprendre le nom de celle dont je puis me vanter d'avoir été le pilote. — Je fais les délices et les tourmens des mortels. Source de douleur et d'amertume, je mêle les larmes à mes sourires ; reconnaissez en moi la mère du plus faible et du plus terrible des dieux de l'Olympe. — O langage céleste et incompréhensible, dont je ne puis ni ne dois pénétrer les mystères ! — Tout est connu ; sachez que je suis la mère de l'Amour ! »

Elle dit, et disparaît comme un nuage que chasse le soleil. « Arrête, ô belle déesse, s'écrie Phaon en se prosternant ; permets-moi de baiser l'albâtre de tes pieds, et tes mains parfumées d'ambroisie. » Sa voix se perd dans les airs : déjà la déesse touche au sommet de l'Olympe.

Phaon demeure quelque temps immobile de surprise. De retour au navire, il raconte à ses matelots la fuite miraculeuse de la déesse ; mais il se tait sur son dernier bienfait. Tous, remplis d'une crainte religieuse, l'invoquent, la

supplient de se montrer propice quoique absente ; on tourne aussitôt la proue vers Lesbos. Un vent favorable les y pousse, on rentre dans le port de Mitylène.

Phaon qui, pendant la traversée, n'avait cessé de méditer sur les propriétés secrètes que renfermait le don de Vénus, saute le premier sur le rivage, avide d'en faire l'expérience, et se promettant le plus heureux succès.

Cependant, il marche précipitamment vers sa demeure pour embrasser d'abord son vieux père qui l'attendait toujours avec inquiétude. Il ne lui raconta point l'apparition merveilleuse, de peur de troubler son esprit par ces prestiges extraordinaires et religieux; il se retira dans sa chambre sous prétexte d'y goûter ce repos dont on a besoin après une longue traversée.

Il écarte tout le monde, ferme les portes ; et là, déterminé à tout éprouver, partagé entre la crainte de la puissance divine et l'espérance de ses bienfaits, l'œil fixe, la main tremblante, il soulève le couvercle du vase.

Le parfum le plus délicieux s'exhale dans les airs. Celui de la violette même ne saurait lui

être comparé, de la violette humide encore des pleurs de l'aurore, et embaumée de l'haleine et des premiers baisers du zéphyr printanier. Enflammé par d'aussi heureux présages, Phaon se dispose à exécuter les ordres de la déesse. Trempant dans le vase un de ses doigts, il en frotte l'autre main, suspendu dans l'attente de l'événement. A peine la liqueur divine a coulé sur cette main brunie par les travaux de la mer, qu'elle rivalise par sa blancheur avec le lis le plus frais, elle devient délicate et potelée ; il la compare avec l'autre : ce ne sont plus les deux mains du même corps. « Que faire ? dit Phaon surpris d'une si étonnante métamorphose ; la beauté excessive de l'une dégénère en difformité. Achevons de tenter les hasards du sort qui m'est promis. »

Il dit, quitte ses vêtemens ; et, puisant à pleines mains dans le vase, il répand la liqueur sur sa poitrine. Le même prodige excite sa surprise ; la certitude remplace l'espérance : il fait couler l'essence sur tout son corps. Qui pourrait exprimer le ravissement de Phaon, lorsqu'il vit naître par degrés sous ses mains toutes les formes et toutes les grâces de la plus brillante jeunesse, lorsqu'il vit ses traits

s'embellir ! Ses yeux se portent alors sur un miroir de métal poli qui réfléchit son image ; nouveau Narcisse, il ne peut se lasser de la contempler, aussi digne d'excuse alors que l'autre le fut de blâme. En effet, cette beauté, présent de la nature, qui se développe et croît avec nous, semble perdre de son prix, et le sentiment s'en affaiblit par l'habitude ; mais cette beauté divine, ouvrage d'un instant, donne de nouveaux charmes à un corps qui n'en avait reçu aucun de la nature : comment se défendre de l'admiration, au moment où l'on cesse tellement de ressembler à soi-même ?

Revenu de sa surprise, Phaon adresse ses prières à Vénus, et la remercie d'avoir ajouté l'effet à ses promesses; mais, impatient de faire éclater son bonheur, et de jouir à son tour, près des autres, de la surprise qu'il avait éprouvée, il tire d'un coffre ses plus brillans vêtemens, et vient se présenter à son père avec une assurance pleine de grâces.

Celui-ci ne l'aurait point reconnu, s'il n'eût entendu sa voix et appris de lui-même toutes les particularités d'une aussi extraordinaire aventure. C'est aux pères que je laisse à juger qu'elle dut être la joie qu'éprouva celui

de Phaon, en voyant que les dieux même, dans leur sublime intelligence, avaient pris plaisir à embellir son ouvrage. Les pères se plaisent naturellement à admirer dans leurs enfans leurs grâces naturelles qu'ils aiment à s'attribuer. Le vieux pilote ne pouvait détacher ses yeux de dessus Phaon ; et ce qui redoublait sa surprise, c'est qu'en observant attentivement ses traits, il en retrouvait le premier caractère, mais perfectionné : il regardait comme la plus grande faveur des dieux, de lui présenter dans la beauté de son fils quelques souvenirs de sa première physionomie.

CHAPITRE II.

FÊTE DE MITYLÈNE.

Sapho était arrivée à cet âge où l'on dissimule mal les premiers besoins de l'amour. Ainsi, à la naissance du tiède printemps, on voit la rose entr'ouvrir son calice, et épanouir ses feuilles sous les perles de la rosée. Comme toutes les jeunes filles, on la voyait avide

d'assister aux combats des athlètes, aux fêtes des dieux, aux assemblées publiques. A l'aspect des jeunes gens, son cœur éprouvait un sentiment obscur et indéterminé, ouvrage de ses sens prêts à s'enflammer, plutôt que sympathie ou passion de l'âme. Semblable à l'abeille errante sur les fleurs, son cœur léger et libre voltige d'objets en objets. Quoiqu'elle n'attire point par sa beauté, elle captive par les grâces de son esprit, et la passion qu'elle inspire est d'autant plus profonde, qu'elle ne prend point sa source dans des attraits périssables, mais dans les charmes de son esprit.

Et en effet, elle avait déjà soumis plus d'un cœur ; mais, plus jalouse de plaire que d'être aimée, elle donnait des fers qu'elle ne partageait point. Elle ne s'imaginait point alors qu'un jour viendrait où l'amour la ferait fléchir sous un joug impérieux.

Déjà la beauté de Phaon ne charmait plus seulement Mitylène ; le bruit s'en était répandu dans toute l'île de Lesbos et au-delà des mers. Semblable à une jacinthe superbe qui domine sur le vulgaire des fleurs, il n'effaçait point seulement les autres jeunes gens par ses grâces, mais il l'emportait encore sur eux,

dans tous les exercices, en force et en agilité : il n'y avait point d'athlète plus robuste, de coureur plus leste, de lutteur plus adroit, de conducteur de char plus habile. Ses émules, en le voyant, n'éprouvaient que de l'envie, les femmes de l'amour, les hommes de l'admiration.

Sapho entendait souvent parler de ce prodige, elle n'en persistait pas moins à se vanter de son indifférence : « Je ne serai jamais l'esclave de l'amour ; que d'autres soient assez viles pour porter ses fers. »

Elle était loin de penser alors que la flèche mortelle dont elle devait sentir l'atteinte, dût partir des yeux de Phaon ; et, songeant dans son orgueil aux victimes de ses traits, elle allait jusqu'à croire que Phaon en grossirait le nombre, s'il s'offrait une occasion de lui adresser la parole.

Chaque année on célèbre à Mitylène, à la nouvelle lune du mois hécatombéon, les fêtes de Minerve. Aux sacrifices, aux cérémonies, à la pompe, succèdent les jeux athlétiques, les exercices du gymnase. On y propose des prix aux vainqueurs pour lesquels la gloire est le premier de tous.

Les rites solennels sont achevés, le feu des antiques sacrifices s'éteint, la trompette sonne, les athlètes se rassemblent. Aux éclats du signal connu, un enthousiasme inquiet s'allume dans ces jeunes cœurs ; c'est ainsi que le destrier frémit au premier son des armes.

On proposa d'abord la course de mille pas, depuis le temple de Minerve jusqu'à la place ; le plus robuste archer n'aurait pu lancer un trait à cette distance. On voit paraître dix coureurs. Ils se placent sur une ligne au pied du temple ; et, se mesurant réciproquement des yeux avec une curiosité avide, chacun détache et jette son manteau que des esclaves ramassent : ils paraissent plus lestes sous un léger vêtement. Au premier son de la trompette, tous s'élancent : l'espoir de la victoire se peint dans l'impétuosité de leur course, dans l'avidité de leurs regards qui dévorent le but.

Pendant quelque temps ils courent sur une même ligne ; il n'en est pas un qui dépasse l'autre. Bientôt celui du milieu double le pas ; ceux qui le joignent s'efforcent de le suivre, et leur bande ressemble à celle des grues qui fend les airs en dessinant un angle, alors qu'aux approches de l'automne, un instinct secret les

éloigne du séjour des frimas que leur départ annonce.

Ils gardèrent pendant quelque temps cet ordre, lorsqu'à droite, le rival de celui qui dépassait les autres, s'élançant avec impétuosité, le laisse à son tour en arrière. L'air retentit des plus favorables applaudissemens. A ce bruit, plus jaloux encore de les mériter que de remporter le prix, le premier qui venait d'être devancé, rassemblant toutes ses forces, ne court plus, mais vole, et reparaît de nouveau à la tête de tous les autres : il a reconquis les applaudissemens universels.

Cependant son rival, ne déposant point l'espérance, s'élance hors d'haleine ; celui qui le précède, importuné de son souffle, se retourne, lui présente le pied ; l'autre heurte, et tombe aux cris et au rire de la multitude, tandis que le vainqueur poursuit sa carrière au milieu des applaudissemens. Arrivé seul au but, il en détache la couronne de laurier, la pose sur son front et sur ses cheveux dont il essuie la poussière. Les autres abandonnent la carrière ; le vainqueur était un citoyen de Ténédos, à qui son agilité avait fait donner le surnom d'Achille aux pieds légers.

CHAPITRE III.

LES CHARS.

A LA place d'où s'étaient élancés les coureurs, paraissent, disposés pour un nouveau spectacle, six chars attelés de front chacun de quatre coursiers, dont le pied impatient creuse la terre, et qui font frémir leur crinière dans leurs hennissemens. Les conducteurs dressés sur les pieds, tenant les rênes de la gauche, et de la droite le fouet prêt à frapper, le regard fixé sur la trompette, attendent avec inquiétude le signal que doit donner le juge des jeux.

Le héraut qui doit transmettre ce signal approche la trompette de ses lèvres; il regarde : les six conducteurs, l'écharpe flottante, la tête couverte d'un casque pour les garantir dans la chute, palpitent. La trompette sonne; les coursiers frémissans s'élancent dans la carrière; les conducteurs leur abandonnent la bride, les animent de la voix et de la verge : ils se penchent sur eux, soit pour qu'ils entendent mieux leurs cris, soit que la passion leur imprime cette attitude.

La foule dans l'attente se tait ; on n'entend que l'éclat des fouets, le bruit des roues, les voix menaçantes, et le pas retentissant des coursiers qui galopent. Le mouvement des roues, la précipitation des pas élèvent dans les airs, auparavant sereins, un tourbillon de poussière. Comme la lune roulant au milieu des nuages, se voile et se découvre tour à tour, ainsi on aperçoit un char briller ou s'obscurcir dans des globes de poussière. Bientôt un vent léger s'élève de côté, et, rejetant la poussière vers les spectateurs, les oblige à se couvrir la tête de leur manteau. Du côté opposé on découvre sans obstacle les six chars, et les assistans jouissent non seulement du spectacle, mais encore de l'embarras de ceux que le vent aveugle.

Le vent, disent les poëtes, est chose légère et capricieuse ; il change subitement, et place la tempête où régnait le calme : ce coup paraît un acte d'équité ; il fait bafouer les autres à leur tour.

Déjà un char, dont les coursiers sont blonds et à noire crinière, dépassait les autres ; le conducteur se livre à l'espérance de la victoire ; et, pour répondre aux applaudissemens qui remplissent l'empyrée, il agite en longs

cercles son fouet retentissant ; mais pour tromper de si douces illusions, voici que le presse un char aux bruns coursiers : on croit voir ceux de Pluton enlevant Proserpine. Leur haleine enflammée semble lancer des étincelles ; narines poudreuses, bouche écumante, œil enflammé, ils courent, rapides comme le vent, orageux comme la tempête.

Déjà leur tête couvrait le centre des roues du char qui les précédait, et dont le conducteur, se retournant, sentait palpiter son cœur, et redoublait de cris auprès de ses coursiers qu'il appelle par leur nom. Eux, animés par le bruit des pas de leurs rivaux, l'oreille dressée, précipitent leur course ; leurs rivaux, disputant la carrière avec autant d'ardeur, comme une vague que pousse le vent, joignent leurs flancs. Pendant un trait du stade, parcourant la même ligne, les huit têtes de chevaux parurent n'appartenir qu'à un seul char. La victoire est indécise, les applaudissemens sont suspendus ; mais le hasard capricieux termina désagréablement cette noble lutte, dont le mérite seul devait remporter le prix.

En effet, au moment où les coursiers bruns redoublaient d'efforts pour dépasser les autres

que leur roue effleurait, la cheville de l'essieu, chassée par la violence du mouvement, vient frapper l'un des blonds coursiers, qui, s'abattant aussitôt, entraîne les autres dans sa chute. Le conducteur tombe du siége; l'autre penche sur son essieu privé de sa roue et traîné dans la poussière; tandis que le conducteur est renversé sur l'arène, dénué de tout espoir, le char vide marche vers le but.

Les quatre, restés en arrière à une égale distance, reprennent courage au spectacle de cet accident, et, ranimant leurs espérances, se disputent la carrière, au bout de laquelle on voit arriver un quadrige traîné par des chevaux blancs aux taches noires.

Le conducteur se présente au dispensateur des prix, et reçoit un casque et une cuirasse d'acier enrichis d'argent, sur lesquels on a gravé un quadrige en or avec cette inscription : *La gloire récompense de toutes les peines qu'on prend pour l'acquérir.* Les autres s'éloignent pour cacher leur honte, et ceux qui ont été renversés sont secourus par les plus proches spectateurs.

CHAPITRE IV.

LE LUTTEUR.

Voila qu'incontinent, de l'autre côté du stade, on entend résonner de joyeux instrumens, qui appellent la multitude à un nouveau spectacle. La foule s'y précipite comme l'essaim d'abeilles que le berger rappelle au bruit de l'airain. La palestre est ouverte aux exercices gymnastiques. On voit paraître un grand nombre d'athlètes armés du ceste; plusieurs sont venus pleins de joie et de hardiesse, qui doivent être enlevés mourans et couverts de sang dans les bras de leurs amis.

Phaon ne paraissait point encore, quoique célèbre dans ces jeux : sans doute qu'il voulait se faire désirer; et, en effet, la multitude impatiente l'appelait à grands cris par son nom. Sapho avait accouru selon sa coutume à ces jeux; et, au bruit qu'excitait la réputation de Phaon, elle ressentait l'aiguillon d'une curiosité inquiète; elle était avide de le comparer à sa renommée. Bientôt un murmure favorable

s'étend, s'accroît avec applaudissement, et l'on voit paraître à la barrière, Phaon, au grand déplaisir de ses rivaux, et à la grande satisfaction de la multitude. Il avait choisi ce jour l'exercice de la lutte : un léger cothurne faisait ressortir l'éclat de sa jambe nue ; une tunique d'azur, retenue au-dessus de sa poitrine par une ceinture dorée, tombait sur ses genoux. Il jette pendant quelques instans sur la foule des regards qui appellent un rival. Un athlète crétois, d'une grandeur démesurée, se présente devant lui, et, se dépouillant à l'instant du manteau qui l'enveloppe, se montre nu, n'ayant autour des reins qu'une ceinture selon l'usage. Ses membres ont été brunis dans cet exercice par les rayons brûlans de l'été. Son corps est couvert de poils; ses muscles robustes sont semblables à ceux d'Hercule.

Aussitôt Phaon se dépouille vivement de sa tunique, et, la rejetant à un esclave, entièrement nu, ne garde que la ceinture athlétique. Ses membres n'étaient point d'une proportion aussi forte que ceux de son rival ; mais ils présentaient l'accord le plus harmonieux : ses muscles n'étaient point prononcés avec trop de saillie, ils ne sont qu'indiqués ; un léger

duvet brille sur ses joues fraîches comme le bouton du matin : il faut, pour peindre l'éclat qui les colore, recourir à l'antique comparaison des roses et des lis. Les esprits sont en suspens, mais tous s'accordent dans leurs vœux secrets. Enchantés de la beauté du jeune athlète, tous désirent qu'il remporte le prix, ou du moins qu'il sorte du combat sans blessure. Et en effet, en comparant d'un côté la force monstrueuse de son rival, et de l'autre la délicatesse de ses membres, on devait éprouver le plus tendre intérêt.

Tandis que les spectateurs restent dans cette perplexité, les deux athlètes se mesurent, s'éloignent, se rapprochent lentement, se dressent et s'élancent. Le Crétois venait, les bras étendus, moins pour serrer Phaon que pour l'étouffer : Phaon l'évite en se baissant avec agilité, passe sous ses bras, et, se retournant avec la vivacité de l'éclair, le serre au flanc droit.

Le Crétois s'en détache par un effort, avant que son rival ait eu le temps de l'étreindre. Ils se mesurent de nouveau : le Crétois frémit de voir que, dès le commencement du combat, il ait été sur le point de succomber sous un

jeune homme dont le courage ne lui paraissait que témérité. Son orgueil l'aveugle, et ferme dans son âme tout sentiment à la pitié. Devenu cruel par ressentiment, il se précipite sur Phaon, tête baissée, comme un taureau assailli par un pasteur.

L'adresse de Phaon tient alors du prodige : saisissant des deux mains la tête de son adversaire penchée et dirigée vers sa poitrine, s'élevant tout à coup sur ses jambes, il se place d'un saut sur le dos de son adversaire. Celui-ci qui avait pris son élan avec la rapidité d'un bâtiment que l'on jette à flot, ne trouvant point la résistance attendue, tombe le visage contre terre, et va empreindre sa figure sur l'arène.

Phaon, selon les lois athlétiques, attend qu'il se relève. Cependant les spectateurs, immobiles et muets tant que l'issue du combat reste douteuse, couvrent Phaon d'applaudissemens, et se livrent à de longs éclats de rire à la lourde chute du colosse, qui se relève, le visage couvert de poussière.

Le Crétois, aveuglé par le sable, bouillant de vengeance, se mordant les lèvres, le regard enflammé, se remet promptement de sa chute, et retourne au combat. Les deux athlètes

s'approchent et se tiennent étroitement embrassés. Dans cette position, ils restent quelque temps immobiles, chacun d'eux mesure son adversaire pour prendre son avantage ; ils offrent ainsi aux regards charmés de la multitude le contraste du plus bel adolescent aux prises avec un Satyre poudreux. Impatient de vaincre, celui-ci commence à secouer fortement son adversaire pour l'abattre. Comme le roseau qui cède à la violence des vents, ainsi Phaon se plie avec agilité à tous les mouvemens de son adversaire.

Enfin, saisissant le moment favorable, il glisse sa jambe droite dont il enlace le pied gauche de son rival, lui frappe en même temps la poitrine; le colosse chancelle et tombe. Phaon reste ferme sur ses pieds, débarrassé de son adversaire, dont les bras l'abandonnent pour se soutenir lui-même.

Phaon, proclamé vainqueur par un cri unanime, tourne vers l'assemblée des yeux où se peignent les transports de sa joie, et où brillent les rayons de la gloire qui l'embellit. Le Crétois se relève honteux, et se retire hué par la multitude.

CHAPITRE V.

LE BOUQUET DE FLEURS.

Sapho était au nombre des spectateurs. A l'apparition du bel athlète, son cœur se resserra ; elle pâlit d'abord, et bientôt ses joues se colorèrent d'une pourpre légèrement enflammée. Lorsqu'ensuite elle admira dans tous ses mouvemens ce mélange heureux d'audace, de force et de grâce, un désir inquiet s'éleva dans son âme ; elle aurait voulu contempler de plus près ses charmes, recueillir les expressions de cette bouche charmante, et connaître enfin toutes les qualités d'une âme que les dieux avaient logée dans un si beau corps.

Sapho était assise à côté de Dorilla sa sœur, qui l'avait accompagnée à la fête. Dorilla, dont la beauté pouvait porter le trouble dans plus d'un cœur, conservait le sien indifférent et paisible. Heureux celui qui jouit de ce calme intérieur ! il peut se vanter de respirer le bonheur même de l'Olympe : telle est la félicité divine, selon l'expression des poëtes sacrés.

Groupés sur la cime d'un mont serein, rassasiés de nectar, les dieux fainéans s'endorment, mollement renversés sur des nuages.

Dorilla, quoique formée du même sang, avait un caractère différent. Sapho considérait le combat d'un air passionné et brûlant; Dorilla le contemplait d'un regard tranquille, et quelquefois seulement un léger sourire voltigeait sur ses lèvres. « N'est-ce pas disait Sapho, le plus bel adolescent de Mitylène? — Cela se peut, répondait Dorilla, quoique... — Eh! quelle légèreté dans ses mouvemens, quelle grâce dans ses attitudes! » ajoutait Sapho.

Sa sœur ne lui répondait point, attentive à l'issue du combat, qui seul occupe sa curiosité. Sapho redouble d'exclamations et d'inquiétude : lorsque Phaon est pressé, son cœur palpite; a-t-il l'avantage, elle pousse des cris de joie. Il triomphe, elle se lève précipitamment, entraînée par la passion qui la trompe, et qui lui fait prendre un mouvement d'amour pour celui de la curiosité. Elle se mêle à la multitude qui accourt pour applaudir le vainqueur, s'en approche; mais, vierge simple et encore timide, ignorant ce que signifie la palpitation

de son cœur, elle craint d'en approcher au moment qu'elle le désire ; confuse et muette au milieu de la troupe affolée à l'entour, elle se contente de jeter sur lui des regards furtifs et brûlans.

Bientôt, ne résistant plus, et maîtrisée par un sentiment impétueux, elle tire de son sein un bouquet retenu par un ruban, et, s'avançant vers l'athlète, le lui présente, en l'accompagnant de ces deux vers improvisés par le plus grand maître en poésie, par l'Amour.

QUEL est donc ce vainqueur gracieux, intrépide ?
Ses traits sont de l'Amour, et sa force est d'Alcide.

Jusqu'à ce moment elle avait ignoré les règles du mètre et les charmes de l'harmonie ; mais alors un sentiment inconnu fit rompre à son esprit toutes les barrières de la réserve et de la timidité qu'elle conservait dans la maison paternelle ; elle passa tout à coup à un excès de hardiesse et à l'oubli des bienséances en public. Phaon reçut avec grâce le bouquet ; mais, venant à lever les yeux sur celle qui l'offrait, il n'éprouva aucun des sentimens dont elle brûlait ; et accueillant obligeamment, mais

avec indifférence, le présent, il tourna ses pas d'un autre côté. Sapho, pour cacher sa confusion, abaissa son voile, et s'éloigna.

Cependant le vainqueur, au milieu des applaudissemens que font retentir les chœurs de jeunes filles qui dansent et sèment des fleurs autour de lui, au milieu des chants que la lyre et les cistres accompagnent, s'avance dans la carrière; il marche en triomphateur, arrive devant le juge des combats, qui, se levant, pose la couronne sur sa tête, et y ajoute le prix du combat, un casque poli, orné d'une crinière blanche flottante, et un large bouclier, au centre duquel était gravée la tête de Méduse.

CHAPITRE VI.

LE REPAS : LE CŒUR MANQUE.

Quittons ce bruyant théâtre des jeux, et transportons-nous chez Scamandronime. Sapho, contristée du froid accueil que son présent a reçu, et du mince éloge donné à ses

vers, vient d'abandonner avec dédain un spectacle qui ne lui offre plus d'attraits, et revient à pas lents vers la maison paternelle. Arrivée, elle se renferme dans sa chambre, plongée dans l'amertume de ses nouvelles pensées; elle n'en serait pas sortie, si, à l'heure du repas de famille, les esclaves ne l'eussent appelée plusieurs fois.

Elle y paraît enfin, s'assied, taciturne et triste, refuse les mets qu'on lui présente, ou les effleure à peine, sans appétit, du bout des lèvres, les mains sur sa poitrine, l'œil fixe vers la terre; sa morne attitude révèle assez toute sa faiblesse.

« Eh! qu'éprouve ma chère fille? s'écrie Scamandronime; quel est le sujet de la tristesse dont je saisis l'expression sur toute sa physionomie? » — Elle, comme dans les afflictions profondes que l'on croit dissimuler par un vain effort: « Quoi donc! ne suis-je point comme à mon ordinaire? — Non, Sapho, reprit Cléis avec tendresse. Ma chère fille, mon cœur souffre de l'excès de tes peines; ce sont les premières que je te voie éprouver: ouvre-nous ton cœur; le repas en sera meilleur, si tu reprends ta gaîté accoutumée.

» — Soyez tranquille, répond Sapho avec quelque aigreur, et comme impatientée d'un intérêt importun. Le ciel ne garde pas toujours la même sérénité; comment notre âme conserverait-elle la sienne? — Eh quoi! continue Scamandronime, tu reviens d'une fête où l'on court avec empressement, et tu ne fais point à tes vieux parens, avec ton aimable enthousiasme, le récit d'un spectacle dont leur âge les écarte? Te voilà triste et sombre : on croirait que tu viens d'assister à un supplice, et non à des jeux. Dis-nous donc, Dorilla, ajouta Cléis, s'il est arrivé quelque malheur; je ne saurais l'imaginer, car je ne te vois pas plus émue que de coutume. »

Et Dorilla, comme ignorant entièrement les peines d'amour : « Aucun que je sache » ; et, continuant à distribuer les mets, elle en offre à sa sœur : « Prends de la nourriture et des forces, du moins pour revoir ce bel athlète. » Fille simple! elle croyait fournir à la conversation un sujet agréable; et poursuivant : « Il fait grand cas, dit-il, de ton bouquet; mais il en fait encore davantage d'une jeune fille que le lui a enlevé. — Et que dit l'athlète? crie Sapho avec humeur. — Rien;

il parut sourire au larcin : je la vis ensuite rester au milieu de la foule pendant que tu t'éloignais subitement ; je te rejoignais lorsque j'appris que c'était une des filles les plus distinguées et les plus belles de l'île, et que d'ailleurs il aime éperdument. » — Et Sapho, plus troublée : « Son nom? — Je ne m'en suis point informée, » répond l'innocente Dorilla ; et de la servir de nouveau. Sapho, hors d'elle-même, se lève, court à sa chambre, et s'y renferme. Ses parens sont émus, Dorilla étonnée, et les esclaves immobiles.

CHAPITRE VII.

LA CONFIDENCE.

Mais Rhodope, qui avait eu soin de Sapho dans son enfance, esclave d'un âge mûr, s'approche avec discrétion de la porte, heurte doucement, et l'appelle d'une voix qui exprime la sensibilité et le dévouement. Sapho fondait en larmes, et n'entendait rien.

L'esclave de crier plus haut : Sapho ! Sapho !

et de frapper plus fortement. « Va-t'en, Rhodope importune, et laisse-moi en paix. — Accordez-moi au moins, continua l'esclave affectueuse, de placer ces coussins, d'étendre sous vous ces tapis, ou de vous verser des parfums. » Sapho, vaincue par ces douces instances réitérées, écarte la traverse qui barre la porte, mais non sans efforts, parce qu'elle l'avait poussée avec violence en la fermant. L'esclave entre : « Que puis-je faire qui vous soit agréable ? pourquoi dans votre tristesse abandonner ainsi la table ? et, ce qui est plus cruel, pourquoi nous cacher la cause de vos peines, auxquelles notre tendre intérêt saurait bien trouver quelque remède, si nous les connaissions ? » — Sapho garde le silence, le front appuyé sur ses deux mains, les coudes sur ses genoux, ne laissant échapper que des soupirs et des sanglots entrecoupés ; tandis que des torrens de larmes tombent sur son sein, et inondent sa ceinture virginale.

A ce spectacle attendrissant, l'esclave fidèle est émue : « Eh ! qui a donc changé en deux sources de larmes ces yeux qui brillaient naguère de tous les rayons de la joie ? Quelle injustice ou quelle vengeance des dieux a pu

vous plonger dans une si grande désolation? Souvenez-vous que ces bras vous ont soutenue dans votre enfance ; continuez d'épancher vos secrets dans mon sein. »

A ce discours, qui semblait renouveler ses douleurs, Sapho se lève désespérée, et se jette sur un tapis, le visage contre terre. L'esclave, reconnaissant combien les discours, loin de l'apaiser, irritent sa douleur, s'assied en silence auprès d'elle, prête à la servir au moindre signe, en attendant qu'elle se calme.

Peu de temps après, Sapho releva de son côté des yeux pleins de tristesse, et qui semblaient implorer la compassion. Rhodope alors ranimée, et concevant quelques espérances : « On adoucit ses peines en les versant dans le sein d'une amie qui les partage. Ses conseils peuvent tempérer un chagrin qui, obstinément renfermé dans le cœur, le ronge sans remède. Hélas! peut-être éclairée par le triste avantage des ans, j'ai pénétré dans votre cœur, et j'en devine les secrets. Eh! qui pourrait, aimable comme vous l'êtes, chérie de vos parens, estimée de tous, troubler la sérénité d'une aussi belle vie, sinon un de ces traits imprévus que l'amour prend dans des yeux

charmans, et qui pénètrent plus avant qu'on ne pense! Si votre mal n'est autre chose, combien il est de remèdes pour le guérir! Mais d'abord, il faut songer à vous ranimer, si vous voulez plaire. La tristesse fane les grâces les plus délicates, comme l'ombre flétrit les fleurs les plus fraîches. » Ainsi parlait l'esclave éloquente pour s'insinuer dans la confidence de Sapho. Ce secret obtenu, elle l'embrassa en souriant.

Sapho, choquée de ce sourire, la repoussait; mais l'adroite et patiente consolatrice : « Il faut me pardonner de sourire à l'aspect d'un mal imaginaire qui s'annonce par les plus tristes symptômes, et finit par les plus douces aventures. D'abord l'hyménée est le plus sûr remède; il plonge dans ses sources bienfaisantes celui qui l'implore, et éteint, plus vite que tout autre, les désirs. Si quelque obstacle s'élève contre ce remède légitime, il nous en reste d'autres. Rien n'est plus efficace à corriger l'amertume d'une passion malheureuse qu'un nouvel et réciproque amour : ce dernier convient, il est facile à votre âge. »

Sapho se taisait; elle ne trouvait dans ces froids conseils qu'une espérance douteuse et

lointaine, pour alléger un mal présent et certain. La douleur du moment étendait sur son esprit un voile à travers lequel elle n'apercevait plus rien.

Cependant ses parens la rejoignent. A leur vue, elle s'efforce de recomposer sa parure et ses traits ; et, leur dissimulant ses peines secrètes, elle vint à bout de leur persuader qu'elle n'avait éprouvé qu'une indisposition momentanée.

Après la plus tendre conversation, Scamandronime sortit pour ses affaires. Dorilla arrive, et, voyant Sapho relevée, la félicite, et l'engage à reprendre ses travaux accoutumés. Sapho, résolue de ne découvrir son secret qu'à l'esclave fidèle, accepte l'invitation de Dorilla, la suit, et rentre dans la chambre, théâtre de leurs occupations.

CHAPITRE VIII.

LES TRAVAUX INTERROMPUS.

SCAMANDRONIME avait fait graver en caractères d'or, sur la porte du Gynécée, cette

sentence : *L'occupation nourrit la tranquillité de l'âme, comme l'exercice les forces du corps.* A la vue de cette inscription, qu'elle connaissait cependant, Sapho demeura un instant pensive, l'œil fixe, et se dit : « Ah ! si l'occupation peut adoucir mes peines, l'esclave la plus laborieuse ne le sera pas plus que moi. » En faisant ces réflexions, elle passa le seuil.

Dorilla, continuant alors une trame fine déjà commencée, fait voler d'une main légère, à laquelle le mouvement du pied correspond, la navette entre les fils. Elle chante un hymne d'Alcée à Diane. Rhodope, retirée dans un coin, file tranquillement et en silence, les yeux fixés sur Sapho, et cherchant à surprendre quelque expression de calme sur sa physionomie.

Sapho se place devant une toile sur laquelle son aiguille savante, rivale du plus habile pinceau, faisait naître des fleurs. Devant elle était posé un vase d'albâtre transparent, rempli d'une eau fraîche et limpide, où trempaient des fleurs. C'étaient les mêmes que celles dont fut composé le bouquet qu'à son regret éternel elle avait jeté au vainqueur, et qui ornaient

déjà le sein d'une rivale. A cette vue, pleine d'un transport passionné, elle les retire du vase, et les jette dans la salle voisine.

A ce mouvement d'une impatience imprévue, Dorilla suspend son chant et son travail, et, se tournant vers Sapho, lui demande avec timidité si un transport semblable à celui qu'elle éprouva à table, la saisit de nouveau. Le fuseau échappe des mains de Rhodope, qui s'avance prête à la secourir. Mais Sapho, contenue dans son délire par la présence de sa sœur, prenant sur elle-même, et voulant dissimuler la violence du sentiment qui lui avait fait jeter les fleurs avec un dédain si marqué, dit à Rhodope : « Il faut m'apporter d'autres fleurs, celles-ci étaient fanées. » La paisible Dorilla retourne alors à sa chanson et à sa navette.

L'esclave empressée sort pour obéir à Sapho, qui, la tête sur ses mains, demeure plongée dans une mélancolie profonde. Dorilla, regardant son attitude comme celle de l'attente, continue, sans l'interrompre, de faire résonner l'appartement de sa voix mélodieuse.

Sapho qui, avant ce jour fatal, prenait plaisir à entendre cette voix qu'elle accompagnait

souvent des sons de sa lyre, en était importunée, autant que le cultivateur est attristé du cri monotone et continu de la cigale babillarde, pendant les longs jours de l'été.

Rhodope arrive, portant des fleurs fraîchement cueillies, et les dispose dans le vase placé en regard de Sapho, qui, après les avoir admirées pendant quelque temps, choisit une amaranthe, et se prépare à l'imiter. Elle se met à l'ouvrage. Mais cette fleur, qui lui était autrefois si agréable, lui paraît aujourd'hui tellement insipide, que bientôt elle abandonne l'aiguille; et, choisissant un autre sujet, elle anime un ruban de différentes couleurs. Le trouble de ses pensées l'arrête peu à ce travail.

Deux bracelets de perles l'occupèrent un instant; mais bientôt, ennuyée de ces objets, tel que le passereau qui fatigue les rameaux de l'inquiétude de son vol, elle vint se placer près de Dorilla, et observer son paisible travail. Sa sœur, frappée de son agitation : « D'où vient que naguère, assidue au travail, le jour entier te paraissait un instant, et qu'aujourd'hui un instant te semble un siècle? — O bienheureuse celle à qui les dieux ont accordé une imperturbable sérénité d'âme! Et comment

un travail insipide peut-il avoir quelque attrait pour toi ? » — Dorilla, avec le même sang-froid : « Il te paraît insipide aujourd'hui, et j'ignore la raison de cette humeur. Te plairait-il, pour la dissiper, de m'accompagner de ta lyre ? » Elle interrompit aussitôt son travail, et, les mains sur ses genoux, les yeux vers le ciel, elle entonne, d'une voix touchante, un hymne sacré, la prière d'Orphée, qui, suppliant, s'avance aux enfers sur les pas d'Eurydice ; et tel était le charme de sa voix, qu'alors même qu'elle n'était pas l'écho d'un cœur embrasé d'amour, elle exprimait cependant, par sa douceur infinie, tous les mouvemens d'une passion que Dorilla faisait éprouver sans la partager.

Tandis que Sapho l'accompagnait d'une main savante, des larmes involontaires arrosaient sa lyre ; elle croyait entendre les plaintes d'Orphée, séparé, par un arrêt cruel, de l'objet de son amour. L'esclave fidèle surprenait ces larmes. Dorilla, n'apercevant ni le trouble de l'une, ni la peine de l'autre, continuait de chanter.

Cependant le soleil penchait vers son déclin ; le jour ne suffisait plus aux travaux ; ils sont

interrompus. Dorilla retourne vers sa mère, et Sapho, accompagnée de l'esclave, marche vers le jardin.

CHAPITRE IX.

LE COURROUX DE VÉNUS.

Tous les soirs, Sapho se promenait dans un vaste et délicieux jardin que Scamandronime avait orné de statues et de riches monumens. La variété des fleurs, l'abondance des fruits, charmaient les yeux par l'éclat de leurs couleurs, et l'odorat, par la suavité de leurs parfums. Sapho les cultivait de ses propres mains. Ces fleurs étaient les plus brillans modèles de ses dessins; ces fruits, naissantes prémices, elle les déposait sur la table paternelle, où les convives applaudissaient à celle qui les avait cultivés; ces oiseaux, elle se plaisait à les élever, à les nourrir.

Après avoir marché quelque temps dans l'ombre des bosquets : « Eh bien ! Rhodope, ces fleurs ont cessé de m'être agréables. Les

arroser de l'onde de ces ruisseaux limpides, donner des appuis à leurs tiges languissantes, était autrefois mes plaisirs. Aujourd'hui, mon cœur rassasié les voit avec indifférence : ces ondes jaillissantes qui, par la pétulance de leurs bonds, semblent exprimer la gaîté vive, et y disposer; cette cascade qui, dans cette grotte consacrée au silence, invite au doux sommeil, et qui roule, s'épanche en gazouillant dans ce bassin de marbre, m'attristent de leur murmure importun ; elles ont perdu pour moi leur limpidité. »

En parlant ainsi, elle se trouvait sur les bords d'un vaste bassin au milieu duquel s'élevait un jet d'eau vive qui volait en poussière humide dans les airs, ou retombait en gouttes de cristal sur les eaux peuplées de poissons divers. La malheureuse Sapho s'assied au bord sur un tapis de gazon, près de Rhodope, et dans le silence de ses sombres pensées.

Cependant un léger zéphyr agite les feuilles des arbres chargés de fruits, se balance sur la tige des fleurs, et se joue dans les tresses éparses et négligées de cette jeune vierge dont les yeux se promènent sur le liquide cristal où les poissons s'égaient et glissent. Elle laisse

enfin échapper cette plainte qu'elle ne peut retenir.

« Toute la nature est paisible : ces fleurs brillent, l'air est pur, le ciel tranquille ; les oiseaux gazouillent et sautillent sur ces branchages, où ils trouvent un doux asile et le repos ; les poissons même, renfermés dans cet étang, semblent ignorer leur esclavage : seule au milieu du calme universel, je suis battue par la plus cruelle tempête. » Alors se rouvre la source de ses pleurs. Touchée de compassion, la fidèle esclave : « O ma fille ! que ma maîtresse me permette de lui donner ce nom, ce transport extrême sort, par sa violence, des passions ordinaires. En peu de temps, votre amour est monté à ce comble, où, si j'en crois mon expérience, il n'arrive qu'à la suite des plus longues séductions. O ma fille ! Vénus vous persécute ; ne l'auriez-vous jamais offensée ? Il faudrait alors avoir recours aux sacrifices, aux prières, aux offrandes. »

A ces mots, Sapho, silencieuse et pensive, baissa les yeux, et portant sa main vers son front, après une pause, tristement : « Tu me plonges dans un doute qui m'afflige, et auquel je n'avais jamais pensé. Hélas ! est-ce que la

vengeance est un plaisir pour les dieux! — O ma fille! les dieux récompensent avec libéralité, et punissent avec rigueur. Eh quoi! ces récits de votre tendre enfance ne sont-ils plus présens à votre mémoire! les tourmens des ombres malheureuses, les peines des Tantale, des Sisyphe, des Tityus, exemples de la colère céleste! »

Sapho, dans un trouble mortel : « O haine de Vénus, je te reconnais à l'étendue de ma misère! — Auriez-vous négligé le culte de Vénus, ou insulté à la puissance de son fils? Ne savez-vous pas que Niobé, pour s'être vantée d'être plus heureuse que Diane, vit ses douze enfans percés des flèches d'Apollon? Ne savez-vous pas que Méduse, pour avoir profané par ses amours le temple de Minerve, vit sa blonde chevelure changée en serpens horribles? Ne savez-vous pas que Vénus, offensée par Pasiphaé qui avait refusé de l'adorer, la plongea dans ce délire qui l'égara sur les traces d'un taureau?

» — Malheureuse! malheureuse! j'ai encouru la colère de cette déesse puissante. Naguère je devais offrir, par les ordres de ma mère, deux colombes aux fêtes de Vénus :

émue des gémissemens des victimes innocentes, je rompis leurs liens; elles précipitèrent leur vol dans la forêt voisine. Je me rappelle à présent avec terreur qu'un tonnerre imprévu se fit alors entendre; il m'annonçait sans doute quelque grande calamité. — O ma fille ! humiliez-vous sous la puissance de votre ennemie. »

Aussitôt elle s'approche d'une volière, où, parmi les oiseaux prisonniers, on distinguait des colombes qui, réservées et nourries pour la table ou le sacrifice, vivaient tranquilles, ignorantes de leur destinée, et accouraient sans effroi vers la main meurtrière. Heureuse ignorance de l'avenir ! Oh ! que l'homme, si fier de sa raison, ne peut-t-il goûter vos bienfaits ! Fureur d'accumuler, maux physiques, peine morale, terreur de la mort, tout, par une triste prescience, corrompt et empoisonne la douceur du moment présent.

Rhodope, choisissant les deux plus belles colombes, et se tournant vers Sapho : « Demain, au lever de l'aurore, nous les porterons dans le temple de Vénus. — Volontiers, ma tendre amie; et elle pleure, accablée à la fois des tourmens de l'amour

et de la crainte des vengeances célestes.

Le temps s'était écoulé rapidement pendant cette conversation où leurs cœurs s'étaient entretenus. Les ténèbres s'épaississaient, et le silence régnait dans les airs animés naguère du chant de mille oiseaux. La lune se levait brillante d'un doux éclat. Déjà son disque apparaissait à travers le feuillage que balançait le zéphyr du soir. Aux rayons de cette lumière caressante, le cristal jaillissant des fontaines semblait briller d'un éclat plus doux et plus argenté : mais, si la nuit était calme, il n'en était pas ainsi du cœur de Sapho. Les noires sollicitudes l'assiégent. Elle marche, la tête languissamment penchée, l'œil vers la terre, les bras sur la poitrine. Rhodope la soutient de la main droite, porte de la gauche les colombes, et, lui prodiguant d'inutiles consolations, la ramène au seuil paternel.

CHAPITRE X.

LA NUIT.

Le zéphyr retient son haleine; le laboureur fatigué sous le chaume, le guerrier sous la tente au milieu des armes, le monarque sous les lambris fastueux de son palais, l'oiseau sous le feuillage humide, la fauve dans son antre, tous s'abandonnent également aux charmes du sommeil : Sapho seule ne peut fermer les yeux. En vain elle étend sur la couche ses membres languissans ; sa couche lui paraît un tissu d'épines. Dans une agitation continuelle, ses vœux appellent en vain le sommeil qui fuit de sa paupière inondée de pleurs. Dans un coin brûlait une faible lampe dont le pâle éclat suffit pour chasser les ténèbres, sans troubler le sommeil, ami de l'obscurité, et près de laquelle Rhodope filait tranquillement assise, attentive au moindre signe de sa maîtresse.

Sapho cependant, accablée de fatigues, trouve enfin, dans les bras du sommeil, une

trève légère à ses tourmens. L'esclave s'en aperçoit, quitte son travail, la regarde, immobile et muette, retient son haleine pour ne point troubler un repos si précieux. Mais en vain Morphée épanche l'onde du Léthé sur un cœur enflammé des feux de Vénus ; tous les pavots des plaines fécondes de l'Asie ne parviendraient pas à calmer ces feux. L'infortunée se lève tout à coup ; dans cet état qui tient de la veille et du sommeil, elle fait lentement quelques pas, et les paupières demi-closes, laissant échapper des sanglots entrecoupés : « Malheureuse.....! barbare Phaon...! Vénus, pardon ! »

Témoin de son délire, craignant qu'elle ne se blesse dans un choc, l'esclave s'avance pour la soutenir. A son approche, Sapho s'éveille entièrement : l'illusion d'un songe fait place à la certitude de ses peines : « Cruelle ! pourquoi troubler le bonheur du calme fugitif qui dissipait une partie de mes tourmens ? » Elle dit, et sort de sa chambre pour respirer un air plus libre.

Rhodope, ignorant son dessein, et craignant tout de son trouble, accourt, et la retient : « Que crains-tu ? — Votre douleur. — Laisse-

moi contempler le ciel, laisse mes soupirs s'exhaler en liberté. J'étouffe dans cette chambre bornée, où ma peine redouble. » Rhodope, qui la tenait étroitement embrassée, cesse alors de la presser dans ses bras; et Sapho, contemplant l'astre mélancolique des nuits, déjà arrivé au milieu de son cours: « Tu aimas, ô Phébé! tu aimes peut-être encore? Souveraines divinités de l'Olympe: vous n'échappez point à l'amour.... Tu quittas en secret les voûtes du ciel pour cacher tes amours dans les ténèbres, et pour contempler, pendant son sommeil, le bel Endymion. Aie pitié de moi! Faible mortelle, puis-je résister à une puissance que les immortels même reconnaissent? »

Tandis que ses soupirs et ses discours se perdent dans les airs, la triste Philomèle les fait retentir à son tour de ses cadences plaintives. Sapho se plaît à l'écouter. Elle considère attentivement le haut ombrage d'où résonnent ces chants mélancoliques, analogues à sa situation. En proie au tumulte de ses pensées, agitée de mouvemens inquiets, elle passe toute la nuit, tantôt à écouter cette plainte, tantôt à invoquer Cynthie: tantôt elle s'étend languis-

samment sur le gazon ; tantôt elle se relève animée, et marche à grands pas. Enfin l'aurore paraît aux bords de l'orient : on aperçoit déjà les franges de sa robe pourprée, la lune pâlit à son aspect. « Marchons au temple, dit Rhodope ; ses portes s'ouvrent dès l'aurore. — Apaisez-vous, belle déesse ! n'attribuez point à un sentiment irréligieux ma compassion pour de faibles victimes. »

Cependant Rhodope relève ses cheveux épars, les entoure d'une bandelette brillante à laquelle elle attache son voile, dont elle abandonne les plis sans art aux zéphyrs. Elle ajuste sa tunique éclatante, dont les couleurs effacent celles d'Iris elle-même. Elle l'attache au-dessous de son sein palpitant avec une ceinture dorée, et chausse ses pieds d'un léger cothurne. La toilette de Sapho achevée, elle jette sur ses épaules un manteau sous lequel l'offrande est cachée. Sapho, suivie de Rhodope, s'éloigne sans être aperçue, et marche vers le temple de la déesse, qui distribue, au hasard, des peines et des plaisirs comparables à nul autre.

CHAPITRE XI.

LA PRIÈRE AU TEMPLE.

Elles marchent ; l'aube rougit ; le zéphyr matinal soulève leurs voiles, fait frémir les feuilles des arbres qui résonnent du gazouillement de mille oiseaux saluant en chœur le soleil, dont les premiers rayons dorent le front des nuages ; spectacle ravissant pour celui qui, sortant d'un sommeil paisible, se prépare à reprendre le cours de ses travaux, mais sans attraits pour un cœur cruellement blessé. Triste au milieu de ces rians objets, Sapho foulait d'un pied languissant les fleurs de la prairie brillante des perles du matin.

Bientôt elles arrivent au temple, qui n'est éloigné de la ville que de la double portée d'un javelot. Il était entouré de chênes antiques. Le fronton sacré dominait dans les airs au-dessus de leur cime verdoyante agitée par les vents. Le temple était ouvert. A l'entour règne un vaste portique soutenu par des colonnes de marbre blanc, auxquelles on avait appendu les

dons offerts à la déesse. Le sanctuaire résonnait déjà des hymnes du matin, entonnés par les prêtresses, et la vapeur du sacrifice montait jusqu'aux voûtes en longs tourbillons de fumée.

Sapho fut frappée d'une religieuse terreur en mettant le pied sur le seuil divin. Arrivée jusqu'à la statue de Vénus, elle mit à ses pieds les colombes qu'un nœud devait y retenir; le front baissé, les bras sur la poitrine, elle prie.

Plus loin, Rhodope joint à la sienne des invocations ferventes : « O puissante déesse ! ce trait est le plus envenimé de tous ceux de ton fils; toi-même l'as trempé d'un mortel poison. Toujours quelque douceur se mêle aux peines de l'amour; pour moi, je ne connais encore que ces dernières. Les tourmens épars sur tant de cœurs malheureux, le mien seul les réunit. J'ai perdu mon amant sans l'avoir possédé. Embrasée de tous les feux, je brûle sans être aimée; et, pour combler mon malheur, tu m'as refusé le don de plaire, après l'avoir prodigué à celui pour lequel je meurs. Apaise-toi, belle et redoutable déesse ! Si je t'ai enlevé deux colombes, reçois celles-ci, reçois-moi pour victime. Si tu aimes la vengeance,

que celle-ci te suffise. Vois dans quel abîme de maux je suis tombée dès le premier pas, moi, la plus malheureuse des amantes. »

Ainsi priait Sapho, et des larmes inutiles sillonnent ses joues.

CHAPITRE XII.

LA RENCONTRE.

Phaon, conduit par la reconnaissance qui l'amenait tous les jours aux autels de sa bienfaitrice, entra dans le temple sans être aperçu de Sapho. Sapho, enveloppée de son voile pour dérober son trouble, ayant épuisé la plainte, était languissamment assise sur la base d'une colonne de marbre. Phaon s'avance vers la statue, et jette des parfums sur le brasier de l'autel. Ils s'enflamment, une odeur délicieuse s'exhale. Ranimée et sortant de sa léthargie, Sapho lève les yeux, et reconnaît l'aimable athlète. Troublée et charmée à cette vue, elle cesse de prier la divinité d'arracher de son cœur une passion qu'elle chérit en

retrouvant celui qui l'alluma. « O Vénus, touche au moins son cœur de cette compassion qui est le premier degré d'un sentiment plus tendre. »

Cependant Phaonfaisait de nouveau fumer l'encens sur les autels de la divinité propice qu'il honorait ; et, soit nouveau bienfait de la déesse envers lui, soitpour augmenter les tourmens de Sapho, Vénus ajoute à ses traits déjà brillans de grâces, un nouvel éclat. Sapho ne peut en détacher ses yeux avides, qui puisent dans ce regard un nouvel aliment au feu qui la dévore. Combien elle désirait de s'en approcher ! mais la retenue de son sexe enchaînait ses désirs ; elle demeuré suspendue entre des sentimens contraires. Enfin, se penchant vers Rhodope, et lui montrant celui qui brûlait des parfums : « Regarde cet adolescent. — L'excès de vos transports est bien digne de compassion. Vénus a comblé ce jeune homme de tous les charmes d'Adonis qu'elle pleura si long-temps ; peut-être même veut-elle que vous répandiez pour cet objet autant de larmes qu'il en a coulé de yeux de l'immortelle. »

Phaon, ayant terminé son offr ande, parcourt

le temple de ses regards, reconnaît la jeune vierge, se rappelle ses vers et son bouquet. Non moins poli que charmant, il l'aborde, exprime de nouveau sa reconnaissance, et applaudissant à ses vers : « Vous y avez mis plus de poésie que de vérité. — Ah ! répondit Sapho dont le cœur palpite, et en poussant un de ces soupirs qui sont l'éloquence de l'amour, il y a plus de vérité que de poésie. — Pardonnez, continue Phaon ; ces expressions sont celles d'une favorite des Muses : elles vous ont libéralement inspiré ces vers charmans ; mais, convenez-en, la vérité n'est pas le caractère de la poésie ; fille de l'imagination, elle ne vit que d'illusions ; et telle fut la source des éloges trop flatteurs que vous m'avez prodigués. » Sapho, se livrant aux charmes de cette conversation, poursuit : « Quel doit être votre pouvoir dans l'empire d'amour, vous, le favori de leur mère qui ne sourit point à tous également ! » Elle dit ; et, rougissant de ces mots involontairement échappés, elle se couvre le visage de son voile. Mais Phaon : « Eh ! pourriez-vous avoir à vous plaindre de cette déesse, à peine dans votre premier

printemps ? D'ailleurs, n'avez-vous pas reçu du ciel un présent bien plus précieux qu'une beauté périssable, le talent de la poésie qui subjugue les cœurs à l'égal de la musique, dont l'expression ne s'exerce pas seulement sur l'homme sensible, mais encore sur les plus féroces, sur les monstres mêmes des forêts ? Tel fut le pouvoir d'Orphée. — Eh ! que nous servent la jeunesse et l'esprit, quand le trait dont l'amour nous blesse n'atteint pas le cœur de l'objet aimé ? S'il porte ailleurs ses désirs, est-il quelque remède dans ces ennuis extrêmes? — Sans doute. — Et lequel ? — Donner son cœur à qui l'accepte ; le retirer à qui le refuse. — Eh ! croyez-vous, parce que vous disposez de tous les cœurs, despote superbe, que ce soit chose si facile ? Vous ignorez les peines dont vous affranchit la déesse trop libérale envers vous, mais dont elle accable les autres ; vous, qui ne pouvez perdre un cœur une fois conquis, ou qui, en le perdant, en retrouveriez mille, vous ne pouvez concevoir le malheur de ceux qui gémissent au pied de ses autels ; ou la déesse se sert peut-être de vous-même pour exercer ses plus cruelles ven-

geances. — Moi, ministre de vengeance ! Ah ! cet emploi me serait trop odieux. — Vous êtes trop élevé, peut-être, pour apercevoir des malheurs au-dessous de vous ? — Vous avez trop mauvaise opinion de la délicatesse de mes sentimens. Et puisque par des éloges, par des reproches que je ne mérite nullement, vous cherchez à sonder les sentimens de mon cœur, je vais vous l'ouvrir. J'aime sincèrement. Si la déesse, j'en jure devant elle, a daigné répandre sur moi des faveurs qui m'aplanissent quelquefois le chemin de plaire, sachez que je n'en abuserai jamais pour inspirer une passion que je ne partagerais point. — Si Vénus vous a doué de charmes, Minerve vous a donné la sagesse. Vous aimez donc ? et quel heureux objet....? — Je satisferai votre curiosité : mon âme est à Cléonice ; je lui dois le plus tendre retour. »

Le cœur de Sapho se remplit d'une nouvelle tristesse : elle se trouble, et baisse les yeux. Et Phaon, croyant qu'il a trop prolongé cette conversation, et qu'il doit se retirer : « J'enlève peut-être des momens précieux à votre amant ; je me repens d'avoir

interrompu des prières aussi ferventes. Continuez de les adresser à la déesse : puisse-t-elle toujours favoriser vos amours, et puissé-je dans le premier combat me montrer digne des vers que j'ai reçus de vous ! »

A ces mots, il s'éloigne en la saluant, ainsi que Rhodope, qui se tenait à une respectueuse distance. Il rencontre un ministre du temple, et lui demande le nom de celle avec qui il vient de converser.

Sapho suit ses pas d'un œil attendri ; Rhodope n'ose lui demander si la conversation a rempli ou déçu son attente : mais voyant qu'elle abaissait son voile sur ses yeux baignés de larmes, et que de nouveaux soupirs s'échappaient de son sein, elle comprit que l'infortunée n'avait fait que s'enivrer d'un nouveau poison, et elle attendit, pour la consoler, une occasion favorable.

Mais, Sapho, dans un délire sacrilége : « Déesse cruelle ! pouvais-tu imaginer de plus affreux tourmens, que de me refuser l'art de plaire, au moment où tu embrases tout mon cœur des feux de l'amour ! Et au moment où tu me plonges dans la plus profonde

humiliation, tu viens, barbare, étaler à mes yeux le triomphe affreux de ma rivale ! »

Elle allait continuer de s'abandonner à ses exclamations impies, lorsque Rhodope accourant : « Infortunée, si vous rompez les liens de toute retenue, songez du moins au respect que l'on doit à la divinité. Si les malheureux l'implorent, que doivent faire ceux qu'elle poursuit ? Irriter celle que vous devriez apaiser.... ! — Ah ! tu parles avec raison, parce que la passion ne te l'a point enlevée. » Et s'adressant alors à Vénus : « O déesse ! tu le vois, la passion aveugle mon esprit ; ce délire est ton ouvrage. Pardonne à l'excès des maux que tu m'as faits. Pardonne aux expressions d'un esprit égaré ; c'est bien assez pour toi de bouleverser mon cœur. Elle se prosterne, se lève, et sort accablée de tristesse ; Rhodope l'accompagne, et cherche en vain à la ramener par des consolations qu'elle ne peut recevoir.

CHAPITRE XIII.

LA CONVERSATION DE FAMILLE.

PHAON, sortant du temple où il avait rencontré la fille de Scamandronime, se rappela, à son occasion, qu'il avait à causer avec ce vieillard, d'affaires relatives à leur commerce. Il retourne alors sur ses pas, et se dirige vers la maison de Scamandronime. Lorsque Sapho arriva, il était déjà auprès de son père.

Déjà s'était répandue, parmi les esclaves curieuses et babillardes, la nouvelle qu'un jeune homme qui n'avait point son pareil en beauté, causait avec Scamandronime. Le bruit en avait été jusqu'à Cléis, qui, pour l'admirer de plus près, feignant de reprendre ses travaux accoutumés, s'était établie dans un coin de la chambre.

Cependant les esclaves, semblables à un essaim d'abeilles, assiégent en foule les portes où les conduit la curiosité. Sapho elle-même la partage ; elle veut connaître la cause de cet

intérêt : elle reconnaît Phaon. La plus douce des illusions se présente à son esprit : « Si la conversation au temple lui avait inspiré le désir d'obtenir ma main ! » Trop disposé à s'ouvrir à une si douce espérance, son cœur cherche une explication favorable à tout ce qui s'est passé. Son indifférence ? elle était feinte sans doute, et la suite de ces égards que l'on doit à une fille innocente. Il convient d'abord de s'adresser à son père. Mais l'amour de Cléonice.... ! pure invention pour s'assurer des secrets de son cœur, en la piquant de jalousie. Mais le vol du bouquet..... ! accident.

Agitée de ce nouveau délire, Sapho a les yeux attachés sur tous leurs mouvemens ; et tel est l'effet du désir, elle donne à tous l'interprétation la plus favorable.

La conversation terminée, Phaon se lève ; Scamandronime le reconduisait : Sapho paraît alors ; Phaon la salue avec grâce. Cependant elle cherche à lire sur leur visage ; elle attend qu'un mot confirme ses conjectures. Alors Phaon à Scamandronime : « Quoique je n'aie plus rien à vous dire, vous permettrez que je m'arrête un instant pour votre aimable fille. —

C'est me faire honneur et plaisir. » Et faisant signe à Cléis, elle s'approche.

Les esclaves disposent des carreaux : on s'assied. Une autre esclave apporte, dans une corbeille, les fruits les plus délicieux et les plus frais, couverts encore d'une légère rosée. Alors Scamandronime : « C'est à vous, ma fille, qu'il convient d'offrir à notre hôte ces fruits cultivés de vos mains. » Jamais Sapho ne reçut de son père un ordre plus agréable ; et, prenant la corbeille, elle la présente à Phaon. La timidité lui fait baisser les yeux ; une inquiète curiosité les dirige ; elle examine à la dérobée, et l'expression de ses traits et la beauté de la main qu'il développe. — « Ils font le plus bel éloge de celle qui les cultive ; et ces soins domestiques promettent une compagne précieuse à celui qui sera assez heureux pour vous être uni par l'hyménée. » Scamandronime interrompant Phaon : « Puisque nous avons quelques loisirs, daignez nous raconter votre aventure, et comment Vénus vous a doué de cette beauté qui doit enorgueillir votre vieux père. » Phaon, avec un embarras qui l'embellissait encore : « Je ne vois dans ce présent d'une divinité, que la marque des bontés

célestes ; je les avais peu méritées : je ne m'en félicite que dans l'espoir d'être affranchi peut-être du malheur de ne point être aimé. — Fortuné jeune homme ! s'écria Sapho, nourri d'ambroisie au banquet de l'Amour, où tant d'autres s'abreuvent d'amertume ! — Je vous entends vous plaindre de l'Amour, comme s'il avait épuisé sur vous ses rigueurs ! Cependant, si j'en juge par votre fraîcheur, comment, à l'aurore de la vie, auriez-vous pu éprouver des peines bien longues ou bien multipliées ? —Un seul moment suffit pour plonger dans un abîme d'infortune, même alors que l'on paraît élevé au comble du bonheur... — Le bonheur, reprit Scamandronime, nous l'empoisonnons trop souvent par des désirs immodérés, ou par des craintes chimériques : dans le malheur, nous buvons la coupe amère, jusqu'à la dernière goutte, sans être consolés par l'espérance. Mais pourquoi plonger dans un sombre avenir, inaccessible à notre intelligence ! Laissons ces propos, et racontez-nous le prodige opéré, en votre faveur, par Vénus, qui n'en sera que plus digne de nos hommages. »

Phaon cède à ces instances, et développe tous les détails de son aventure.

Sapho suit du cœur, de l'œil et du geste tous les mouvemens du narrateur. Les expressions les plus naturelles coulaient de ses lèvres comme une source abondante. C'est là que Sapho puise à traits redoublés un long enivrement. Sa physionomie exprime toute son attention ; ses regards sont attachés sur Phaon. Scamandronime lève les yeux au ciel ; et la vieille Cléis attendrie, la bouche béante, oreille attentive, laisse tomber quelques larmes religieuses....

Le récit terminé, les assistans charmés écoutaient encore et gardaient le silence. Les applaudissemens universels succèdent ; les grâces de son discours égalent celles de sa figure ; les femmes admirent sa beauté, les hommes l'envient. Scamandronime aurait désiré que le Ciel lui donnât un tel fils. Phaon les quitte : on s'épanche en discours flatteurs ; chacun reprend ses occupations ; et tandis qu'il s'éloigne, Sapho sent de plus en plus s'enfoncer dans son cœur le trait mortel.

CHAPITRE XIV.

L'EXHORTATION PATERNELLE.

Les esclaves se dispersent, et retournent à leurs travaux. Sapho reste seule avec les auteurs de ses jours. Elle n'était point encore désabusée de l'espoir de quelques propositions faites à son père par Phaon : elle avait l'œil attaché tantôt sur lui, tantôt sur Cléis, attendant quelques mots favorables ; mais leur physionomie et leur bouche n'exprimant rien de ce qu'elle désirait, son illusion se change en doute, et son doute en effroi. Enfin, pour s'assurer de la vérité, après quelques détours, elle demande à Scamandronime le sujet de son entrevue avec Phaon : — « Un voyage en Sicile où ses affaires l'appellent. »

Sapho fond en pleurs. C'est en vain qu'elle voulut les retenir, et ensuite les dérober avec son voile ; Scamandronime les surprend, et, touché de son affliction subite, lui dit avec douceur : « Et quel est donc le sujet d'une tristesse aussi imprévue ? pourquoi ces larmes

éternelles dans l'âge des plaisirs et de la joie ?» Sapho sanglotant : « O mon père ! souvent nous cédons tout à coup à un chagrin involontaire. — Mais non pas aussi vif, reprit Cléis en la caressant avec tendresse. — Certes, ajouta Scamandronime ; tu dissimules. O ma fille ! ouvre ton cœur à notre tendresse ; elle trouvera, sans doute, un remède à tes maux. »

Après un moment de silence : « Si je ne me trompe, je crois avoir remarqué que c'est au nom de Phaon que tu éprouvas hier, à table, ce trouble profond : c'est encore à son nom que je vois se renouveler tes douleurs. Ah ! si j'en crois les lumières de mon expérience, la cause de ces larmes est l'amour. Il vaut mieux achever de déchirer un voile déjà transparent, que de garder ce silence qui redouble tes peines et les nôtres. — Mes peines ! Oh ! qui peut en connaître l'étendue, la sonder et la guérir ? »

S'abandonnant à un sentiment qu'elle ne peut retenir, et à la douceur de l'avis paternel, elle lève son voile ; et, paraissant dans ces larmes et dans cette désolation que la passion imprime à tous ses traits, honteuse et languissante, elle se jette dans le sein de sa mère.

« Courage, ô ma fille! tu ne peux révéler tes maux à des amis plus sensibles. » Vaincue par ces paroles et la nécessité, Sapho découvre tous les secrets de son cœur; comment il s'enflamma à la vue de l'athlète victorieux.

Scamandronime, ne s'armant point de la sévérité paternelle, l'écoutait avec une affectueuse bonté, touché de ce qu'elle n'avait point enseveli sa peine dans un morne silence. Si l'amour heureux se tait, l'amour malheureux aime à s'épancher. Le premier frein de la retenue virginale une fois rompu, encouragée d'ailleurs par l'amitié, Sapho révéla jusqu'à la dernière de ses pensées. Son cœur, trop plein, débordait d'un sentiment qu'elle n'avait dissimulé que par un long effort.

Après l'avoir patiemment entendue, Scamandronime souriant: « Tu parles gravement de choses légères: l'amour, et surtout celui d'une jeune fille, l'est plus que chose de ce monde: il est une infinité de ressources dans un pareil malheur. — Eh! comment? dit-elle, essuyant ses yeux avec son voile. — D'abord, en terminant cette passion par l'hymen. — Eh! comment, s'il aime Cléonice? — Tu me l'as déjà répété, et je n'ai pas perdu un seul mot de

tes discours. Tu ne connais pas l'inconstance de l'amour ; il n'a point encore conduit Cléonice à l'autel. Tu peux attirer vers toi son cœur par mille manières engageantes ; il n'est point d'artifice amoureux que je ne consente à t'apprendre pour en venir à ce but : car, si la beauté de Phaon te plaît, la douceur de ses mœurs me séduit ; il est riche, il entend très-bien le commerce ; tout ce qui peut rendre un hymen fortuné, il le possède. — O mon père ! ou plutôt mon ami, dit Sapho en l'embrassant les larmes aux yeux, voilà le premier moment de bonheur qui me soit rendu ! — Bien, dit Cléis, il faut lui donner Phaon ; un tel gendre me convient : je serai heureuse du bonheur de ma fille, et fière de son choix.

» — Et supposé, dit Scamandronime, que mes offices dont j'attends cependant beaucoup, soient infructueux auprès de Phaon, Lesbos est encore peuplée d'une jeunesse assez brillante pour que tu puisses y trouver, dans un second choix, l'oubli du premier. — Et tu feras bien, dit la bonne Cléis en secouant la tête et en passant la main sous le menton de Sapho, de suivre ce conseil ; ce serait folie que de t'immoler à un ingrat ; tu trouveras

facilement un tendre époux, et oubliant..... — Jamais, ô ma tendre mère ! Je ne puis exister sans lui ; il est l'arbitre de ma vie. — Et tu la conserveras, s'écria en riant Scamandronime : quelque profondes que soient les blessures de l'amour, elles ne sont point mortelles ; autrement, il nous faudrait tous mourir à la fleur de l'âge, et cependant tu nous vois arriver à la vieillesse. Ce n'est pas que je n'aie éprouvé ses tourmens ; les tiens me rappellent..... Quand le tyran règne sur nos cœurs, nous croyons n'en devoir jamais secouer le joug. L'expérience nous apprend néanmoins que ce dieu qui triomphe de tous les autres, est pourtant vaincu par le temps. — Convenez que vous regardez du port la tempête et le naufrage. — Je serai le pilote ; et, pour te prouver combien je suis disposé à te servir, comme je sais d'ailleurs que l'amour est impatient de retards, je vais de ce pas sonder les dispositions de Phaon. Demeure auprès de Cléis, en attendant que je rapporte ici, comme je l'espère, quelque bonne nouvelle. »

A ces mots il sort : Sapho reste avec le plus trompeur, mais le plus doux des biens, l'espérance.

CHAPITRE XV.

LE RETOUR DE SCAMANDRONIME.

Non, la tendre mère dont le fils unique est exposé aux horreurs de la guerre; non, la jeune mariée dont l'époux brave des mers orageuses, n'attendent point le retour de ces objets aimés avec une plus vive inquiétude que Sapho celui de son père.

En vain Cléis s'efforce de la ranimer : que peuvent de vains discours, alors que notre cœur, occupé d'un seul objet, ne peut être sensible qu'à sa présence? Cléis était d'ailleurs parvenue à un âge avancé, au milieu d'une vie tranquille, et que n'avait jamais troublée l'orage des passions. La nature bienfaisante, plutôt que sa vertu, l'en avait préservée.

Sapho, au contraire, était douée de la constitution la plus irritable, et prompte à se porter aux extrêmes. La bonne Cléis, se perdant au milieu de raisonnemens insipides, étourdissait Sapho de tous les lieux communs de la

consolation : Sapho se taisait et n'écoutait rien, tout entière à ses pensées ; et Cléis de continuer, et même de recommencer, en poursuivant son ouvrage.

Comme le pasteur s'endort au bruit monotone d'une source tombante, Sapho demeurait insensible à ce flux imperturbable de paroles. Mais le vent venait-il à frémir, une esclave à marcher, ou à élever la voix, attentive au moindre bruit, elle croyait voir, entendre Scamandronime : inquiète, elle se lève, s'arrête, revient, s'assied ; ses larmes éternelles inondent son voile.

Scamandronime paraît sur le seuil ; il s'avance à pas lents et sans proférer une parole. Elle pressent la réponse fatale ; ils se regardent en silence. Sapho le rompant la première : « Je l'entends ; un ami eût été impatient de m'apprendre une nouvelle heureuse. — Plût à Dieu qu'elle le fût ! dit Scamandronime en se jetant sur un siége voisin. — Ah! ne me laissez point ignorer toute l'étendue de mon malheur, je la connais trop. — Phaon a commencé par te combler d'éloges ; il a vanté les charmes de ton esprit ; et lorsque je suis venu à la proposition : Je reconnais, dit-il, que

vous m'honorez de cette même amitié qui vous attachait à mon père, lorsque vous daignez m'offrir un hyménée aussi précieux, et auquel tant d'autres que moi doivent prétendre. Mais je dois y répondre avec sincérité, Cléonice a ma foi ; si, après vous avoir donné ma parole, je venais à la retirer, vous auriez droit de me blâmer. Permettez-moi de me conduire avec un autre comme vous voudriez que j'en agisse avec vous-même. Vous connaissez le sujet qui me conduit en Sicile : j'y vais terminer des affaires suspendues par la mort de mon respectable père ; et, après avoir répandu sur sa cendre les larmes de la piété filiale, mon dessein est d'épouser Cléonice, et de chercher dans cet hymen la seule consolation que je puisse recevoir. Vous savez apprécier les passions et les devoirs ; je m'en rapporte à vous-même ; et quelle raison plus forte et plus juste pourrait me faire refuser une offre aussi précieuse ?

» Ce peu de mots ne m'a point permis d'insister. O ma fille ! si, dans ce malheur extrême, tu peux écouter encore la voix paternelle ; si celle de mon expérience a quelque pouvoir sur ton esprit, je t'engage, non point à ou-

blier Phaon (je sais combien il faut de temps pour cicatriser les plaies de l'amour), mais à chercher une distraction dans les jeux, dans les assemblées ; c'est là qu'une nouvelle flamme pourra remplacer la première. »

Ainsi parlait avec une sage tendresse le vieux Scamandronime. Sapho ne l'entendait plus ; ses regards s'obscurcissent ; la pâleur de la mort se répand sur son visage ; et, muette, inanimée, elle retombe sur le siége qu'elle vient de quitter.

Scamandronime accourt ; Cléis le suit : leurs cris appellent les esclaves ; toute la maison est remplie de désordre, de plaintes et d'un tumulte inquiet. On s'empresse de rappeler Sapho à la vie ; elle ouvre les yeux ; elle voit tout en pleurs autour d'elle : ses parens mêlent à leurs larmes les plus tendres conseils. Alors sa passion, exaltée jusqu'au délire, rompt toutes les barrières de la retenue virginale ; ses transports éclatent ; elle arrache son voile, ses cheveux, son vêtement. Plus furieuse que la biche qui fuit dans les forêts percée d'un trait mortel, elle vole se renfermer dans sa chambre.

Ses malheureux parens, voyant leurs consolations inutiles, l'abandonnent au silence de la solitude, dont ils attendent pour elle quelque

remède ; ils ordonnent à Rhodope de la suivre, et les laissent ensemble.

CHAPITRE XVI.

L'AVIS DE RHODOPE.

SAPHO, accablée, foulait un tapis sur lequel, dans des jours plus heureux, elle avait coutume de chercher un doux sommeil, à l'heure où le soleil plus ardent embrase l'horizon de ses feux. Aujourd'hui le repos la fuit. — « Quelle compassion barbare me rappelle à la vie ! Je trouvais le repos dans la mort. Eveille-t-on un malheureux dont les yeux, épuisés de larmes, se ferment enfin sur le tombeau d'un fils ou d'une épouse ? » Rhodope l'interrompant avec douceur : « L'espérance renaît quelquefois au moment même où elle semble éteinte. Dans un naufrage on rencontre une planche ; le malheureux, jeté sur un écueil, se sauve quelquefois sur un débris. On en a vu qui, roulant dans des abîmes, ont été retenus, comme par miracle, aux branches d'un arbre que le hasard avait fait croître dans les fentes

d'un rocher. Sur le théâtre même du carnage, on a retrouvé des vivans sous un amas de morts; et quelquefois le berger qui jouait de la flûte au pied d'un chêne, a vu, sans en être atteint, l'arbre embrasé par la foudre. La mort seule détruit toutes les espérances; mais, tant que l'on conserve un souffle de vie, il faut lutter avec la fortune..... Ecoutez-moi, Vous connaissez la réputation de Stratonice, de cette magicienne qui demeure à la porte Orientale; elle évoque au fond d'un antre les divinités infernales, et particulièrement la sombre Hécate, l'ennemie de Vénus. Puisque vos larmes sont inutiles, venez consulter l'oracle; il pourra ce que ne peuvent vos soupirs. Je sais où la Pythie demeure; si je ne l'ai point consultée pour moi-même, mille autres m'ont raconté ses prodiges. »

Elle dit, et, entraînant Sapho, marche vers l'antre.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

LE PORTRAIT,

OU SOMMEIL DE CLÉONICE.

La franchise de Phaon ne peut être blâmée que par ceux qui se plaisent aux tromperies amoureuses. Mais Vénus, en le comblant de ses dons, avait rendu pour lui toute feinte inutile; il devait aimer avec loyauté; il devait être idolâtré de même, comme au temps heureux de l'âge d'or, dont la simplicité nous paraît une fable. La déesse voulut que, de tous les amans, il fût le seul pour qui la coupe d'hyménée fût pure et limpide, tandis qu'elle se trouble et devient amère pour les autres. Phaon, en préférant à toutes Cléonice, se montra éclairé dans son choix. Nulle femme à Lesbos, et même hors de cette île, ne lui était comparable, ni sous le rapport de la beauté, ni sous celui de la pureté des mœurs.

A ce sujet on raconte à Mitylène, qu'un peintre célèbre, frappé de la beauté de Cléonice, lui demanda et obtint la permission de faire son portrait. Accoutumé qu'il était à contempler les charmes les plus brillans, leur impression était nulle pour lui, il n'en était frappé que sous le rapport de son art. Mais à la vue de Cléonice, lorsqu'il admira ses grands yeux d'azur languissans, et où la modestie se mêle à la volupté, ses lèvres charmantes où voltige le plus gracieux et le plus ingénu sourire, la fraîcheur de ses joues, la sérénité de son regard, ses cheveux blonds relevés comme ceux de Vénus, et retombant de chaque côté d'un front d'albâtre, sur lequel respire le calme de l'innocence la plus pure, l'artiste sentit s'élever dans son sein un trouble inconnu. La plus douce modestie relevait tous ses attraits; elle s'ignorait elle-même, et semblait ne point s'apercevoir de ses triomphes. « C'est Vénus, » disait le peintre en la regardant immobile. Mais, venant à remarquer la chaste simplicité de ses mouvemens, sa parure négligée et sans art : « Non, dit-il, c'est Diane. » Et tandis que, livré à cette foule de réflexions, ou plutôt de sentimens, l'artiste l'examinait atten-

tivement et le pinceau suspendu, Cléonice, cédant à l'ennui de la pose, laisse aller ses yeux au sommeil; son coude droit s'appuie sur le siége, son bras est élevé, sa joue de rose s'appuie sur l'une de ses mains, tandis que l'autre retombe languissamment.

Dans ce moment, un léger zéphir, caressant sa beauté, et se jouant dans ses cheveux et dans ses voiles, les dispose dans le désordre le plus pittoresque; l'artiste admire, saisit, et promène en silence ses pinceaux sur la toile. « O Morphée! s'écrie-t-il, continue d'étendre encore quelques instans tes voiles et tes pavots sur ses yeux. » Il continuait à la peindre dans cette attitude; et déjà il donnait à ses lèvres le coloris de l'aube naissante, lorsqu'elle ouvrit les yeux. On voit encore à Mitylène ce tableau, où Cléonice est représentée dans les bras du sommeil. Le peintre n'a fait qu'ébaucher cette bouche charmante.

CHAPITRE II.

L'ANTRE DE LA PYTHIE.

Sapho et sa fidèle esclave s'éloignaient de la porte Orientale. Déjà elles touchent à la forêt, au pied de la montagne où se trouve l'antre sacré. Muettes, elles s'avancent dans l'obscurité et le silence, qui n'est interrompu que par le cri de quelques oiseaux sauvages, et le bruit des feuilles desséchées qui frémissent sous leurs pas; elles arrivent à l'entrée de la grotte : sa largeur suffit à peine au passage d'un homme. Elle était formée par la fente d'un rocher entr'ouvert, ombragée par un lierre touffu, dont le feuillage était noirci par un épais tourbillon de fumée, qui annonçait le sacrifice accoutumé de la Pythie.

A la vue de ce bois sombre, de cette morne solitude, de l'horreur qu'inspirent ces lieux, Sapho palpite d'effroi. Rhodope, la prenant par la main, l'entraîne; timide, elle recule encore, et refuse de s'enfoncer dans l'antre. Jamais un rayon du soleil ne pénétra dans ce

séjour qu'habite une nuit éternelle. De pâles flambeaux et le feu de ces noirs mystères, jettent seuls une clarté lugubre sur ces murs enfumés, et sur les stalactites étincelantes qui les tapissent.

On avançait d'abord par une avenue ténébreuse, où perçait à la fin cette douteuse lumière. En approchant, des voix gémissantes et lugubres se font entendre; la terreur de Sapho redouble. La vieille esclave continue à presser et encourager ses pas.

Stratonice s'occupait de ses mystères; souvent, lorsqu'on la surprenait, elle fuyait dans des profondeurs inaccessibles aux profanes; elle ne se manifestait qu'à ceux qui l'imploraient avec une confiance suppliante : mais si quelque impie osait troubler ses cérémonies sacrées, elle évoquait les fantômes et les monstres qui peuplaient ces forêts; à sa voix, des spectres effrayans le poursuivaient de toutes parts.

Cependant les deux suppliantes s'enfoncent de plus en plus dans ces réduits affreux : l'onde qui filtre parmi les rochers, tombe en rosée de glace sur leurs vêtemens et sur leurs pas; elles se couvrent de leur manteau, et marchent

avec précaution dans le sentier glissant. Déjà brille à leurs yeux une clarté lointaine, dont l'éclat s'accroît par degrés; déjà elles entendent distinctement les voix et les chants mystérieux. Au sortir de ce sentier étroit, l'antre s'élargit tout à coup ; elles aperçoivent, au milieu de cette enceinte sacrée, Stratonice attentive à la célébration de ses mystères : elles s'arrêtent dans un respectueux silence. Mais à peine leur présence a frappé les regards de la Pythie : « Puissances infernales, et vous, spectres errans dans la nuit éternelle, accourez ; périssent ces étrangers, si une intention coupable les amène !

Elle dit : et dessinant rapidement trois cercles immenses avec sa noire baguette, elle profère des paroles inintelligibles ; aussitôt la terre mugit, et des sons lamentables remplissent les airs. Sapho, saisie d'épouvante, sent expirer sa voix ; ses cheveux se hérissent d'horreur ; elle croit que le mont l'écrase, ou que l'abîme l'engloutit. Mais Rhodope, se tournant vers la Pythie : « Soumise à votre puissance, vous voyez devant vous de simples suppliantes. Seules et timides, nous abordons vos autels redoutables : cessez des menaces

effrayantes ; nous implorons votre compassion. »

Touchée de leur soumission, Stratonice adoucit le caractère de sa physionomie terrible, écarte ses cheveux qui, tombant en ondes sur ses épaules et sur son front, la voilaient presqu'entière ; elle les rejette, les divise, et laisse briller à leurs yeux une figure où la beauté se mêle encore aux traits les plus sévères. Elle touchait à l'été de ses ans; elle eût servi de modèle aux artistes, pour représenter l'austère Pallas, ou la majestueuse Junon. Rassurée sur l'intention de celles qui l'invoquent, elle laisse tomber son noir manteau, qui exhale encore les vapeurs infernales ; et, revêtue d'une tunique blanche, bordée de pourpre, elle s'avance, d'un front serein : « Étrangères, la paix soit avec vous ! Puissent vous être favorables ces dieux dont je manifeste aux autres la rigueur ! »

Alors Sapho, que la peur avait tenue cachée derrière le manteau de Rhodope, levant son voile à son tour, ose considérer la Pythie. Stratonice l'observant et souriant : « Jeune fille, il ne m'est point nécessaire de consulter ici la conjonction et l'influence des astres, ni

de démêler les traits de votre physionomie, ou de lire dans votre main ; la connaissance du cœur humain me suffit pour savoir le sujet qui vous amène. Eh ! qui pourrait vous faire tenter ce pénible voyage, sonder ces cavernes profondes, si ce n'est le pouvoir invincible de l'amour, qui fait tout surmonter ?

Sapho se tait, baisse les yeux ; son sein palpite, agité comme l'onde qui s'enfle sous le souffle des zéphyrs. Cet antre mystérieux, cette divination prophétique, tout la frappe d'un muet étonnement. Rhodope, prenant la parole : « Divine Stratonice, vous connaissez la passion qui amène Sapho et son esclave Rhodope devant vous ; mais il est sans doute, il doit être encore un remède à des maux si désespérés. De toutes les femmes qui, atteintes de la langueur d'amour, sont venues ici supplier les dieux, vous voyez la plus malheureuse. Vous savez.... — C'est assez ; il est inutile de me révéler ce que je connais : donnez-moi votre main, Sapho. »

Étonnée, et cédant à la voix imposante, au geste impérieux de la Pythie, Sapho la lui présente, et se recueille en elle-même avec timidité. La Pythie, saisissant une torche de

la main droite, et prenant de la gauche celle de Sapho, l'interroge d'un œil sévère; examinant ensuite son front d'un air sombre, et après une pause, pleine de l'enthousiasme prophétique, elle s'écrie :

Amour trop inégal! ô vierge infortunée,
A quel excès de maux je te vois condamnée!

CHAPITRE III.

L'ÉPREUVE DE L'EAU.

SAPHO, l'œil fixe, l'oreille attentive, écoutait l'oracle que la Pythie prononça d'une voix forte et élevée, dont les sons furent répétés dans toutes les cavités retentissantes de la grotte. Sapho admirait moins la poésie que le sens de ces vers improvisés. Aucune circonstance n'avait échappé à Stratonice. Le nom du pilote, son caractère, un coup d'œil lui avait tout révélé. « O la plus éclairée des femmes! vous connaissez toute l'étendue de mes maux; que si votre compassion égale votre sagacité, vous verrez d'un œil de pitié une blessure que

je ne veux ni supporter, ni guérir. » Elle ne fuyait plus alors la Pythie, elle la pressait de la voix et du geste le plus suppliant. — « O ma fille ! je puis vous donner ce que la bienveillance m'inspire ; me voilà prête à exaucer vos prières. Je vous propose deux moyens : l'un doit allumer, dans le cœur de l'indifférent, les flammes de l'amour, l'autre doit les éteindre dans le vôtre : lequel choisissez-vous ? — Que me proposez-vous ? ou l'accomplissement de mes désirs, ou l'oubli de mes maux? Sans doute, je devrais choisir le dernier ; mais pourquoi ne pas vous ouvrir jusqu'au dernier repli d'un cœur que vous connaissez tout entier ! Oui, je préfère, même au prix des plus grandes et des plus longues peines, un seul instant de bonheur. — O profondeur de la passion ! excès de délire qui m'en révèle toute l'étendue ! Voyons si nous pourrons amollir un cœur qui a résisté à des yeux si touchans, à des yeux baignés de larmes. Mais, avant de l'entreprendre, il faut que je découvre quelle est, à votre égard, la disposition de l'Olympe. » Elle dit ; et, tirant d'un coin de la grotte une urne de cristal, elle la présente à la naïade qui coulait au fond de l'antre ; elle place ensuite

sur l'autel fumant encore, le vase où brille l'onde. Elle l'épanche sur le feu, il s'éteint. Elle remplit l'urne de nouveau, et la reportant sur l'autel, alors d'un ton plus sévère et comme parlant au nom de la divinité, d'une voix impérieuse : « Plongez la main dans ce vase. »

Sapho, partagée entre la soumission et la crainte, hésite, présente et retire la main. La Pythie irritée et plus exigeante : « Téméraire ! vous étiez libre de ne point profaner l'antre sacré de votre présence : vous pouviez vous arrêter avant le premier pas ; mais, une fois fait, vous êtes sous l'empire de la divinité. Impie ! obéissez. »

Atterrée par ces paroles foudroyantes, soutenue par Rhodope, Sapho plonge la main dans le vase. L'onde frémit et se trouble aussitôt, comme celle où le cyclope trempe l'airain enflammé. Elle pousse un cri, non de douleur, mais d'épouvante.

Mais la Pythie sévère : « Je vois combien est profonde la plaie de votre cœur. Implacable Vénus ! de quel feu tu as rempli son sein ! Mais qui peut exciter ta colère ! Infortunée ! il faut achever de m'instruire : ici, mon

art est vain, il ne s'élève point jusqu'à la pensée des dieux. » Sapho lui raconte qu'elle a frustré les autels de la déesse du sacrifice de deux colombes ; et le récit de ses malheurs et de la vengeance céleste rouvre la source de ses pleurs.

La noire prêtresse, prenant un front plus sombre, se ride, et l'œil fixé vers la terre : « Cet effet terrible de la colère céleste ne peut être détruit que par une protection divine. Je puis bien à mon gré exciter ou calmer les passions qui s'élèvent naturellement dans le cœur des humains ; mais, lorsqu'elles viennent de plus haut, lorsqu'elles sont l'ouvrage d'une divinité, une autre divinité peut seule y mettre fin. Tâchez de vous rendre favorable une autre puissance. — Eh! quelle puissance du ciel peut s'opposer à celle qui règne sur toute la nature ? — Eh quoi ! l'empire de la vertu est-il moins universel ? C'est elle qui enchaîne la séduction, les désirs : c'est elle qui triomphe de Vénus, et ce triomphe a aussi des charmes. Le prix en est plus certain, plus indépendant, plus glorieux. — Cependant Vénus, après avoir soumis les hommes, n'a-t-elle pas soumis les dieux? J'ignore, pardonnez à ma

faiblesse, et ne cherche point à connaître la demeure de cette divinité, qui offre, dites-vous, de plus pures délices. — Cette divinité est plus puissante que vous ne pensez, mais on ne la trouve que dans l'Olympe. Lorsque les dieux pesèrent dans une même balance la vertu et la volupté, l'un des bassins s'éleva vers le ciel, et l'autre retomba vers la terre. »

En parlant ainsi, la Pythie paraissait s'élever au-dessus d'elle-même. On eût dit qu'une puissance supérieure la forçait à révéler ces mystères profonds que l'on dérobe à une multitude insensée. Elle se tait alors; et Sapho, que l'obscurité et la majesté de ses paroles excitent à en pénétrer le sens : « Achevez de m'instruire, et daignez descendre à la portée de l'intelligence d'une faible mortelle. » A ces mots, elle embrasse les genoux de Pythie.

Touchée de cet acte religieux, la Pythie : « Levez-vous, fille digne d'un meilleur sort et de plus sages conseils. Si votre âme brûle d'amour pour cette vertu dont les plaisirs éternels et purs sont bien préférables aux délices trompeuses que présente son ennemie, prenez place, préparez votre courage à de nouvelles épreuves. Peut-être le ciel dénouera-

t-il de nouveau ma langue au milieu de ces prodiges. »

Sapho s'adosse contre une des colonnes de cristal que les accidens des eaux forment naturellement dans ce lieu ; enveloppée de son manteau, elle a l'œil fixé sur la Pythie qui s'appuie sur l'autel. La fidèle Rhodope, toujours présente à ces mystères, est près de Sapho, dans une attitude religieuse, les mains croisées sur sa poitrine.

CHAPITRE IV.

LES SPECTRES.

Sapho, dans une perplexité profonde, balançait entre la crainte de s'opposer aux dieux et l'espoir de voir alléger ses peines. La Pythie se recueillait en silence. Comme le vent, prêt à s'élever, semble dormir d'abord et recueillir ses forces, et, bientot impétueux, éclate, tourbillonne, ainsi Stratonice passe tout à coup du silence au délire; ses cheveux, ses vêtemens voltigent en désordre. D'une main

puissante elle saisit la verge féconde en prodiges ; après l'avoir tournée autour de sa tête avec la rapidité de l'éclair, elle dessine, de l'extrémité, un cercle sur la terre ; et, placée au centre, elle murmure d'une voix sombre des paroles magiques. La terre tremble, l'air, siffle ; l'autel sur lequel le feu sacré est éteint, s'enflamme tout à coup. Au milieu d'un globe de fumée, apparaît une larve transparente qui ressemble à un adolescent ailé, d'une figure agréable, mais sévère, et qui grandit au milieu des ombres qui s'éclaircissent.

Sapho, plus attirée par la grâce de ses traits qu'effrayée du prodige, s'inclinait pour invoquer le spectre, quand, se replongeant dans la fumée, il en sort sous l'aspect d'une horrible chimère, à la tête de lion, au corps de bouc, à la queue de serpent; il vomit la flamme de sa triple gueule. Les deux femmes jettent un cri ; leur cœur est glacé d'effroi.

Un spectacle moins terrible attire leur regard. La chimère disparaît et fait place à un cavalier ailé, monté sur un coursier fantastique et couvert d'acier éblouissant : sur son casque ondoie une longue crinière flottante comme les panaches verts d'un bois agité par la

tempête. Le spectre s'élance et franchit l'ouverture de l'antre. Sapho et Rhodope suivent sa trace d'un œil curieux; elles croyaient distinguer le bruit des pas du cheval et la voix du cavalier. Mais déjà il a fui de leurs regards, plus léger que le nuage que dissipe un rayon du soleil.

Voilà que retentit, vers l'autel, le son d'une trompette effrayante. Leurs yeux se dirigent de ce côté. Un dragon horrible, et couvert d'écailles, sonnait de cette trompette : son souffle redoutable la remplissait des feux qu'il jetait de tous côtés, et qui tombaient en torrens de ses larges narines.

Sapho frissonne d'horreur, cache sa tête sous son voile, et pousse avec Rhodope un nouveau cri d'épouvante. La Pythie donne un coup de baguette sur l'instrument; il tombe et s'enflamme sur l'autel.

Au même instant le monstre se métamorphose en une fille charmante, couronnée de myrte; ses charmes brillent sous une tunique transparente qu'une ceinture noire attache au-dessous de sa gorge, dont elle fait ressortir la blancheur.

Sapho crut voir Hécate ; elle allait se

prosterner, lorsque la vision disparut. Le feu de l'autel s'éteint ; des voix sombres et confuses semblent murmurer et s'éloigner : tout rentre dans le silence et dans l'ordre accoutumé. « Quels prodiges ! s'écria Sapho, qui, tremblante, s'attache aux vêtemens de Rhodope. Suspendez, ô sage magicienne ! ces apparitions terribles que ni mes yeux ni mon cœur ne peuvent soutenir. — Faible mortelle ! ne voyez-vous pas que j'ai tempéré l'horreur de ce spectacle, en mêlant les plus doux objets aux plus terribles? Je n'ai point voulu déployer pour vous ces scènes effrayantes qui auraient fait pâlir les héros les plus intrépides. Que seriez-vous devenue, si j'avais tout à coup ouvert l'abîme, si j'avais évoqué, du sein de l'Averne, ces Furies destinées à épouvanter les grands coupables ? — Eh ! pourquoi jeter l'épouvante dans un cœur qui demande grâce et compassion ? — Pour le pénétrer de confiance dans le pouvoir de la divinité. »

Elle dit ; et, étendant autour de ses épaules et de sa tête son noir manteau, elle pose sur les cendres de l'autel un livre mystérieux où sont tracés des caractères inconnus, murmure des formules magiques, élève dans l'air qu'elle

divise, sa baguette, le frappe ainsi que la terre et le livre, et, s'adressant à Sapho qui attend, en tremblant, l'oracle, d'une voix surhumaine et que la divinité inspire : « Malheureuse.....! Flamme inextinguible.....! Les flots de la mer...! Leucade.....! Consultez les prêtres sacrés d'Apollon. Une puissance supérieure met un sceau sur mes lèvres ; c'est assez, sortez de l'antre ; vous ne devez plus m'interroger, ni me revoir. » En disant ces mots, elle disparaît, et laisse à Sapho, pour toute consolation, ces paroles obscures qui redoublent ses craintes.

Le naufragé, jeté sur une plage déserte, n'est pas plus incertain de son sort que ne le fut Sapho après cet oracle. Elle reprend peu à peu connaissance ; elle se lève, et se remet en route avec l'esclave.

Au sortir de l'antre obscur, la lumière offensa leurs yeux délicats. Bientôt la sérénité du ciel, la pureté de l'air, la beauté du paysage qui retentissait du chant de mille oiseaux, tempérèrent leurs peines secrètes. Cependant elles arrivent, plus pensives qu'elles n'en étaient sorties, à la maison de Scamandronime.

CHAPITRE V.

LA FUITE NOCTURNE.

Il n'est point de remède aux peines d'amour, C'est ici que cette médecine de l'âme, la philosophie elle-même, est impuissante. Amour ! tu fais descendre aux mœurs de l'enfance la grave vieillesse ; tu ravales au-dessous d'eux-mêmes et à des occupations serviles, les héros, les demi-dieux, témoins Hercule et Achille. Faut-il donc s'étonner qu'une faible fille, entraînée par sa passion, ait eu recours aux moyens surnaturels et douteux des enchantemens ?

De retour dans la maison de son père, elle y trouva un nouveau sujet de peine ; Scamandronime l'instruisit du départ de Phaon pour la Sicile. Il se hâtait d'y terminer des affaires de commerce pour revenir célébrer, avec Cléonice, un hyménée dont on faisait déjà tous les préparatifs dans sa maison. Scamandronime, dans sa bonté paternelle, ne cessait

de l'exhorter à chasser de son cœur une passion qui n'était pas partagée, et à le diriger vers un objet qui la paierait de retour; mais le véritable amour n'a ni le désir, ni la liberté de changer.

Sapho écoutait en silence la voix paternelle. Bientôt elle continue à exhaler ses longues plaintes. Les passions qui ont leur source dans le cœur, débordent facilement; la conversation se prolonge dans la nuit, et déjà la lune brillante au milieu de son cours, invitait au sommeil. Sapho cède au plaisir douloureux de parler de ses peines, et Scamandronime à celui de l'entendre.

Enfin, après un triste repas, chacun se retira dans son appartement, avec l'espoir d'y trouver le sommeil. Tu ne l'y goûteras point, malheureuse Sapho! Ton infortune est au comble. Elle s'est évanouie cette ombre d'illusion que tu pouvais du moins conserver en voyant Phaon, et alors que son hyménée était encore différé. Rebelle à tous les conseils de la raison, elle se livre à une résolution désespérée.

Au milieu des projets insensés dont elle avait entretenu Scamandronime dans leur

conversation, elle avait osé lui demander de suivre Phaon; et le vieillard, traitant cette idée d'un songe fébrile, s'y était opposé de toute l'autorité paternelle. Reconnaissant alors l'inutilité de ses prières et la fermeté de l'opposition développée par Scamandronime, elle dissimula, contre son caractère, et se garda de lui révéler la conversation de la Pythie, et l'oracle obscur qui lui promettait, à Leucade, la fin de ses peines. Plus elle s'affermit dans son projet, et plus elle s'efforça de le cacher.

Renfermée dans sa chambre, elle appelle sa fidèle Rhodope : « La fuite est mon seul parti. » A ces mots, elle cache sa tête dans ses mains. Puis, se levant déterminée, elle rassemble tout l'argent qu'elle tenait de la libéralité paternelle, dont les présens s'étaient multipliés depuis quelque temps avec ses maux, pour les adoucir. Elle y joint tous ses bijoux.

Rhodope s'efforce en vain de la retenir. Voyant ses représentations inutiles, elle se prépare à la suivre, éveille un esclave particulièrement attaché à Sapho; et comme si leur départ eût été consenti par Scamandronime,

elle ordonne au cocher d'atteler. Il obéit à la voix de sa maîtresse.

Le rayon paisible de Diane les éclaire. Couverte de son voile argenté, la déesse écartait les ténèbres. On se dirige à cette clarté. Pour éviter le bruit des roues et du pas des coursiers, on traîna le char lentement et à bras dans le jardin où l'on conduisit les coursiers, feignant que cette précaution était nécessaire pour ne point troubler le repos de la famille. Sapho se place avec son trésor dans le char; Rhodope et un autre esclave l'accompagnent; le char vole, ses traces s'impriment dans le sable du jardin, et doivent bientôt révéler cette fuite honteuse. Infortuné Scamandronime! tu reposes paisiblement; mais, lorsque tu viendras, au lever de l'aurore, respirer le frais dans ce bocage, tu pourras y lire ton malheur et celui de ta fille plus à plaindre encore!

CHAPITRE VI.

LA NAVIGATION.

Le zéphir du matin annonçait, en s'élevant, la sérénité d'un beau jour. Cependant les coursiers fougueux, en secouant leur épaisse crinière, emportent le char retentissant. Rhodope et Sapho sont plongées dans une mélancolie profonde. Plus malheureuse cent fois que ses malheureux esclaves, Sapho, à demi-morte, paraît insensible. On se hâte, on arrive près du port de Mitylène; on y retient le char jusqu'au moment où paraît un bâtiment prêt à faire voile pour la Sicile. On fait prix avec le pilote, on s'embarque, on part. Un vent propice s'élève; l'aurore semait de roses les routes du soleil. Son éclat se réfléchit dans les ondes que ride l'haleine caressante des vents. La lune pâlissait devant les premiers rayons de Phébus. Tout promet une navigation heureuse, et le vaisseau, voiles déployées, vole sur les ondes redoutables aussi

rapidement que l'hirondelle légère qui fend la plaine éthérée ; il franchit tous les écueils.

Cependant le soleil illuminait la cime des monts, et bientôt des torrens de lumière remplirent l'espace. Scamandronime sort des bras d'un paisible sommeil ; il vient, selon sa coutume, respirer l'air du matin sous ses délicieux ombrages. Il voit avec étonnement les traces des roues du char et du pas des chevaux. Il appelle ses esclaves : « Quel insolent s'est permis d'outrager la beauté de ces lieux ? » Les esclaves de renvoyer les reproches de l'un à l'autre. Tout s'éclaircit par le retour du cocher.

Dans le premier transport de sa colère, Scamandronime l'aurait tué comme complice de sa fille, si Cléis, accourant, n'eût fait remarquer que le retour de l'esclave était la preuve complète de son innocence. Scamandronime, arrêtant les premiers transports de sa colère, se fait raconter tous les détails de cette aventure. Des esclaves fidèles sont aussitôt expédiés au port et à la poursuite de Sapho.

Non, l'ire de Ménélas, alors qu'il trouva sa couche abandonnée, et jura de poursuivre

le perfide ravisseur; non, la colère du vaillant fils de Pélée, célébrée dans des vers immortels, n'égalèrent point l'affreux désespoir de Scamandronime, dans ce jour de deuil, le plus horrible de ses jours. Encore s'il eût interposé l'autorité paternelle, s'il se fût armé d'un front sévère, il trouverait, non pas un sujet de consolation, mais du moins un moyen d'expliquer cette fuite honteuse. Mais, n'ayant déployé auprès de sa fille que le ton d'un ami consolateur, son départ secret annonçait un esprit affranchi de toutes les lois de l'honneur et des bienséances, un cœur corrompu, et prêt à rompre toutes les barrières de la pudeur.

Alors ce malheureux père, maudissant sa propre crédulité et sa confiance, embrassant les autels domestiques, était sur le point de maudire l'ingrate Sapho, et de la dévouer aux Furies vengeresses, si la bonne Cléis, accourant et sans éloquence apprêtée, mais avec la voix du sentiment et de la douceur, ne l'eût calmé. Elle fait valoir à propos la puissance si douce du nœud qui les unit, les lois de l'humanité, la bonté des dieux qu'il faut imiter, la faiblesse humaine, et combien est digne de pardon l'excès d'une passion qui

ne nous rend plus libres de notre propre volonté.

La maison retentit du cri des femmes, des femmes qui déplorent la perte de leur maîtresse. Les esclaves reprennent tristement et en silence leurs travaux. Les vieillards lèvent les yeux et les mains au ciel, en invoquant les divinités domestiques. Dorilla suppliait toutes les puissances du ciel et de la terre, de dérober à la connaissance des hommes l'opprobre de cette fuite.

Cléis consolait son époux et Dorilla. Cette demeure, naguère heureuse, où régnèrent si long-temps la douce joie et la confiance, ne résonne plus que des cris du désespoir, de plaintes lamentables et d'un tumulte affreux.

Cependant un vent officieux enfle les voiles du vaisseau qui sillonne les mers. Sapho, l'œil attaché sur le rivage, soupire : son imagination lui présente la désolation de sa famille qu'elle vient d'abandonner. Tant que ses regards purent distinguer le sommet des temples et des tours de Mitylène, elle ne put en détacher ses yeux baignés de larmes ; mais quand le rivage eut disparu, alors qu'elle n'aperçut que l'immensité des mers et des flots, elle s'enve-

loppa de son manteau; et, recueillie en elle-même, elle abandonna ses destins à la fortune.

CHAPITRE VII.

LA TRAVERSÉE : LE DÉBARQUEMENT.

QUEL est ton caprice, amour! ton invincible tyrannie nous égare sur les pas de l'objet qui nous fuit. Le vent qui pousse la malheureuse Sapho, même en la servant, conspire contre elle. Il venait d'écarter Phaon qui ne s'était embarqué que peu d'heures auparavant. S'élevant d'abord du côté de la Libye, le vent avait formé une tempête qui avait chassé son vaisseau loin de la route de la Sicile, vers laquelle Sapho cinglait tranquillement. Le ciel voulait-il la ménager en lui épargnant les horreurs d'une tempête! non : être éloignée de Phaon était bien plus affreux pour elle, que l'aspect même du naufrage.

Déjà, depuis deux jours et deux nuits, le vaisseau fendait l'onde écumante. Au matin du troisième jour, on aperçoit la rive dans un

lointain obscur qui, s'éclaircissant peu à peu, laissa entrevoir la terre aux rayons du soleil couchant.

Le lendemain on approche, et tout l'équipage, bénissant les dieux des mers qui avaient favorisé la course du vaisseau, s'écrie plein de joie : La Sicile ! la Sicile ! Déjà apparaissait dans toute sa majesté la cime fumante de l'Etna, d'où s'exhalaient de longs tourbillons de flamme et de fumée que le nautonnier aperçoit de loin au sein des mers.

Sapho, l'œil fixé vers la proue, dévore le rivage où elle espère, non seulement de revoir Phaon, mais encore de l'attendrir. Elle est tout entière à ses pensées, dont le flux et le reflux égale celui des mers qui la portent. Cependant on entend plus distinctement les mugissemens sourds de l'abîme. On distingue les noirs quartiers de roche qu'il lance vers le ciel d'une bouche menaçante ; les nochers tournent la proue vers le bord. Une rade paisible les reçoit. On abaisse les voiles, on rame plus doucement ; le navire aborde lentement. Ainsi l'oiseau qui plane sur les mers, fatigué du voyage, s'abat en rasant d'un vol moins rapide la plaine azurée. On jette l'ancre, on descend,

on rend grâces aux dieux protecteurs de la navigation, on se repose sur le gazon du rivage. Sapho acquitte le prix au pilote.

Un antre s'offrait près de là, embelli de touffes de verdure : il invite au repos les passagers après une longue navigation. Fatiguée, et du mouvement du vaisseau, et du trouble de ses pensées, Sapho n'éprouve pas cette paisible langueur qui invite à se livrer aux douceurs du sommeil. Plongée dans une accablante léthargie, elle se laisse tomber sur le gazon qui tapissait le fond de l'antre, la tête appuyée sur son bras ; elle sent enfin se fermer ses paupières échauffées de tant de veilles.

Rhodope et Clitus, ses fidèles esclaves, après avoir partagé ses peines, s'abandonnent, près d'elle, au repos. Doux sommeil ! mort paisible et anticipée ! tu verses dans notre sein l'oubli des maux dont la carrière épineuse de la vie est semée ; apporte quelque trève aux tourmens de Sapho : ils renaîtront demain avec le jour.

Celui-là qui a connu les chagrins de l'âme, qui a perdu l'ami de son cœur, ou qu'une amante infidèle a trahi, sait combien le réveil est alors affreux. En ouvrant les yeux, Sapho

les porte avec incertitude sur les profondeurs de l'antre, sur l'étendue des mers ; et, sentant se ranimer tous ses malheurs, elle se lève avec une précipitation qui tient du délire, et s'écrie : « Esclaves, que tardez-vous ? cherchez des chevaux, partons ; préparez-vous à parcourir avec moi tous les recoins de cette île. J'interrogerai les déserts, les cavernes, les forêts, les rochers ; rien n'arrêtera un cœur aussi intrépide qu'infortuné. »

En parlant ainsi, ses yeux étaient toujours fixés vers la mer. A l'extrémité de l'horizon obscur, paraissait l'image incertaine d'un vaisseau qui attira tous ses regards. Proche de là s'élevait un promontoire ; elle y court ; et, entraînée, soutenue par sa passion, elle gravit avec rapidité et sans crainte jusqu'à la cime, s'y repose haletante, et domine, du regard, l'étendue des flots. Ainsi plane un milan avide sur les hauteurs du Caucase. Incapable de la suivre, Rhodope garde le bagage, et Clitus va chercher des chevaux. Le vent agitait les arbres du rivage et les vagues qui le baignent. Il se joue dans les cheveux et dans les vêtemens de Sapho ; l'œil fixe, elle considère l'objet éloigné.

Cependant l'objet s'éclaircit. Déjà une voile blanche brille aux rayons du soleil. Bientôt on aperçoit les passagers du vaisseau comme des ombres confuses ; on distingue enfin leurs vêtemens, leurs attitudes ; on peut les compter. Sapho se dresse sur ses pieds, comme si elle n'était pas assez élevée sur le roc, et cherche à démêler les traits du premier qui va aborder. Elle reconnut que ce n'était point un étranger, mais un habitant de l'île, dont le vaisseau venait de se promener sur les mers. Ce qui affermit cette conjecture, c'est que l'équipage ne débarqua rien dehors. Alors, pour en obtenir l'hospitalité, ou plutôt pour avoir des nouvelles, elle se dirige vers lui.

CHAPITRE VIII.

L'INCONNU.

Le maître du vaisseau, descendu sur le sable, poursuivait lentement sa route le long du rivage où mugissaient les flots. Le calme de sa physionomie annonce celui de son âme. Il marchait la tête baissée : venant par hasard à la

relever, il aperçut une jeune fille sur les hauteurs du promontoire, d'où elle se disposait à descendre en cherchant le sentier le moins difficile. Il pressa le pas pour aller à sa rencontre, autant attiré par la curiosité que par la pitié.

En effet, Sapho glissait rapidement, entraînée par la pente. L'impétuosité de sa course et le vent faisaient voltiger ses vêtemens et ses cheveux épars ; elle se précipitait vers la base du promontoire : alors étendant les bras vers elle, et la prenant pour une jeune fille égarée ou devenue folle, l'inconnu lui dit avec douceur, en la retenant : « Qui vous trouble, infortunée ! comment vous trouvé-je ici seule? » Une de ses pensées fut de croire qu'elle avait fait naufrage ; mais il cessa de s'arrêter à cette idée, en voyant que ses vêtemens n'étaient point humides, et en se rappelant le calme des flots.

Sapho, qu'il avait retenue dans sa chute, le remercie d'un ton gracieux, et s'occupe, en rougissant, de rajuster le désordre de ses vêtemens. Ils s'observent en silence. Sapho admire ces traits dont la majesté est tempérée par la grâce. L'inconnu était dans la maturité de l'âge ; il considérait Sapho à son tour. Jeune,

il la trouvait seule et errante ; il ne savait ce qu'il devait penser de ses mœurs. Tout ce qu'il avait pu découvrir par ce peu de mots qu'elle avait prononcés, c'est qu'elle était étrangère et Grecque.

Sapho lui raconte en marchant que la curiosité lui a fait gravir le promontoire, que ses esclaves et son bagage sont près de là, que des affaires particulières l'appellent en Sicile. Au même instant arrive Clitus hors d'haleine, annonçant qu'on amènera bientôt les coursiers. Sapho continue d'entretenir l'inconnu, qui, frappé de l'honnêteté de ses manières, de l'élégance de sa conversation, l'invite, si cela ne dérange point son voyage, à se reposer un instant dans sa demeure. Il la lui montre non loin de la mer, sur une colline verdoyante, enrichie des dons de Bacchus, et cultivée par une troupe nombreuse d'esclaves.

Cette proposition plaît à Sapho ; elle l'accepte. On s'achemine vers la demeure indiquée ; et pendant la route, chacun, avec une curiosité tempérée par les égards, cherche à pénétrer dans les secrets l'un de l'autre.

CHAPITRE IX.

L'HOSPITALITÉ ACCEPTÉE.

Cette maison n'était point vaste, mais agréable. On distingue dans le vestibule des colonnes de marbre de Paros. On lit sur la frise cette inscription : Salut et repos. L'intérieur est orné de peintures : ici, on distinguait les aventures d'Hercule et de Thésée, ces grands réparateurs des torts ; plus loin, le sac de Troie et les courses de l'astucieux Ulysse. Sapho examina ces peintures avec attention, et en détailla les beautés avec tant de justesse, que son hôte, charmé de sa conversation, chercha à la prolonger.

Dans la chaleur de ses discours, il remarqua à l'un des doigts de Sapho un anneau qui lui était connu : « Permettez-moi, si ma demande n'est point importune, de regarder cet anneau, qui, si je ne me trompe, est un gage d'hospitalité. — Il appartient à notre famille ; » et elle

lui présente la bague. Il s'écrie en la considérant : « Je reconnais le cachet de Scamandronime, à qui les miens sont alliés des nœuds d'une antique hospitalité : oui, je reconnais le sphinx..... Et comment ce cachet est-il en vos mains ? Quel nœud vous attache à mon fidèle ami ? Vous devez lui être bien chère ou bien proche, puisque cette bague est entre vos mains. Jour trois fois heureux ! qui me révèle non seulement tout votre mérite, mais encore qui me donne occasion d'exercer envers vous les lois sacrées de l'antique hospitalité. Votre séjour ici me sera précieux, surtout s'il se prolonge. »

Sapho se trouble en se voyant découverte, et n'ose, de peur d'être blâmée, révéler ses aventures. Son hôte respectant son embarras : « Je commencerai à remplir envers vous les devoirs de l'hospitalité en vous découvrant mon nom. Je suis Eutychius de Colchos. Après de longues traverses, j'ensevelis, au sein de cette heureuse solitude et dans le plus doux oubli, les restes d'une vie agitée. J'ai connu Scamandronime à Mitylène ; le commerce nous a fait voyager ensemble, dans notre jeunesse ; nous avons été couronnés ensemble aux jeux

Olympiques. Ce front que sillonnent aujourd'hui les rides, a été ceint de quelques lauriers cueillis dans les combats. Nous avons repoussé ensemble les barbares qui menaçaient la liberté de la Grèce. Elle ne fut pas toujours oisive, ni sans honneur, cette main que je vous présente aujourd'hui en signe d'hospitalité et d'amitié. »

Pendant qu'il parlait ainsi, Sapho était près de lui ouvrir son cœur, encouragée par l'exemple d'affection qu'il lui avait donné ; mais Eutychius, à qui l'expérience avait appris à connaître le cœur humain : « Je vous pardonne facilement, en cet instant, cette défiance injuste qui vous porte à me cacher, non seulement votre patrie et votre condition, mais jusqu'à votre nom. Vous n'êtes point encore assurée de mon cœur : sachez que je suis plein d'une douce indulgence pour les passions humaines. Leur trouble a gagné jusqu'aux plus sages ; mais si vous continuez à garder ce silence jusqu'au coucher du soleil, alors vous n'aurez aucune raison de vous justifier : vous pouvez me confier, sans avoir lieu de vous en repentir jamais, le motif de votre voyage, quel qu'il soit.

Sachez que, si je puis vous être utile en quelque chose que ce soit, vous trouverez en moi un second père. »

La douceur de ces paroles pénètre le cœur de l'infortunée et le dispose à la confiance. — « Vous voyez en moi Sapho, fille de Scamandronime. — Et en moi le plus fidèle des amis. » A ces mots, il l'embrasse paternellement. Un jeune cœur n'ose se livrer d'abord ; mais une fois qu'il s'entr'ouvre, tous les sentimens débordent bientôt. C'est le ruisseau desséché par le feu brûlant de l'été, qu'une source ravive et qui roule ensuite à pleins bords. Sapho lui explique tous les détails de son aventure. Eutychius, avec autant de finesse que de compassion, l'invite à poursuivre ce récit ingénu qu'il accompagne par des exclamations pleines d'intérêt, sans se répandre en blâme, sans montrer aucun étonnement. Il veut se ménager le moyen d'adoucir ensuite ses maux par de tendres conseils.

Lorsqu'elle eut terminé ce discours, non sans beaucoup de larmes et de soupirs : « Je vous remercie, dit Eutychius, de m'avoir jugé digne de recevoir tout votre secret ; et ce cœur que vous avez bien jugé, est plus sensible que

vous ne pensez, à vos malheurs. Si je me suis signalé dans les combats, mes succès n'ont pas été aussi brillans en amour, et il m'a assujéti toute ma vie. Je ne suis affligé que de la douleur de ce bon Scamandronime, dont votre fuite contriste la vieillesse. Il succombera à ses chagrins, s'il ne reçoit de vous aucune nouvelle. « Hélas ! dit-il, ma fille a peut-être fait naufrage! M'appellerait-elle sur un écueil désert ! est-elle devenue la proie des monstres des mers ! serait-elle errante dans des forêts profondes, ou tombée dans des précipices ! une mort affreuse.... ! » Permettez-moi de l'instruire que la Providence céleste a permis que je vous retrouvasse: du reste, vivez ici tranquille, demeurez-y autant qu'il vous plaira ; le jour que vous partirez sera pour moi le plus triste des jours. »

Dans ce moment, un esclave annonce que l'on a servi. Eutychius invite en souriant Sapho à se mettre à table; on passe dans la salle du festin.

CHAPITRE X.

LE REPAS (*a*).

La solitude d'Eutychius était visitée et embellie par l'amitié. On se rendait chez lui des habitations voisines, et particulièrement de Catane. Le charme de sa conversation eût suffi pour attirer ces hôtes : non seulement Eutychius était nourri de la lecture des poëtes et des orateurs de son temps, son esprit s'était encore abreuvé aux sources de la philosophie la plus pure, et il joignait à la rectitude de son jugement le plus éclairé, toutes les grâces de l'élocution la plus brillante.

Parmi ses convives, on remarquait le jeune

REMARQUE.

(*a*) L'auteur italien a cru égayer ce repas par une longue dissertation sur le respect dû à Jupiter, et ce sermon religieux, déjà déplacé dans la circonstance, le devient bien davantage par le choix du personnage qui le débite. Il introduit Sapho faisant un cours de morale. L'ouvrage a été composé en Italie : il sent le terroir.

Nomophile, distingué par la douceur de ses mœurs, et par une amabilité peu commune, plein de philosophie, aimant et recherchant à discuter sur cette matière, dans laquelle il excellait. On parla donc de la division des philosophes en différentes sectes, du peu d'accord qui régnait entre elles et de l'obscurité de leurs opinions. Sapho, plongée dans une mélancolie profonde, ne prenait aucune part à cette dissertation.

On apercevait, par les fenêtres de la salle, l'Etna fumant dans le lointain. La conversation s'égaie : on plaisante sur la crédulité populaire. L'un fait observer que ce géant qui s'agite et se retourne depuis des siècles sous l'Etna, devrait bien avoir enfin trouvé depuis le temps une situation commode. Un autre ne saurait expliquer comment il peut être accablé sous l'Etna, lui qui, le jour où les géans entassaient montagnes sur montagnes, le portait facilement dans sa main. « Prenez garde, s'écrie un troisième ; vous insultez à la piété de vos aïeux; vous rompez le frein de la crédulité populaire ; vous ouvrez la barrière à tous les vices. Alors..... » Alors s'agite cette question, débattue inutilement depuis des

siècles, s'il faut entretenir le peuple dans des erreurs grossières ; et, suivant l'usage, le plus vicieux invoqua la morale, et le plus impie, la Providence.

Eutychius lui-même, encore plus échauffé de vin que du sujet, s'écrie en leur versant du Syracuse : « Eh ! mes amis ! c'est par suite de cette créance grossière que la société existe, que mes biens sont respectés, que nous buvons du Syracuse. — Ah ! s'il en est ainsi, reprit Nomophile, croyons au géant Encelade ; bien plus, logeons un géant sous cette montagne. » La conversation s'animant, il adresse ensuite toutes les banalités de la galanterie à Sapho, qui, brûlant de désir, joue la retenue, et qui, obéissant à l'instinct de son sexe, l'attire pour le rejeter. Cependant le citharède Mélanctius, placé dans un coin de la salle, prélude. Il mêle les accens de sa voix mélodieuse aux sons de la lyre. Sa voix, qui s'élève par degrés, ressemble d'abord à un lointain murmure qui croît, s'augmente ; et enfin, mêlée au son de toutes les cordes de sa lyre, elle remplit l'espace de mélodie, et les convives d'admiration. Mélanctius chante des vers de l'Iliade : il élève son harmonie au niveau de celle du divin

poëme; il s'ouvre le chemin des oreilles et des cœurs.

Le repas et les chants terminés, Eutychius et ses hôtes se lèvent; on passe dans le jardin respirer la fraîcheur des zéphyrs du soir. Des fleurs sans nombre, réjouissant les yeux de leurs couleurs, et l'odorat de leur parfum, émaillent une prairie délicieuse qui invite les convives à s'asseoir.

CHAPITRE XI.

LA PROMENADE DU SOIR.

Si profondes que soient nos affections, elles ne laissent point cependant de s'adoucir: il reste toujours deux grands moyens de consolation; le changement de scène qui nous sépare de l'objet douloureux, et la douce compassion que nous inspirons. Sapho trouvait l'un et l'autre chez Eutychius. Son cœur sembla jouir quelques instans d'un calme douteux. Elle admire un nouveau ciel, une mer inconnue, d'autres hommes, d'autres habita-

tions, d'autres mœurs. Elle sentait combien elle eût été heureuse dans ces lieux et dans cette société nouvelle, si elle y eût porté un cœur tranquille et dégagé de passions. Cependant l'amour, plus fort que tout le reste, réveillait ses tourmens mal assoupis; il couvrait d'un voile mélancolique le front de Sapho. Des larmes involontaires qu'elle s'efforçait en vain de cacher, s'échappaient de ses yeux.

Eutychius, qui l'observait avec la double bienveillance d'un hôte et d'un père, surprenant l'expression de sa tristesse, la tire à l'écart, et la conduisant sous un berceau : « Je voudrais de tout mon cœur que ce séjour et cette société pussent rendre à vos traits la sérénité qu'un douloureux sentiment obscurcit. Loin de moi la pensée d'opposer une contradiction austère à votre passion. Je veux, au contraire, employer tous les moyens que l'honnêteté permet pour la satisfaire. Vous ignorez sans doute que je connais Phaon. Sa famille n'est pas moins liée avec la mienne par les droits de l'hospitalité que la vôtre. J'ai déjà envoyé de tous côtés, dans l'île, une foule d'esclaves pour m'instruire de son arrivée : lorsque nous l'aurons apprise, vous

n'aurez point auprès de lui d'interprète plus éloquent que moi. Je viens aussi d'expédier un message à Scamandronime, dont vous avez laissé la vieillesse dans les larmes. Je lui apprends que vous êtes chez moi, et que je vous servirai de père. »

A ces expressions de bienveillance, Sapho fut accablée de l'amère pensée d'avoir laissé sans appui les vieux jours d'un père respectable. Elle eut un instant honte d'elle-même, de son délire, et de l'excès de ses résolutions. « Je suis indigne de revoir la lumière du ciel, après avoir abandonné l'ami de mon enfance, le soutien de ma jeunesse, celui qui me consolait dans mes peines, un père bien-aimé. Et les dieux, pour me faire sentir encore mieux ma faute, me font rencontrer un hôte plein de vertu. La rougeur couvre mon front; je dois n'accuser que moi-même, puisque je n'ai point été poussé à cette extrémité par la sévérité paternelle. »

Elle allait découvrir à Eutychius, et l'offense de Vénus, et l'oracle de la Pythie ; une fausse honte la retint. Eutychius la ranime par l'espoir de revoir Phaon. Ils rejoignent les convives rassemblés autour d'une source

jaillissante (*a*). « Ah ! dit Sapho, si la voix de la raison est impuissante à calmer un cœur désolé, que celle de la nature est irrésistible ! Une fontaine qui murmure, des oiseaux qui gazouillent, le zéphyr qui s'égaie, l'aspect d'une mer paisible, le charme d'une musique harmonieuse ou de la divine poésie, voilà ce qui enchante et suspend un moment nos douleurs. »

Nomophile prenant la parole : « Il me semble que, près de vous, on peut éprouver des peines que vous n'avez jamais dû ressentir. » Eutychius, cueillant une rose et la présentant à Sapho : « Vous voyez que la plus belle des fleurs est armée d'épines ; ainsi la nature mélange pour nous les plaisirs et les peines. Si vous cueillez la rose, sans redouter les épines, jouissez de la vie, sans craindre ses traverses. » Sapho, recevant la fleur : « Respectable Eutychius, il est des roses épineuses

---

REMARQUE.

(*a*) Nous supprimons une nouvelle dissertation de l'auteur italien, sur le plaisir qu'on éprouve à voir couler l'eau, ou briller le feu.

sans parfum et sans couleurs : ma vie leur ressemble. »

Déjà la nuit ramenait les ténèbres et la fraîcheur. On rentre dans l'intérieur, on s'étend, on se repose sur des lits couverts de tapis brillans.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

L'INDIFFÉRENCE.

Ainsi qu'une pluie douce tempère les ardeurs d'une brûlante atmosphère, ainsi la conversation fait couler, dans le cœur de l'aimable fugitive, un baume salutaire. Retirés dans l'intérieur de l'appartement, on se livre à différens jeux. Nomophile, empressé de causer avec Sapho, se rapproche d'elle; les convives, sans jalousie, observent en souriant les symptômes de ce nouvel amour. Eutychius ne s'oppose point à une conversation intéressante; seulement, en qualité d'ami de Scamandronime et d'observateur des passions humaines, il cherchait à démêler d'un œil attentif les progrès de celle-ci.

La conversation entre Nomophile et Sapho paraissait ne point sortir du cercle des choses indifférentes, parce que Sapho n'y prêtait que la mesure d'attention nécessaire pour la dis-

traire; et, lorsque ce jeune homme se laissait aller à des protestations respectueuses, elle ne répondait qu'en lui laissant entrevoir un espoir plus léger et plus fugitif que la vapeur promenée par les vents. Cette retenue ne faisait qu'enflammer la passion de Nomophile. Heureuse Sapho! si elle eût cédé à un sentiment qui pénètre si facilement dans un jeune cœur, si elle eût répondu à la tendresse de Nomophile, le plus dévoué et le plus sincère des amans : mais la première blessure avait rendu son cœur invulnérable à toute autre infortunée! tu repousses qui te recherche, et tu cherches qui te fuit!

Cependant la nuit s'avançait; les convives se retirent, Nomophile sort le dernier. C'est ainsi que l'abeille qui pompe le suc d'une fleur qu'agite le zéphir, ne peut s'en détacher et suit tous les balancemens de sa tige. Il s'éloigne avec peine, en souhaitant à son hôte un repos dont lui-même ne jouira plus.

CHAPITRE II.

LA CONVERSATION NOCTURNE.

EUTYCHIUS reste seul avec Sapho. Le silence de la nuit, le calme de la solitude semblent les inviter à s'épancher avec plus de confiance. Après une légère pause, Sapho commence : « Il m'est souvent venu à la pensée, pendant ce jour sur lequel vous avez répandu tant de charmes, de vous demander la raison qui vous fait habiter cette solitude ; ce n'est point sans motifs que vous l'avez préférée à l'éclat de la cité. Je ne me suis point empressée de vous demander quelle était votre patrie : vous m'avez fait de vous-même la confidence la plus essentielle ; mais vous avez négligé les détails. Je ne puis me lasser d'admirer votre humanité, votre vertu, de reconnaître toutes les qualités de votre âme, quoique j'ignore vos aventures et la patrie fortunée qui vous a donné le jour.

» — Elle n'a point à mes yeux le même

prix, puisque je n'y séjourne point. — La patrie des hommes tels que vous, est l'univers.

» — Ne croyez point que, lassé de Syracuse (c'est ma patrie), je me sois déterminé à habiter cette solitude sans le concours de quelques événemens contraires. Les deux plus cruels ennemis d'un cœur sensible et généreux m'ont fait une guerre terrible dans ma jeunesse. Accablé des longues traverses où je m'étais imprudemment engagé ; éclairé par la vicissitude des événemens et par l'expérience qui se forme à la suite, j'ai résolu de passer ici la fin du peu de jours qui me sont comptés, en laissant le passé dans l'oubli, jouissant du présent, et abandonnant le reste aux dieux. — Heureux Eutychius ! que ne puis-je m'élever jusqu'à votre philosophie !

» — Syracuse, vous le savez, était libre. Elle fut soumise à un tyran et à sa postérité. Les meilleurs citoyens se réunissent ; je prends parti avec eux ; nous tentons de relever la république, et de transmettre à nos descendans la liberté que nos ancêtres avaient cimentée de leur sang. Mais les anciennes vertus étaient effacées, les institutions corrompues : on

préféra les vices et la mollesse de la servitude aux vertus austères de l'indépendance. La lâcheté générale fit échouer la magnanimité d'un petit nombre.

» Que si, dans de pareilles circonstances, les meilleurs citoyens en ont appelé au glaive contre l'ennemi commun, pour moi, plein de respect pour la mémoire de leur généreux courage, j'ai préféré cependant m'exiler d'une ville ingrate, non pour conserver ma vie, mais par suite de cette modération qui est la philosophie du sage, et que j'ai constamment embrassée. Quand la liberté succombe, et qu'on ne peut la relever que par une conjuration, l'histoire en dépose : ce parti désespéré n'a d'autre effet que de précipiter la perte du reste des bons citoyens, de préparer le triomphe des méchans, et l'affermissement de la tyrannie. La multitude ne seconde point la magnanimité. Elle refuse le don de la liberté qu'elle ne sait point apprécier. Les riches préfèrent leurs jouissances à la patrie, et craignent d'en faire le sacrifice ; les nobles ont été et seront toujours les appuis du despotisme ; et c'est ainsi que toutes les parties de l'Etat préparent sa dissolution.

» Pour moi, lorsque je vis ma patrie réduite en servitude, ne pouvant rien pour elle, et n'en attendant plus rien, j'abandonnai les murs de cette cité qui n'en renfermait plus que le cadavre : cette mer, ce ciel, cet air, communs à tous les mortels, temples dignes de l'Eternel, à l'empire invariable et juste duquel ils sont soumis, voilà, voilà ma patrie. »

En proférant ces paroles et s'approchant de la porte, il montre de la main l'éther : « Voyez cet espace infini, peuplé de mondes, et devant lequel non seulement Syracuse, mais toute notre terre est un atôme de fange. Qui peut, à cet aspect, regretter, ou l'autel paternel, ou le temple des dieux, ou l'occasion d'exercer sa vertu ? Ma patrie était bornée : celle-ci n'a pour limites que l'infini. — Elle est du moins digne de vous. — A Syracuse, j'étais vain de la grandeur de mes sentimens ; ici, je suis humilié de leur faiblesse, à la vue de cet univers que l'esprit ne peut comprendre ; c'est à l'aspect de l'immensité que l'on reconnaît son néant. Mais, si j'en crois l'étoile de Bootès, la nuit est déjà très-avancée ; il est temps de prendre du repos ; vous devez en avoir besoin, après la double fatigue d'une

pénible navigation et d'une conversation trop prolongée.

» — Le sommeil est loin de mes yeux; le charme de vos discours suffirait pour l'en bannir long-temps encore. Vos malheurs politiques m'ont inspiré le désir de connaître vos traverses amoureuses. Mais il est tard : puissent les dieux vous accorder ce sommeil paisible qui ne doit point fermer mes yeux condamnés à des larmes éternelles! — Entraîné par le charme que l'on goûte à être écouté lorsque l'on parle de ses propres aventures, j'aurais prolongé ce récit jusqu'à l'aurore; mais le repos vous est nécessaire. »

Il appelle aussitôt des esclaves; ils accourent, suivis de Rhodope et de Clitus qui conduisent Sapho dans son appartement.

CHAPITRE III.

LE RÉCIT.

La nuit n'apporte aucun remède aux tourmens qui déchirent le cœur de l'infortunée Sapho. La mollesse des tapis sur lesquels elle

repose, le chant plaintif de Philomèle, les tristes accens du hibou lointain, les cris monotones du grillon, tout annonce l'heure du repos; elle ne peut le trouver : il pèse au contraire sur les paupières d'Eutychius qui s'éveilla très-tard.

Le soleil commençait déjà sa course, quand ils se rencontrèrent l'un et l'autre dans le jardin. Et Sapho : « Avez-vous reçu des nouvelles de Phaon? » — « On le cherche depuis trop peu de temps encore. » Ils marchent en discourant vers une grotte près de laquelle étaient des siéges de marbre ombragés de lauriers toujours verts. Au dedans une cascade limpide jaillissait, et formait par sa chute une pluie fine que la réflexion douteuse des rayons du soleil teignait des couleurs de l'arc-en-ciel. La fraîcheur du matin, le silence et le charme du lieu les engagent à s'y arrêter; ils s'asseoient en face l'un de l'autre.

Alors Sapho, qui n'avait pas vu sans peine l'entretien de la veille interrompu, et qui espérait de trouver quelque adoucissement à ses maux dans le récit des aventures galantes d'Eutychius : « Vous m'avez promis de me raconter vos amours; elles ont sans doute

été moins malheureuses que les miennes. »

— « J'ai éprouvé des peines aussi cruelles que les vôtres ; mais chacun croit que rien n'est égal aux siennes. Je ressemble aujourd'hui au guerrier qui fut blessé dans les combats, dont il ne conserve plus qu'un léger souvenir. N'attendez point de moi une histoire fertile en grands événemens ; mon caractère a dû m'en tenir éloigné. Mais le destin, ennemi du calme que savourait ma jeunesse, m'enchaîna sous le plus cruel des tyrans. N'en croyez pas ceux qui vous diront qu'ils ont aimé plusieurs fois : cela est impossible. Vous l'éprouverez : tout, hors la première passion, dégénère en caprices fugitifs. Revenons à mes aventures.

Mon cœur tranquille et pur jouissait donc, vous disais-je, d'une paix profonde. J'ignorais l'empire des passions ; je n'en connaissais qu'une, celle de l'étude. Le silence, la solitude, mes livres, un ami partageaient mes goûts ; voilà quels étaient les plaisirs de ma jeunesse inexpérimentée : ainsi s'écoulèrent trop rapidement les plus chères années de ma vie, années passées sans retour !

Le hasard me fit courir au-devant de ma

perte ; je vis..... Permettez-moi de taire son nom, qui ne ferait ni son éloge, ni le mien. Jeune encore, elle était profondément initiée dans les mystères de la galanterie dont je n'avais aucune expérience. Attraits séduisans, conversation brillante, charmes piquans, elle avait tout. Une foule de victimes avait déjà gémi de ses infidélités; on voyait sans cesse se renouveler sa cour; les jaloux, les amans vieillis en étaient écartés : volant de conquêtes en conquêtes, l'enchanteresse cherchait surtout à attirer dans ses lacs quelques adolescens ingénus, innocentes victimes qui tombaient au pied de ses autels. Elle régnait à la fois sur leurs sens neufs encore, et sur leur esprit inexpérimenté.

» Tel était le charme décevant de ses discours, tel était le pouvoir de ses yeux accoutumés à feindre à volonté le plaisir ou la douleur, qu'elle eût mis dans ses fers l'homme le plus en garde contre la séduction. J'y succombai : je n'avais point encore aimé. Retiré dans ma chère solitude, je commençais à éprouver un trouble inquiet; il redoublait à la lecture des poésies d'amour, ou à la vue d'une jeune fille.

» La douce pitié que j'éprouvais pour les malheureux, avait ouvert mon âme à une passion tendre. J'étais donc livré d'avance, pour ainsi dire, à cet amour qui me maîtrisa bientôt pour mon malheur. Mon cœur combustible s'embrasa comme la paille aride. Je la vis, le poison coula dans toutes mes veines ; je l'entendis, j'oubliai l'univers pour elle.

» Je négligeais auparavant ma chevelure, je ne portais qu'un manteau grossier ; pensif et sauvage, je m'enfonçais dans les routes écartées et solitaires : animé du désir de plaire, je me fais bientôt distinguer par la richesse et l'élégange de mes vêtemens, dont la fraîcheur égale celle de mon teint. Je relève mes blonds cheveux en tresses parfumées ; j'attire un regard, et ce regard maîtrise toutes mes pensées.

» Bientôt ces livres qui faisaient mes délices, sont oubliés et couverts de poussière. L'asile secret de mes méditations est abandonné. Je gémis sur ces années consumées dans une étude austère et trompeuse, au lieu de les avoir consacrées aux plaisirs qui doivent charmer le printemps de la vie. Je quitte le

style (*a*) pour la lyre ; et, confiant à ses cordes mon délire, je ne soupire plus que des chants d'amour.

» Comme un vaisseau qui sillonne une mer infidèle, ma vie s'écoulait dans un bonheur profond, sans prévoir un avenir sombre d'orages. De tous les malheurs en amour, le plus grand, le plus universel, est de croire aux sermens plus légers que ceux du nautonnier échappé à la tempête. Si une passion réciproque et sentie est chose tellement fugitive, qu'est-ce donc qu'un commerce inégal, où règne d'un côté la franchise de l'ingénuité, et de l'autre la duplicité du caprice?

» L'agriculteur qui se repose à l'ombre d'un chêne, pendant la chaleur du midi, l'enfant qui s'abandonne aux paroles de sa mère, n'ont point éprouvé un repos et une sécurité pareils aux miens. Le voile de la séduction était épaissi sur mes yeux : nulle jalousie d'ailleurs. J'étais comme un homme élevé par sa condition, qui laisse tomber sur le vulgaire

---

REMARQUE.

(*a*) Pointe dont les anciens se servaient pour écrire sur leurs tablettes.

un regard de dédain ; je riais des peines des autres, ignorant qu'elles m'attendaient.

» Ce moment cruel arriva : une lumière affreuse m'éclaira sur la vérité que j'avais trop long-temps repoussée dans mon aveuglement. Un père qui, à son réveil, surprendrait le poignard d'un fils suspendu sur son cœur, ne serait pas frappé d'une surprise égale à la mienne, du moment que la perfidie de celle que j'en croyais le plus incapable, me fut révélée.

» Le croiriez-vous ! cette nouvelle, loin d'éteindre ma flamme, l'augmenta. Dans mon désespoir, tantôt je voulais me précipiter dans les ondes, tantôt j'errais dans la profondeur des forêts que je remplissais de mes plaintes douloureuses. Je me disais ensuite : Je veux, avant de mourir, accabler l'infidèle de mes reproches. Mes pas se portent vers sa demeure ; j'entre, prêt à faire éclater mon désespoir et à renoncer devant elle à une vie qu'elle m'a rendue insupportable. J'avance ; une horreur secrète me saisit. Si je rencontrais un rival plus heureux ! Mais non : elle était seule : occupée tranquillement à l'ouvrage accoutumé que je reconnaissais : elle me reçut avec la même

douceur : je ne m'y attendais pas. Je m'arrêtai dans mon transport, comme un homme qui, courant avec impétuosité, viendrait à rencontrer un abîme.

» J'allais éclater en reproches ; le contraste de sa tranquillité me couvrit de la confusion qu'elle devait seule éprouver : mon esprit, ébranlé et séduit de nouveau, en appelait du témoignage de mes sens, et je ne pouvais accorder tant de perfidie avec l'ingénuité de ses traits. Enfin, l'évidence l'emportant sur ses ruses, je m'abandonne à la plus extrême désolation.

» Accoutumée à ce spectacle, elle m'écoute avec le même sang-froid, et feint de plaindre mon erreur. Elle m'attendait au piége de l'explication ; ses larmes, ses protestations d'innocence, cette éloquence irrésistible remettent le bandeau sur mes yeux.

» Je la quitte en n'accusant plus que moi-même. Barbare que je suis, ai-je pu coûter des pleurs à ses beaux yeux ! fatale erreur ; j'en rougis aujourd'hui ; la fleur de ma jeunesse se flétrissait ; j'avais commencé à connaître les peines cruelles du cœur, le calme qu'il goûtait n'était point sans altération. Je n'étais plus

tranquille sur la possession d'un objet que j'avais craint une fois de perdre. Une inquiétude secrète me dévorait, et ma jalousie alors augmentait à la vue des nombreux rivaux que je voyais circuler autour d'elle, et qui partageaient des faveurs que je croyais réservées à moi seul. Je voulais rompre mes pesantes chaînes ; mais la Sirène savait retenir encore le malheureux qui voulait fuir les bords où il avait fait naufrage.

» Ces infidélités répétées déchirèrent enfin le voile qui fut trop long-temps sur mes yeux. Je vis alors que celle dont mon illusion avait fait une divinité, était la plus commune des mortelles. Le temps qui détruit tout vint flétrir sa beauté. Je ressemblai alors au malheureux qui, plongé long-temps dans une prison obscure, revoit enfin la lumière des cieux. Aujourd'hui, tranquille comme le vieux nocher qui raconte les tempêtes dont il a été battu, je puis vous assurer que le temps ferme les blessures amoureuses. Dans les maux récens, on ne croit point à cette guérison. Un jour, cependant, et j'espère qu'il n'est point éloigné, un jour vous parlerez avec indifférence, et peut-être en souriant,

de ces peines, satisfaite d'un juste retour, ou rendue à la raison par l'excès même du malheur. Regardez-moi comme un ami d'autant plus sûr qu'il comptait aux maux qu'il a soufferts. »

Ce récit sembla suspendre ceux de Sapho ; elle l'écoutait avec attention ; et quand il eut fini : « Il y a du moins cette différence entre ce que nous avons éprouvé, que la plus douce des illusions vous a pendant quelque temps enivré de bonheur, tandis qu'une austère et barbare franchise ne me permet pas de douter de mes malheurs.

» — Ne vous plaignez point d'une sincérité dont le prix vous est aujourd'hui inconnu. Si par une perfidie il accroissait votre illusion, Phaon serait le dernier des hommes, et changerait en un commerce d'imposture celui des plus doux sentimens. Mais, je le vois, j'insiste sur une consolation que vous ne pouvez recevoir. »

L'entretien se prolongeait sur une matière conforme aux pensées de Sapho. On vit arriver plus tôt que de coutume le jeune Nomophile, avide de reprendre la conversation de la veille. Eutychius se mit à cultiver des fleurs.

Nomophile prit la bêche et retourna la terre. Sapho prenait plaisir à considérer leurs exercices, qui lui rappelaient ces temps plus heureux, où sa plus douce occupation était de cultiver le jardin de son père : à leur exemple, elle se mit à tailler un arbre où la séve s'égarait; et, voulant faire une autre preuve de talent, elle greffa avec beaucoup d'adresse l'arbre voisin.

On abandonne les travaux pour l'observer; on applaudit à ses connaissances, à son art. Eutychius la conduit dans un verger délicieux, où il s'était plu à rassembler les arbres les plus rares; elle les distingua. Eutychius et Nomophile admiraient, et ne pouvaient concevoir comment, dans un âge aussi tendre, elle alliait aux charmes de la plus douce conversation, celui des connaissances les plus sérieuses.

CHAPITRE IV.

LA POÉSIE.

Les jours de Sapho semblaient couler en paix dans cette solitude, près d'Eutychius et de ses amis. Celui-ci reçut une lettre de Scamandronime, dans laquelle il lui exprimait, et la reconnaissance des soins qu'il prenait de sa fille, et la confiance qu'il avait dans son amitié et dans ses conseils. Il le pressait de l'engager à retourner à Mitylène, promettant de ménager à Sapho de trop justes reproches, et d'ensevelir le passé dans l'oubli. Scamandronime écrivait aussi à Sapho, mais avec douceur; la tendresse paternelle s'y exhalait en plaintes affectueuses.

On ne recevait aucune nouvelle de Phaon. Eutychius trouvait des raisons plausibles de ce retard: sans doute il était retenu par des affaires de commerce sur un autre rivage. Sapho reçut quelque consolation de la bonté de Scamandronime; et, voyant qu'il lui montrait une

compassion égale à celle d'Eutychius, elle commença à se dissimuler la grandeur d'une faute qui ne se faisait pardonner que par son étendue même. Ajoutez qu'elle commençait à se faire à l'habitude de l'absence ; des lectures fréquentes achevaient de porter à son esprit une distraction salutaire. Le soir, rassemblés en cercles, on lisait quelque histoire antique, et plus souvent quelques poëmes ; ceux d'Homère avaient toujours la préférence. C'est là qu'elle puisait, comme dans une source abondante, un sentiment exquis de l'harmonie ; son esprit s'enrichissait, son cœur s'enflammait. Ce fut dans le silence d'une de ces nuits, qu'elle composa cet hymne célèbre à Vénus :

HYMNE A VÉNUS.

« REDOUTABLE Vénus, qui, dans Cypre adorée,
Te plais à tromper les mortels,
Quitte Paphos et tes autels,
Et viens calmer le trouble où mon âme est livrée.

O déesse ! ô Vénus ! tu sais combien de fois
Tu daignas de ton trône accourir à ma voix.
Un jour à mes regards traversant l'empyrée,
Tes rapides oiseaux, plus prompts que les Zéphyrs,

Descendirent ton char de la voûte azurée;
Tu voulus même alors, aimable Cythérée,
Interroger ma peine et flatter mes désirs.
Sapho, me disais-tu d'une bouche riante,
Ma Sapho, quelle injure irrite tes douleurs?
De quelque jeune ingrat veux-tu, nouvelle amante,
Captiver les ardeurs?
Va, qui fuyait tes pas bientôt suivra leur trace:
Qui rejeta tes dons viendra t'en accabler;
Et cherchant dans tes yeux, ou sa perte, ou sa grâce,
Ton superbe ennemi devant toi va trembler.

Déesse, il en est temps, accomplis ta promesse.
Prends pitié des tourmens que tu me vois souffrir.
Venge-moi du trait qui me blesse,
Et que l'ingrat que j'aime apprenne à s'attendrir (1)! »

Le lendemain elle chanta cet hymne en s'accompagnant de la lyre; les vers, le chant, la voix, l'harmonie, tout excita les plus vifs applaudissemens. Sapho parut tenir des dieux le don céleste de l'inspiration; embrasée des feux de la poésie, elle improvisait des vers sans recherche, sans efforts, et qui semblaient couler d'une source pure et facile. Les Muses

---

AUTORITÉ.

(1) *Poinsinet de Sivry.*

voulurent la dédommager des rigueurs de Vénus.

Si l'on s'étonnait de voir éclore tout à coup le talent de Sapho, qui ne fut pas le fruit de longues études, des veilles et de l'art, il suffirait de se rappeler que la poésie est fille de la nature et de la passion. La nature l'avait créée poëte, la passion développa toutes les facultés de son esprit. Et ici, elle n'allait point, comme le commun des poëtes et des orateurs, emprunter des sujets aux fictions : toujours la fausseté des peintures imaginaires se trahit par quelque endroit. Eh ! qui peut mieux exprimer le langage des passions que celui qui les éprouve ? Le malheur a son éloquence. Voyez au contraire, comme le plus beau génie s'éteint souvent, lorsqu'il veut exprimer ce qu'il ne sent point. Non, il n'existe point de si douces églogues que l'entretien de deux amans, au clair de la lune, sur le rivage de la mer ; non, il n'y a point de discours plus éloquent que celui de deux adversaires prêts à en venir aux mains dans la mêlée : mais le charme des premières est enseveli dans ces mystères interdits à l'œil des profanes, et le second se perd dans les airs avec le sifflement des dards et les cris des mourans.

CHAPITRE V.

LA NOUVELLE AFFREUSE.

Les charmes de la poésie, les douceurs de l'hospitalité suspendaient le sentiment impérieux qui dominait Sapho. Elle commençait à douter des prédictions de la Pythie; toutefois sa flamme, comme un volcan assoupi, se réveillait avec fureur: ses douces occupations la calmaient sans l'éteindre. La vieille Rhodope lui rappelle le respect, la confiance que l'on doit avoir dans la divinité, la certitude d'un oracle qui est confirmé par tant de prodiges.

Pendant que Sapho semble oublier ses peines dans cette délicieuse solitude, Phaon erre sur les abîmes de l'onde, poussé par des vents contraires. Il a déjà vu les bords de la Crète et de Chio. Un orage le pousse vers l'île de Chypre. Déjà on aperçoit le rivage redouté. En vain le pilote pâlissant veut retenir le gouvernail: le vaisseau est chassé par l'irrésistible tempête, comme une paille légère qui tourne

sous le souffle de l'Aquilon. Au lieu du port, se présente une bande d'écueils terribles, fameux par mille naufrages. Les vagues écumantes semblaient s'en éloigner avec effroi. L'œil découvrait alors les flancs noirs de ces rochers, présages d'une mort affreuse. Une mer sombre réfléchissait un ciel étincelant de feux. Le mugissement des vents et des flots couvrait les cris des nochers ; ils se courbent avec effort sur toutes les rames pour éviter l'écueil : effort inutile ; le vaisseau frappe contre le rocher, se brise, et s'engloutit.

Bientôt apparaissent sur les ondes de tristes débris, des malheureux luttant contre la mort, des cadavres flottans au gré des vents.

Deux matelots crétois, nageurs plus adroits que les autres, périssaient, si le sort ne leur eût offert un débris auquel ils s'attachèrent, et que le flot jeta sur le rivage. Encore tremblans, ils étreignaient la planche protectrice ; troublés de la crainte de la mort, ils ne s'apercevaient point qu'ils y avaient échappé. Ils voient la vague se retirer ; ils se lèvent pour en éviter le retour. Hors de danger, ils mesurent, pâles, d'un œil consterné et plein de terreur, le théâtre affreux du carnage.

La joie d'avoir échappé au danger fut leur premier sentiment ; mais le second appartint à la compassion. A la vue des cadavres de leurs compagnons déchirés par les pointes des écueils, ils pleurent. Ils s'avancent ensuite dans les terres, en maudissant pour jamais l'élément perfide : imprécations bientôt oubliées ; ils trouvent dans la cité voisine l'occasion de s'engager dans un autre bâtiment ; ils s'embarquèrent de nouveau, peu de jours après, sur les flots alors paisibles, et vinrent aborder au rivage où s'élevait la maison d'Eutychius.

Les esclaves qu'il avait envoyés à la découverte, lui rapportèrent bientôt la nouvelle du naufrage de Phaon. Eutychius ne sait comment l'annoncer à Sapho. Il fait réflexion cependant que cette nouvelle, tout affreuse qu'elle est, peut contribuer à guérir avec le temps l'infortunée, d'une passion dont l'objet n'existe plus.

Pendant qu'il délibère, Sapho se promène avec Rhodope sur le rivage, les yeux et la pensée sur les flots ; elle aperçoit les deux matelots, elle les interroge aussitôt sur le sort de Phaon. Déplorable curiosité ! elle apprend de leur bouche, et sans aucun ménagement, tous les détails du plus horrible naufrage.

Oh ! quel style assez énergique pourrait exprimer la douleur de Sapho, lorsqu'un récit fatal semble offrir à ses yeux les traits qu'elle adora, couverts des ombres d'une nuit éternelle ? Elle tombe évanouie sur le sable ; on la rappelle à la vie qu'elle abhorre ; elle éclate en gémissemens. Et aux nochers : « Malheureux, qu'un génie infernal a poussés vers ces bords pour me tromper, non : il n'a point péri. »

Les matelots s'éloignent, également frappés de ses peines et de ses reproches. Alors Sapho se rapprochant d'eux, avec des larmes et d'un ton plus doux : « Etes-vous sûrs de la mort de Phaon ? » Ils la confirment, ils l'ont vu de leurs yeux. Elle se fait raconter alors tous les détails et jusqu'aux moindres circonstances de cet horrible naufrage.

Elle interrompt ce récit par des sanglots ; mais, au moment où elle ne peut plus douter de son malheur, elle déchire ses vêtemens, frappe du pied le rivage, se tournant vers la mer : « Puissance aveugle et insatiable ! comment as-tu pu engloutir l'ornement de la nature, le plus cher ouvrage de Vénus, le beau Phaon ? Rends-le moi, cruel Neptune, rends-le moi, même

dans l'état le plus déplorable. Commande aux flots d'apporter au moins sur ces bords sa dépouille mortelle! Que je puisse, hélas! après sa mort, élever un tombeau à celui qui, vivant, mérita des temples? Ah! tandis que son corps est le jouet des vents, ou repose dans tes abîmes, son ombre plantive erre sur les bords du Styx, dont l'impitoyable nocher lui refuse le passage. Dieux! soyez plus sensibles à mes larmes qu'il ne le fut lui-même! si je ne pus le posséder pendant sa vie, que je le possède après son trépas! que ce trésor envié, je le dépose du moins dans la tombe arrosée de mes pleurs! Et toi, Phaon, si ton âme immortelle plane en ce moment auprès de moi, vois et connais mon désespoir. Je ne puis vivre sans toi; que la mort du moins nous unisse! »

A ces mots, elle s'élance dans les flots. Rhodope, qui ne peut ni la suivre ni l'arrêter, pousse un cri perçant. Les matelots accourent et la retiennent. Rhodope l'entraîne chez Eutychius, mourante, et chargeant les nochers et le Ciel d'imprécations.

CHAPITRE VI.

LA RENCONTRE INESPÉRÉE.

Le misérable état de Sapho attendrissait les nochers même au cœur insensible. Ils aident Rhodope à la transporter dans l'intérieur de son appartement. On l'assied sur un lit ; ses yeux s'ouvrent à peine ; sa respiration est entrecoupée et pénible ; on désespère de sa vie.

Cependant Eutychius accourt ; il tient par la main un nouvel hôte : frappé de ce spectacle de désolation, il le quitte pour voler à Sapho. On prodigue l'esprit des parfums pour la rappeler à la vie. Ouvrez les yeux, infortunée ; celui que vous pleurez est vivant, est près de vous ; il est encore embelli par de nouvelles faveurs de Vénus. »

On entoure Sapho dans une attente inquiète et silencieuse ; on cherche à surprendre quelque signe de vie. Elle se ranime par degrés ; la respiration, quoique pénible, devient plus

fréquente ; ses membres engourdis s'étendent ; ses yeux, chargés d'un nuage, s'entr'ouvrent languissamment. Elle les promène sur l'assemblée ; elle croit qu'un songe l'abuse, lorsqu'elle vient à rencontrer, près d'Eutychius, Phaon, qui la regarde avec compassion. Elle enivre à longs traits ses regards d'un nouveau poison. Elle doute encore de ce bonheur. Eutychius s'approche, on l'entoure, on la console, on la rappelle au sentiment.

Ces discours, le bruit qui se fait autour d'elle, tout confirme le témoignage de ses sens ; et sortant alors du sommeil de la mort, pleine d'ivresse : « Phaon vit encore ! » Et lui, tendant à Sapho la main pour l'aider à se relever : « Ingénieuse Sapho, oui, je vis ! vous avez pu douter d'une conservation que je ne dois qu'à un prodige ! Je vous le raconterai ; permettez que dans ce moment nous ne nous occupions que de vous-même. — Rien ne peut m'être plus agréable que le récit de vos aventures. Une divinité vous a protégé sans doute : périssent les malheureux qui m'avaient annoncé votre perte ! » A ces mots, elle indiqua du geste les deux matelots qui se tenaient dans un coin de l'appartement. Et Phaon,

courant vers eux et les embrassant : « Que béni soit le Ciel ! Je chéris d'autant plus ses bienfaits, qu'ils ne se sont pas étendus sur moi seul ; de mes malheureux compagnons, je trouve au moins les deux plus chers... Mais par quel coup du sort ? »

Ils satisfont à sa curiosité.

Sapho ranimée : « Je me sens mieux : daignez me raconter comment vous avez échappé au naufrage de votre vaisseau. » Eutychius et l'assemblée, qui partageaient la curiosité de Sapho, pressent Phaon, qui commence en ces termes :

« Vous connaissez déjà les premières particularités de mon naufrage ; je prendrai manarration au moment où notre vaisseau s'abîme. Je nageais ; mais le poids de mes vêtemens et la fureur des vagues rendent bientôt mes efforts inutiles ; j'allais être englouti par les flots, lorsque apparut la déesse puissante dont la protection m'honore. Elle glissait comme un nuage léger sur les vagues émues : je la reconnus à sa démarche, à l'azur brillant de ses yeux, aux charmes de son sourire, dont la douceur contrastait avec le bouleversement de la nature. Fortifié par sa présence, je redoublais d'efforts

pour arriver jusqu'à ses pieds, qui s'appuyaient sur les ondes qu'elle effleurait plus légèrement que l'alcyon. Elle en suivait tous les mouvemens ; tantôt mon œil l'apercevait sur la cime des vagues, et tantôt elle semblait au fond des gouffres se dérober à mes regards. Je la voyais paraître et disparaître avec inquiétude, et j'étais balancé entre la crainte et l'espérance.

» La déesse qui aime à se jouer des faibles mortels, ne m'ayant ainsi déçu pendant quelque temps que pour me rendre ses bienfaits plus chers, détache un de ses voiles que faisaient voltiger les vents, et le passant autour de moi, me soulève de sa main puissante et m'emporte à travers les airs. Quoique soutenu de sa main divine, je mesurai avec épouvante, je l'avouerai, l'espace qui me séparait des flots. L'onde amère découlait de mes vêtemens. Je traversais ainsi la plaine éthérée, lorsque tout à coup, par fantaisie, la belle Cythérée abandonna le voile.

» Je retombe dans les flots, où j'entendis de loin l'éclat de rire que poussait dans les nues la folâtre déesse. Je n'en augurai rien de sinistre : voilà que sur les vagues glisse et s'avance vers moi une belle conque de nacre, montée

sur un essieu de corail supporté par des roues étincelantes d'or. De blanches colombes traînent ce char ; je reconnus celui de la déesse ; je m'y attache avec les mains ; je parviens à m'y asseoir, m'abandonnant aux divins oiseaux et à la volonté de la divinité qu'ils connaissent. Le char auquel ils sont attachés par un lien léger d'or et d'azur, vole sur les ondes qu'il effleure ; les roues foulent les vagues ; la tempête cède et s'écarte sur leur passage. Le char s'arrête sur le rivage de l'île de Chypre ; je m'élance sur le sable : mes vêtemens et ma chevelure sont séchés ; le char s'envole dans les nues.

» Je m'achemine aussitôt vers le temple de la déesse, honorée particulièrement dans cette île, et que je dois adorer encore avec plus de vénération que tout autre : je me prosterne pour la remercier de ses bienfaits. Je me rends chez un ami lié par les nœuds de l'hospitalité avec mon père ; il me fournit tous les secours nécessaires. Bravant de nouveau les ondes, je m'embarque, et j'arrive chez Eutychius. Mais les faveurs de Vénus me seraient encore plus chères, si le plus précieux ornement de notre patrie, si l'éloquente Sapho n'était point

plongée dans un si déplorable abattement. Du moins il m'est doux de jouir de ce touchant intérêt dont vous honorez le récit de mes aventures. »

En effet, tout entière à sa narration, Sapho avait laissé éclater naïvement sur son visage tous les signes de la passion la plus vive. On l'avait vue tour à tour craindre, espérer ou se réjouir avec lui. Elle buvait jusqu'à la dernière goutte de la coupe empoisonnée que lui présentait l'Amour. Vénus, l'impitoyable Vénus, n'avait laissé reposer son cœur que pour le percer de traits plus vifs; et, pour combler ses maux, elle se plaisait à prodiguer à Phaon de nouveaux charmes. Il ne devait jamais répondre à la passion qu'il allumait de plus en plus. Et si la déesse avait permis ce naufrage, c'était pour troubler le cœur de Sapho, et pour redoubler, par le sentiment tendre de la compassion, tous les feux de son déplorable amour.

L'assemblée applaudit. La beauté de Phaon ne ravit pas moins que ses aventures. Eutychius l'invite à goûter quelque repos, et le conduit dans son appartement. Sapho rentre dans le sien, lentement et suivant des yeux Phaon qui se retire.

CHAPITRE VII.

LE PROJET DÉÇU.

EUTYCHIUS, venant à réfléchir sur le coup du sort qui conduisait chez lui Phaon, après une si extraordinaire aventure, espérait de l'amener à l'hyménée, en invoquant leur ancienne amitié, en faisant valoir les qualités précieuses et rares dont était orné l'objet de son dédain. Ses intentions étaient pures, mais elles furent sans effet. Phaon est plus insensible qu'un rocher : une amante plus belle le captive. Il a plus que de l'indifférence pour cet hymen. Par un effet de la colère divine, l'aversion qu'il a pour Sapho égale l'amour qu'elle a pour lui. Il s'efforce par courtoisie de dissimuler ses véritables sentimens ; il fait l'éloge de son esprit, et ne perd aucune occasion de le faire valoir.

Eutychius insiste ; il invoque l'hospitalité, l'ancienne union de leurs familles ; il fait ressortir les avantages, la convenance de cet hymen, élève les talens de Sapho, lui montre

les derniers vers qu'elle a composés. Eh ! que peuvent des vers ? charmer des ennuis, mais non pas changer l'aversion en amour. Les instances d'Eutychius finissent par devenir insupportables à Phaon ; il prend le parti de fuir la Sicile ; il s'éloigne le lendemain dès l'aurore, après avoir laissé cette lettre pour Eutychius.

PHAON A EUTYCHIUS. Salut.

« C'EST avec regret que je quitte un hôte si cher, et dont la réception et la société étaient pleines de charmes. Je suis obligé de vous dire adieu ; je retourne dans ma patrie : Cléonice y réclame ma foi. La chaleur que vous avez mise à certaines propositions, je vous la pardonne : je sais quel est l'intérêt que l'hospitalité inspire. Pardonnez-moi un refus qui prend sa source dans ma loyauté. Saluez de ma part l'ingénieuse Sapho : son mérite attirera sur ses traces d'autres amans qui brigueront un hymen aussi précieux. Au moment où vous lisez cette lettre, je sillonne les flots : priez les dieux d'accorder à votre ami une navigation favorable ; et puissent-ils vous combler de toutes sortes de prospérités ! »

CHAPITRE VIII.

LA RÉSOLUTION DÉSESPÉRÉE.

PHAON, à son départ, laissa cette lettre à un esclave pour la remettre à Eutychius à son réveil. Cet ordre fut exécuté. Eutychius fut affligé du départ de Phaon, et encore plus de la nécessité de l'annoncer à Sapho, que la présence de son amant et ses soins paternels avaient rendue à l'espérance.

Tandis que, dans cette perplexité, il relisait cette lettre, Sapho survient, et lui demande des nouvelles de Phaon. Eutychius garde le silence. Elle, sans interpréter ce qu'il a de funeste, s'étonne pour la première fois du peu d'égards que lui marquait son hôte, et réitère sa demande. Elle lui arrache ainsi ce fatal secret que l'amitié voulait dissimuler.

Eclater en plaintes désespérées, se précipiter, en le baignant de larmes, dans le sein de son hôte, comme dans celui d'un père, voilà ce qu'aurait fait une douleur ordinaire. Mais ici, mesurant d'un regard l'étendue de

son malheur, et perdant soudain toute espérance, Sapho resta muette, sans laisser échapper une larme ni un soupir. Elle est comme l'oiseau tremblant sous les serres de l'aigle. Son désespoir est trop profond pour se manifester, elle le dévore. Elle connaît à quel excès d'humiliation elle est descendue : non seulement on lui en préfère une autre, mais on l'abandonne avec mépris.

Ce coup affreux pouvait, en l'éclairant, la rendre à la raison, si la vengeance divine n'en avait décidé autrement. En effet, l'amour sans espérance finit tôt ou tard par s'éteindre : nul ne résiste à l'infidélité ou au mépris répété. Infortunée ! ni l'espoir trompé, ni le mépris d'un amant qui te fuit, ne peuvent faire tomber le voile de tes yeux.

Elle comprit alors qu'il était temps d'obéir à l'oracle de la Pythie, et d'éteindre son amour dans les flots plutôt que de continuer à traîner une vie malheureuse.

Pendant qu'elle abandonne son esprit à ces pensées tumultueuses, immobile, elle tient ses yeux fixes attachés vers la terre. Eutychius garde le même silence, et ses regards se portent alternativement et sur la lettre de

Phaon et sur Sapho. Mais elle, sa résolution intérieurement arrêtée : « Ne prononcez plus devant moi, Eutychius, un nom odieux à celle qu'il méprise. Que s'il s'enorgueillit des faveurs de Vénus, qu'il sache que j'aurai pour moi le secours d'une autre divinité. Grâce à sa protection, je pourrai peut-être parvenir à ce comble d'insensibilité, qui me fera contempler l'ingrat comme on contemple ces belles statues de marbre, dont il a la froideur. »

Elle dit ; et, arrachant tout à coup la lettre des mains d'Eutychius, elle la déchire, et, les lèvres frémissantes, la respiration entrecoupée, s'écrie : « C'est ainsi que tu as déchiré mon cœur. » Elle s'enfonce alors sous l'ombrage le plus épais du jardin, laissant Eutychius partagé entre l'étonnement que lui cause le départ de Phaon et la compassion que Sapho lui inspire.

CHAPITRE IX.

LE DÉPART.

Cette journée s'écoula dans le silence. Sapho parut faire un effort sur elle-même ; elle évitait de prononcer le nom de Phaon, et ne jetait, dans la conversation, que quelques paroles insignifiantes, et seulement autant qu'il en fallait pour éviter d'offenser ses hôtes par un silence trop affecté.

Eutychius éprouvait le même embarras, et n'osait lui rappeler un sujet désagréable. Le jour se passa dans cette contrainte réciproque, qui vint terminer la nuit invoquée par Sapho.

Le voile des ténèbres s'épaississait, et, conforme à ses tristes pensées, semblait favoriser ses desseins. Eutychius et toute sa maison étaient plongés dans le sommeil, lorsque Sapho, accompagnée de ses fidèles esclaves, Rhodope et Clitus, monta dans un vaisseau, arrêté le soir sur ces bords, et se dirigea, pleine d'une sombre inquiétude, vers Leucade.

CHAPITRE X.

L'ENTRETIEN SACRÉ.

Leucade fut d'abord une péninsule attachée à l'Acarnanie, en face d'Ithaque et de Céphalonie; mais les Corinthiens, qui s'en rendirent maîtres, séparant l'isthme du continent, en formèrent une île célèbre par le promontoire auquel elle a donné son nom. C'est un rocher blanchâtre qui s'avance sur la mer en face de Céphalonie. On rencontre, à peu de distance, le temple d'Apollon.

Laissons Phaon voler sur les mers, impatient de revoir les murs de Mitylène, bien plus impatient de serrer les nœuds qui doivent l'unir à Cléonice. Laissons Nomophile et Eutychius plongés dans l'étonnement et la tristesse au moment où ils apprennent le départ imprévu et précipité de celle qu'ils nommaient déjà la Muse de Lesbos; suivons la course et la destinée de Sapho.

Elle poursuit son voyage sur les flots. Son

impatience accuse la lenteur des vents. Au cinquième jour elle découvre les îles de la Grèce; et, les côtoyant non sans péril, elle aborde le dixième jour au port d'Ambracie, d'où elle se rend, sur un plus petit bâtiment, à Leucade.

Empressée d'obéir à l'oracle de la Pythie, sa dernière espérance, et de chercher, dans l'oubli, le remède à tous ses maux, elle marche vers le temple d'Apollon, pour obtenir du grand-prêtre l'explication de cet oracle obscur. Ce temple, aussi respectable par son ancienne construction que par un culte immémorial, repose sur la cime solitaire d'un mont si élevé, que l'on voit, pendant les orages, les nuées traverser et envelopper ses portiques. Le reste du temps, on y respire l'air le plus pur; et de là, l'œil plonge et domine au loin sur l'étendue des mers.

Dans cette enceinte sacrée règne un religieux silence, qui n'est interrompu que par les hymnes sacrés ou le mugissement des victimes. Au centre s'élève la statue d'Apollon; son regard, plein de majesté, semble suivre la flèche que son bras vient de lancer. Au pied des autels est prosternée une foule

d'étrangers qui accourent des différentes parties de la Grèce, et des contrées les plus éloignées, pour invoquer ou remercier la divinité.

Sapho entre dans le temple, la tête baissée, l'esprit résigné et plein de la religieuse terreur que ce lieu lui inspire. Elle voit se lever le prêtre qui se disposait à offrir un sacrifice, et s'approchant de lui en suppliante : « Salut, qui que vous soyez, ministre d'une divinité bienfaisante. Salut, autels antiques au pied desquels tant de larmes ont été essuyées : daignez accueillir ma prière. J'ai erré de rivages en rivages; j'ai traversé la périlleuse étendue des mers pour venir implorer ici la bonté des dieux et connaître leur volonté. »

Le prêtre l'écoute avec gravité, et interrompt le sacrifice. Une longue barbe descendait à flots d'argent sur sa poitrine, et ses cheveux blancs étaient ceints d'une couronne de lauriers. « Que demandez-vous? lui dit-il d'une voix imposante; lorsque vous m'aurez expliqué vos vœux, je vous ferai connaître s'ils sont agréables aux dieux. » Et la regardant fixement : « Jeune fille, vous ne venez point assurément demander à Apollon d'exceller à

tirer de l'arc, c'est le vœu des guerriers; ou qu'il vous accorde ses rayons, c'est celui des agriculteurs; ou le talent de charmer par des accords, c'est le vœu de nos lyriques. A votre âge, on n'est conduite à Leucade que par un amour malheureux. »

— « Ministre sacré, vous soutenez mon courage; expliquez-moi le sens d'un oracle obscur; il m'annonce que ma flamme s'éteindra dans les flots. Pleine de confiance dans cette promesse, de crainte envers une divinité offensée, de confiance dans Apollon, je viens lui demander moi-même d'éteindre dans ces eaux salutaires une passion qui a résisté à tous les tourmens, aux mépris, aux conseils de l'amitié, aux distractions d'un voyage, aux offres d'un nouvel amour. » — « Suivez-moi : je vais vous montrer le lieu sacré où d'autres infortunées ont trouvé la fin de leurs peines. »

Il dit, et sort du temple. Sapho le suit respectueusement : « Voyez-vous ce promontoire blanchâtre, qui s'élève et s'avance au-dessus des flots? c'est la roche de Leucade. C'est de là que Deucalion, méprisé par Pyrrha, que Phobée, de la race de Codrus, et le fils de

Dionée, Céphale, dédaigné par Ptaola, se précipitèrent dans les ondes. » Sapho, pâlissant : « La mort est donc mon seul recours ! ah ! sans doute, elle vaut mieux qu'une vie aussi misérable. » — « Vous vous trompez ; ayez plus de confiance dans les dieux. Apprenez que ni Deucalion, ni Phobée, ni Céphale ne périrent ; ils ne perdirent dans les ondes que leur amour. Ces eaux glacées, qui ressemblent à celles du Léthé, éteignirent leur passion. Leur histoire est gravée sur ce rocher, vous la lirez ; comme eux, espérez dans les dieux, ils peuvent vous sauver : mais si vous les offensez par votre crainte, ils peuvent vous perdre. »

A ces mots, le prêtre se retira, d'un front sévère, et en lui lançant un regard terrible. Sapho reste accablée sous la sentence qu'il prononce. Rhodope et Clitus, qui ne l'avaient point quittée des yeux, s'en approchent ; mais ils gardent le silence, et n'osent interrompre ses tristes réflexions. Sapho, après une pause, et comme sortant d'une délibération profonde : « Le dessein en est pris ; quel que soit l'effet des promesses divines, que je perde mon amour ou la vie, j'obtiendrai le repos. »

Sa poitrine se soulève à ces mots ; elle arrache ses vêtemens, et s'avance en silence vers le rocher. Comme une bacchante agitée du dieu qui la tourmente, elle courait, la tête échevelée, le long des écueils où se brise l'onde mugissante. Clitus étonnée la suit tristement, et la soutient. Rhodope, à qui l'âge ne permet plus de courir, fait retentir le rivage de ses cris ; ses cris se perdent dans le bruit des ondes et au milieu des airs. Sapho, qui ne l'entend plus, hors d'elle-même, court accomplir l'oracle.

CHAPITRE XI.

LE SAUT DE LEUCADE.

Elle arrive au bord du promontoire. A l'aspect de l'étendue des ondes mugissantes, l'infortunée s'arrête, saisie d'épouvante, jette autour d'elle des regards pleins d'effroi, et découvre sur ce roc des inscriptions consacrées à la mémoire de ceux qui s'étaient sauvés des ondes. Elle s'approche avec précaution de

l'extrémité du bord, et le sein palpitant, la pâleur sur le front, mesure la profondeur de l'abîme ; elle observe avec terreur que les ondes ont miné le pied du roc : avancé et comme suspendu sur les flots qui en rongeaient la base, il semblait y tomber.

Sapho recule épouvantée ; ses genoux tremblent ; elle abaisse son voile sur ses yeux. Rhodope avait eu le temps de la joindre ; et ignorant son dessein, mais n'augurant plus rien que de sinistre au moment où elle la vit s'approcher du bord de l'abîme, elle l'embrasse étroitement à l'instant où elle recule. Sapho veut s'arracher de ses bras ; Rhodope résiste, et la détourne en vain.

« Au nom de cette fidélité qui te fait partager mes courses et ma folle passion, Rhodope, je te conjure de ne point t'opposer à la volonté des dieux que vient de me révéler le ministre de ce temple. Je dois accomplir ici ce qu'il a exigé : je viens invoquer la divinité dans ce lieu qui lui est particulièrement consacré, dans ce lieu où elle a marqué la fin de mes tourmens. Eloignez-vous donc, je vous en supplie, au nom de votre tendre intérêt, au nom de l'excès de mes maux ; laissez-moi

librement invoquer les dieux et leur satisfaire. » En même temps, d'un geste à la fois impérieux et tendre, elle repousse Rhodope, qui, trompée par ces paroles, lui obéit, et s'écarte avec Clitus.

Tandis qu'ils s'éloignent, cette amante infortunée élevant vers le ciel ses mains et ses yeux, ses yeux mouillés de larmes : « Divinités protectrices des malheureux, jamais aucun n'eut plus de droits à votre pitié. Obéissant à un oracle, soumise aux vengeances du ciel, me voici devant vous, victime volontaire. Si vous avez décidé ma mort, elle sera du moins pour moi le commencement du repos. Si vous m'accordez de revoir le rivage et d'y porter un cœur libre, je fais vœu de me consacrer aux autels de la chaste Diane. C'est là que, dans le silence du sanctuaire, je trouverai une joie plus pure que celle promise par les plaisirs décevans de l'amour. O Thétis! recevez-moi dans votre sein. »

Elle dit; et, courant vers le bord de l'abîme, elle allait s'y jeter, lorsque, dans un effroi involontaire, elle s'arrête une seconde fois. Alors Rhodope qui s'était éloignée, mais qui ne la perdait point des yeux, jette un cri la-

mentable : Clitus s'élance pour la retenir. Sapho, qui voit son dessein découvert, en précipite l'exécution.

On dit qu'elle n'aurait peut-être point accompli l'oracle, que la timidité de son sexe l'eût emporté sur sa religion, si son implacable persécutrice, Vénus, invisible au sein d'un nuage, ne l'eût tourmentée elle-même. On assure que la déesse, tirant une aiguille d'or qui retenait ses tresses blondes, se plaisait à l'enfoncer dans le cœur de cette misérable qu'elle perçait en souriant. Eperdue, furieuse alors comme la génisse que l'abeille a piquée, Sapho, se couvrant la tête de son voile, fermant les yeux et poussant un soupir, tombe, et roule dans les flots.

Clitus accourt; il n'aperçoit plus rien sur les ondes : le poids de sa chute avait entraîné l'infortunée au fond de l'abîme. Elle reparaît bientôt sur les eaux, se débattant en vain contre la mort. A ce spectacle affreux, Clitus se précipite pour la secourir; mais le malheureux tomba sur un rocher à fleur d'eau, contre lequel il périt.

Rhodope arrive d'un pas tardif et en chancelant au moment où une vague ramenait Sapho;

une autre l'engloutit à ses yeux. Rhodope tombe évanouie sur le rocher.

Si, plus malheureuse que ceux qui l'avaient précédée à Leucade, Sapho périt dans les ondes, il faut sans doute accuser de sa mort la colère de Vénus. Infortunée, tu obtins du moins à ta mort les larmes et la compassion qu'un barbare t'avait refusées. Que l'hommage et l'amour de la postérité te vengent!

Le lendemain, les desservans du temple recueillirent sa dépouille mortelle apportée par les flots sur le rivage; ils lui rendirent les derniers honneurs. Un décret du peuple de Mitylène fit ériger dans ce lieu un tombeau magnifique; une inscription rappelle son aventure. La ville où elle reçut le jour lui éleva une statue qui subsiste encore.

La nouvelle affreuse de samort abrégea les jours de son vieux père, et répandit un nuage sombre sur ceux du paisible Eutychius.

FIN DES AVENTURES DE SAPHO.

NOTES.

(A), page 6. COURTISANES DE L'ORIENT : ALMÉ ÉGYPTIENNES.

« On les appelle savantes. Une éducation plus soignée que celle des autres femmes leur a mérité ce nom. Elles forment une société célèbre dans le pays. Pour y être reçu, il faut avoir une belle voix, bien posséder sa langue, connaître les règles de la poésie, et pouvoir sur-le-champ composer et chanter des couplets adaptés aux circontances. Les Almé savent par cœur toutes les chansons nouvelles; leur mémoire est meublée des plus beaux *moals* (chants élégiaques) et des plus jolis contes. Il n'est point de fêtes sans elles, point de festins dont elles ne fassent l'ornement. On les place dans une tribune, d'où elles chantent pendant le repas. Elles descendent ensuite dans le salon, et y forment des danses qui ne ressemblent point aux autres. Ce sont des ballets-pantomimes, par lesquels elles représentent des actions de la vie commune. Les mystères de l'amour leur en fournissent ordinairement les scènes.

» La souplesse de leur corps est inconcevable. On est étonné de la mobilité de leurs traits, auxquels elles donnent à volonté l'impression convenable au rôle qu'elles jouent

Souvent l'indécence de leurs attitudes est portée à l'excès. Les regards, les gestes, tout parle, mais d'une manière si expressive, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre.

» Au commencement de la danse elles quittent, avec leurs voiles, la pudeur de leur sexe. Une longue robe de soie très-légère descend sur leurs talons; une riche ceinture la serre mollement; de longs cheveux noirs, tressés et parfumés, flottent sur leurs épaules; une chemise, transparente comme la gaze, voile à peine leur sein. A mesure qu'elles se mettent en mouvement, les formes, les contours de leurs corps semblent se détacher successivement. Le son de la flûte, des castagnettes, du tambour de basque et des cymbales, règle leurs pas, et presse ou ralentit la mesure. Des paroles propres à ces sortes de scènes les animent encore; elles paraissent dans l'ivresse: ce sont des Bacchantes dans le délire. C'est alors qu'oubliant toute retenue, elles s'abandonnent entièrement au désordre de leurs sens; c'est alors qu'un peuple peu délicat, et qui n'aime rien de voilé, redouble ses applaudissemens.

» Les Almé sont appelées dans tous les *harem*. Elles apprennent aux femmes les airs nouveaux; elles racontent des histoires amoureuses, et déclament en leur présence des poëmes d'autant plus intéressans, qu'ils offrent le tableau vivant de leurs mœurs. Elles les initient aux mystères de leur art, et les instruisent à former des danses lascives.

» Ces filles, dont l'esprit est cultivé, ont une conversation agréable; elles parlent leur langue avec pureté.

L'habitude de se livrer à la poésie leur rend familières les expressions les plus douces, les plus sonores. Elles récitent avec beaucoup de grâce. Dans le chant, la nature seule est leur guide. Je les ai entendues chanter des airs gais, dont la mesure était vive et légère comme celle de quelques unes de nos ariettes : mais c'est dans le pathétique que se déploient leurs talens ; c'est lorqu'elles déclament un *moal* sur le mouvement de la romance, que la continuité de sons tendres, touchans et plaintifs, inspire une douce mélancolie, qui s'augmente successivement, et se change en larmes d'attendrissement. Les Turcs eux-mêmes, les Turcs, ennemis de tous les arts, passent la nuit à les entendre.

» Quelquefois deux personnes chantent ensemble, mais toujours à voix égales. Il en est de même d'un orchestre où tous les instrumens, jouant à l'unisson, exécutent la même partie....

» Les Hébreux, auxquels les goûts égyptiens étaient devenus naturels par une longue habitude en Egypte, avaient aussi des Almé. Il paraît qu'à Jérusalem, comme au grand Caire, elles donnaient des leçons aux femmes. Saint-Marc nous a conservé un fait qui prouve combien la danse orientale avait d'empire sur le cœur des hommes.

» Hérode célébrait le jour de sa naissance au milieu d'un banquet somptueux, où il avait rassemblé les chefs de la nation, les tribuns et les princes de la Galilée. Tandis que les convives étaient à table, la fille d'Hérodiade entra, et dansa devant eux, à la manière du pays. Toute l'assemblée applaudit aux grâces qu'elle avait déployées.

Le roi enchanté jura qu'il lui donnerait ce qu'elle demanderait, fût-ce la moitié de son royaume. Pressée par sa mère, la jeune Hérodiade demanda la tête de Jean-Baptiste, et l'obtint.

» Les Almé assistent aux cérémonies de mariage, et marchent devant la mariée en jouant des instrumens. Elles figurent aussi dans les enterremens, et accompagnent le convoi en chantant des airs funèbres : elles poussent des gémissemens, se répandent en lamentations, et offrent tous les signes de la douleur et du désespoir. Ces femmes se font payer fort cher, et ne vont guère que chez les grands seigneurs et les gens riches (1). »

BAYADÈRES DE L'INDE.

« Les Bayadères, danseuses de l'Inde, vivent réunies en troupes dans des séminaires de volupté. Les sociétés de cette espèce les mieux composées sont consacrées aux pagodes riches et fréquentées. Leur destination est de danser dans les temples, aux grandes solennités, et de servir aux plaisirs des brames. Ces prêtres, qui n'ont pas fait le vœu artificieux et imposteur de renoncer à tout pour mieux jouir de tout, aiment mieux avoir des femmes qui leur appartiennent, que de corrompre à la fois le célibat et le mariage. Ils n'attentent pas aux droits d'autrui par l'adultère ; mais ils sont jaloux des danseuses dont ils

---

AUTORITÉ.

(1) *Savary*, *Voyage en Egypte*.

partagent et le culte et les vœux avec leurs dieux, jusqu'à ne permettre jamais sans répugnance qu'elles aillent amuser les rois et les grands.

» On ignore comment cette institution singulière s'est transformée. Il est vraisemblable qu'un brame qui avait sa concubine ou sa femme, s'associa d'abord avec un autre brame qui avait sa concubine ou sa femme; mais qu'à la longue le mélange d'un grand nombre de brames et de femmes occasionna tant d'infidélités, que les femmes devinrent communes entre tous ces prêtres. Réunissez dans un seul cloître des célibataires des deux sexes, et vous ne tarderez pas à voir naître la communauté des hommes et des femmes.

» Il est vraisemblable qu'au moyen de cette communauté d'hommes et de femmes, la jalousie s'éteignit, et que les femmes virent sans peine le nombre de leurs semblables se multiplier, et les hommes le nombre des brames s'accroître : c'était moins une rivalité qu'une conquête nouvelle. Il est vraisemblable que, pour pallier aux peuples le scandale d'une vie si licencieuse, toutes ces femmes furent consacrées au service des autels. Il ne l'est pas moins que les peuples se prêtèrent d'autant plus volontiers à cette espèce de superstition, qu'elle renfermait dans une seule enceinte les désirs effrénés d'une troupe de moines, et mettait ainsi leurs femmes et leurs filles à l'abri de la séduction.

» Il est vraisemblable qu'en attachant un caractère sacré à ces espèces de courtisanes, les parens virent sans répugnance leurs plus belles filles, entraînées par cette vocation, quitter la maison paternelle pour entrer dans ce

séminaire, d'où les femmes surannées pouvaient retourner sans honte dans la société; car il n'y a aucun crime que l'intervention des dieux ne consacre, aucune vertu qu'elle n'avilisse. La notion d'un être absolu est, entre les mains des prêtres qui en abusent, une destruction de toute morale. Une chose ne plaît pas aux dieux parce qu'elle est bonne, mais elle est bonne parce qu'elle plaît aux dieux.

» Il ne restait plus aux brames qu'un pas à faire pour porter l'institut à sa dernière perfection : c'était de persuader aux peuples qu'il était agréable aux dieux, honnête et saint, d'épouser une Bayadère de préférence à toute autre femme, et de faire solliciter comme une grâce spéciale le reste de leurs débauches.

» Il est des troupes moins choisies dans les grandes villes pour l'amusement des hommes riches, et d'autres pour leurs femmes. De quelque religion, de quelque caste qu'on soit, on peut les appeler. Il y a même de ces troupes ambulantes conduites par de vieilles femmes, qui, d'élèves de ces sortes de séminaires, en deviennent à la fin les directrices.

» Par un contraste bizarre, et dont l'effet est toujours choquant, ces belles filles traînent à leur suite un musicien difforme et d'un âge avancé, dont l'emploi est de battre la mesure avec un instrument de cuivre que nous avons depuis peu emprunté des Turcs, pour ajouter à notre musique militaire, et qui, aux Indes, se nomme *tam*. Celui qui le tient répète continuellement ce mot avec une telle vivacité, qu'il arrive par degrés à des convulsions affreuses, tandis que les Bayadères, échauffées par le désir

de plaire, et par les odeurs dont elles sont parfumées, finissent par être hors d'elles-mêmes.

» Les danses sont presque toutes des pantomimes d'amour. Le plan, le dessin, les attitudes, les mesures, les sons et les cadences de ces ballets, tout respire cette passion, et en exprime les voluptés et les fureurs.

» Tout conspire au prodigieux succès de ces femmes voluptueuses : l'art et la richesse de leur parure, l'adresse qu'elles ont à façonner leur beauté. Leurs longs cheveux noirs, épars sur leurs épaules ou relevés en tresses, sont chargés de diamans et parsemés de fleurs. Des pierres précieuses enrichissent leurs colliers et leurs bracelets. Elles attachent même des bijoux à leurs narines; et des voyageurs attestent que cette parure, qui choque au premier coup d'œil, est d'un agrément qui plaît et relève tous les autres ornemens par le charme de la symétrie, et d'un effet inexplicable, mais sensible avec le temps.

» Rien n'égale surtout leur attention à conserver leur sein, comme un des trésors les plus précieux de leur beauté. Pour l'empêcher de grossir ou de se déformer, elles l'enferment dans deux étuis d'un bois très-léger, joints ensemble et bouclés par derrière. Ces étuis sont si polis et si souples, qu'ils se prêtent à tous les mouvemens du corps sans aplatir, sans offenser le tissu délicat de la peau. Le dehors de ces étuis est revêtu d'une feuille d'or parsemée de brillans : c'est là, sans contredit, la parure la plus recherchée, la plus chère à la beauté. On la quitte, on la reprend avec une légèreté singulière : ce voile qui couvre le sein, n'en cache point les palpitations, les soupirs, les molles ondulations, il n'ôte rien à la volupté.

» La plupart de ces danseuses croient ajouter à l'éclat de leur teint, à l'impression de leurs regards, en formant autour de leurs yeux un cercle noir, qu'elles tracent avec une aiguille de tête teinte d'une poudre d'antimoine. Cette beauté d'emprunt, relevée par tous les poëtes orientaux, après avoir paru bizarre aux Européens qui n'y étaient pas accoutumés, a fini par leur être agréable.

» Cet art de plaire est toute la vie, toute l'occupation, tout le bonheur des Bayadères. On résiste difficilement à leur séduction; elles obtiennent même la préférence sur ces belles Cachemiriennes qui remplissent les sérails de l'Indostan, comme les Géorgiennes et les Circassiennes peuplent ceux d'Ispahan et de Constantinople. La modestie, ou plutôt la réserve naturelle à de superbes esclaves séquestrées de la société des hommes, ne peut balancer les prestiges de ces courtisanes exercées (1). »

(B), page 109. EXTRAIT DU TESTAMENT D'ARISTOTE,

EN FAVEUR DE LA COURTISANE HERPYLLIS.

ARISTOTE dispose ainsi de ce qui le regarde. « En cas que la mort me surprenne, Antipater sera l'exécuteur de

---

AUTORITÉ.

Raynal, Hist. Philosoph. des Deux-Indes.

mes dernières volontés, et aura la surintendance de tout, et, jusqu'à ce que Nicanor puisse administrer mes biens, Aristomène, Timarque, Hipparque aideront à en prendre soin aussi bien que Théophraste, s'il le veut bien, et que cela lui convienne, tant par rapport à mes enfans que par rapport à Herpyllis, et aux biens que je laisse..... Je recommande aux tuteurs et à Nicanor de se souvenir de moi, et de l'affection qu'Herpyllis m'a toujours portée, prenant soin de moi et de mes affaires : si, après ma mort, elle veut se marier, ils prendront garde qu'elle n'épouse personne au-dessous de ma condition; et, en ce cas, outre les présens qu'elle a déjà reçus, il lui sera donné un talent d'argent, trois esclaves, si elle veut, outre celle qu'elle a, et le jeune garçon Pyrrhæus. Si elle veut demeurer à Chalcis, elle y occupera le logement contigu au jardin; et si elle choisit Stagyra, elle occupera la maison de mes pères, et les curateurs feront meubler celui de ces deux endroits qu'elle habitera (1).

(C), page 125.

« Le caractère des Siciliennes n'a point changé; l'influence du climat continue à les porter vers la volupté. Si la Sicile a fourni, du temps de l'antiquité, les plus belles

---

AUTORITÉS.

(1) *Diog.-Laërt. vit. Aristot.*

courtisanes, on y trouve encore de nos jours les femmes les plus séduisantes. Consultez la *Description de Palerme et de la Sicile*, par le docteur Hager, *Bibliothèque Britannique*, n°s 123 et 124. »

(D), page 220.

« Les femmes se livrent volontiers aux excès de la débauche, avec plus de fureur que les hommes. Il est donc du devoir d'un habile législateur de chercher les moyens de réprimer chez elles ce penchant dépravé (1).

» Charles IX, s'allant un jour promener aux Tuileries, vit une femme parfaitement belle passer la rivière à la nage. Il s'arrêta pour la regarder; mais à l'instant où le roi et toute sa cour avoient les yeux jetés sur elle, cette femme plongea, revint sur l'eau, et prit terre du côté opposé. Là, elle commença à tordre ses cheveux, puis se retira, emportant quant et soi les yeux et les cœurs de tout le monde; mais néanmoins avec tout cela, encore que l'action semblât être plaisante en soi, si est-ce que le roi la trouva si étrange et nouvelle, qu'on ne lui en ouït jamais dire un seul mot de louange, bien qu'il entendît la plupart de sa suite, voire les plus retenus, dire tout haut plusieurs paroles d'admiration (2). »

AUTORITÉS.

(1) *L. C. D. G. sur Tacite.*—(2) *Pierre de Lancre, Tableau de l'Inconstance et instabilité de toutes choses, p.* 146.

(E), page 244.

DELILLE a eu autrefois la témérité de retoucher la traduction de l'hymne de Sapho; et du même coup il a maltraité et Sapho et Boileau.

Heureux qui, près de toi, pour toi seule soupire, etc.

Tout le monde sait par cœur ces adorables stances. L'abandon de la passion respire dans la première, le trouble croît dans la seconde, et le tableau de l'égarement est achevé dans la troisième.

Première strophe. La répétition *près de toi*, *pour toi seule*, est pleine de sensibilité. La réduplication de *qui* peint bien la passion, *qui soupire*, *qui t'entend*, *qui te voit*, etc. Comme cette exclamation :

Les dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égaler!

sort naturellement du cœur, et couronne bien la stance! Quelle vérité, quelle rapidité dans ce vers composé de dactyles!

Je sens de veine en veine une subtile flamme.

Comme les spondées employés ensuite peignent l'abattement! Quelle mollesse et quel tour heureux dans ce vers :

Et dans les doux transports où s'égare mon âme!

Mais c'est dans la dernière strophe que Boileau développe tout son génie. Quel chef-d'œuvre de l'art que cette harmonie sourde et confuse :

Un nuage confus se répand sur ma vue,
Je n'entends plus.....!

Quelle mollesse voluptueuse dans :

..... Je tombe en de douces langueurs!

Tout est admirable. Tous les symptômes de la passion se suivent dans leur ordre naturel, et se développent avec leur caractère brûlant.

Boileau introduit dans cette strophe tout le rythme du désordre. Voyez comme il a rejeté :

Je n'entends plus....

Comme il a entrecoupé le vers :

Et pâle, sans haleine....

Et cette suspension :

Un frisson me saisit....

Et cette chute :

..... Je tombe, je me meurs.

Vous avez suivi, pour ainsi dire, tous les mouvemens, et cet orage de la passion qui croît, s'élève, et s'éteint.

D. L., à la sollicitation de Barthelemy, a remanié et gâté, de la manière suivante, la traduction de Boileau :

Heureux celui qui près de toi soupire,
Qui sur lui seul attire ces beaux yeux,
Ce doux accent et ce tendre sourire!
Il est égal aux Dieux.

De veine en veine une subtile flamme
Court dans mon sein sitôt que je te vois;
Et dans le trouble où s'égare mon âme
Je demeure sans voix.

Je n'entends plus, un voile est sur ma vue :
Je rêve et tombe en de douces langueurs;
Et sans haleine, interdite, éperdue,
Je tremble, je me meurs.

Première strophe. *Celui qui.* Boileau n'aurait jamais commencé un vers ainsi : *Heureux celui qui près de toi.* Il a dit : *Heureux qui près de toi.*

Attire forme une assonance vicieuse par la place qu'il occupe entre les rimes *soupire* et *sourire.*

Mais voici le pire : Sapho a dit naturellement, il est égal aux Dieux, celui qui, placé près de toi, jouit du bonheur de te voir, de t'entendre, etc. Tous les traducteurs ont rendu avec simplicité cette pensée, ou plutôt ce sentiment. Boileau a dit :

Heureux qui, près de toi, pour toi seule soupire, *etc.*

Et Catulle :

Ille mî par esse videtur,
Ille, si fas est superare divos,
Qui sedens adversus identidem te
Spectat et audit
Dulcè ridentem....

Mais D. L. a mis de l'esprit à la place du sentiment. Il a prêté sa *manière* à Sapho. Qu'est-ce que

Qui sur lui seul attire ces beaux yeux,
Ce doux accent et ce tendre sourire.

Attirer des *yeux*, un *accent*, un *sourire* sur soi-même!

Le charme de la répétition passionnée a disparu. Il dit *ces* yeux, *cet* accent, *ce* sourire. Boileau, ce froid Boileau, avait senti qu'il fallait dire *toi*, et répéter ce *toi.*

Seconde strophe. *Sein sitôt* siffle, *trouble où* est digne de Chapelain.

Troisième strophe. Les expressions magiques de Boileau sont remplacées par ces syllabes sans couleur.

> Je n'entends plus, un *voile est sur ma vue*,
> *Je rêve.*

Que cette expression est faible au milieu des images du délire! C'est bien ici qu'on sent toute la supériorité du grand maître! Je renvoie à l'analyse que j'ai déja faite de cette strophe, et je me borne à trois observations.

1°. D. L., en conservant la phrase de Boileau, n'a fait que changer quelques mots; et ce peu de mots dénaturent complètement la phrase. Ces mots sont autant de fautes.

2°. Dans l'exposition des parties, il a changé leur ordre (cela est particulièrement sensible dans la première et dans la dernière strophe). L'effet des gradations n'existe plus. Dans la peinture de Boileau, non seulement toutes les nuances sont fondues avec art, mais encore tous les symptômes de la passion sont gradués et exposés selon leur succession naturelle. Les transpositions de D. L. sont autant de contre-sens.

3°. Boileau s'est servi du vers alexandrin, qui, dans son déploiement majestueux, semblerait devoir procéder d'une manière monotone, et ne point se prêter à ces coupes brisées qui peignent le mouvement tumultueux de la passion. D. L. s'est servi

> De mètres qui n'étaient ni trop longs ni trop courts.
> Dix syllabes par vers, mollement arrangées,

Se suivent avec art, et semblent négligées.
Le tour en est plus vif, il est harmonieux.
L'hexamètre est plus beau, mais il est ennuyeux.

VOLTAIRE.

La strophe est terminée par un vers plus petit qui rappelle et donne à la stance la coupe saphique; mais elle n'en a pas retenu la physionomie.

Cette mesure plus souple, et dans laquelle le ton se trouve naturellement dégradé, semblait devoir mouler et accuser avec plus d'expression l'attitude passionnée. Cependant, l'avantage est resté à celui qui maniait le vers le plus difficile en apparence. Boileau a créé le rythme là où il semblait ne pas exister. A l'aide des combinaisons savantes qu'il a introduites, il a tout rendu. D. L. avait rencontré un rythme pour ainsi dire tout fait; aidé par le vers, soutenu par le poëte, il est parvenu à ne rien peindre. L'effet existait, il l'a détruit.

FIN DES NOTES DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE QUATRIÈME VOLUME.

VUES, COSTUMES, MŒURS ET USAGES DES FEMMES GRECQUES.

Dessinés par GARNEREY, élève de DAVID; et gravés par DELAUNAY, d'après les monumens antiques.

PLANCHE Ire ..... *Page* v
PLANCHE IIme ..... vj
PLANCHE IIIme. COIFFURES DES FEMMES GRECQUES ..... viij
PLANCHE IVme ix
PLANCHE Vme. MEUBLES ET VASES x
PLANCHE VIme. INSTRUMENS DE MUSIQUE, BIJOUX ET ORNEMENS DES FEMMES GRECQUES ... xj

COURTISANES DE LA GRÈCE.

PRÉFACE MORALE 1

TABLEAU GÉNÉRAL.

SECTION Ire. DE L'UNIVERSALITÉ DU CULTE DU PLAISIR 3
SECT. II. DE L'INSTITUTION DES COURTISANES. 7

SECT. III. DU SÉJOUR, ET DES USAGES DES COURTISANES..... *Page* 16
SECT. IV. NOMBRE DES COURTISANES..... 27

DICTIONNAIRE

DES PRÊTRESSES D'AMATHONTE,

Contenant les Noms, Aventures, Lettres et Entretiens des plus célèbres courtisanes de la Grèce.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES..... 31
CLASSES..... 37
HISTOIRE, AVENTURES, LETTRES ET ENTRETIENS DES COURTISANES DE LA GRÈCE..... 39

APPENDIX.

LES AVENTURES DE SAPHO,

POÈTE DE MITYLÈNE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE Ier. LA MÉTAMORPHOSE DE PHAON... 273
CHAP. II. FÊTE DE MITYLÈNE..... 289
CHAP. III. LES CHARS..... 294
CHAP. IV. LE LUTTEUR..... 298
CHAP. V. LE BOUQUET DE FLEURS..... 303
CHAP. VI. LE REPAS : LE CŒUR MANQUE..... 306
CHAP. VII. LA CONFIDENCE..... 309
CHAP. VIII. LES TRAVAUX INTERROMPUS..... 313
CHAP. IX. LE COURROUX DE VÉNUS..... 318
CHAP. X. LA NUIT..... 324

CHAP. XI. LA PRIÈRE AU TEMPLE..... *Page* 328
CHAP. XII. LA RENCONTRE..... 330
CHAP. XIII. LA CONVERSATION DE FAMILLE.... 337
CHAP. XIV. L'EXHORTATION PATERNELLE..... 342
CHAP. XV. LE RETOUR DE SCAMANDRONIME.... 347
CHAP. XVI. L'AVIS DE RHODOPE..... 351

LIVRE II.

CHAPITRE Ier. LE PORTRAIT, OU SOMMEIL DE CLÉONICE..... 353
CHAP. II. L'ANTRE DE LA PYTHIE..... 356
CHAP. III. L'ÉPREUVE DE L'EAU..... 361
CHAP. IV. LES SPECTRES..... 366
CHAP. V. LA FUITE NOCTURNE..... 371
CHAP. VI. LA NAVIGATION..... 375
CHAP. VII. LA TRAVERSÉE : LE DÉBARQUEMENT. 379
CHAP. VIII. L'INCONNU..... 383
CHAP. IX. L'HOSPITALITÉ ACCEPTÉE..... 386
CHAP. X. LE REPAS..... 391
CHAP. XI. LA PROMENADE DU SOIR..... 394

LIVRE III.

CHAPITRE Ier. L'INDIFFÉRENCE..... 399
CHAP. II. LA CONVERSATION NOCTURNE..... 401
CHAP. III. LE RÉCIT..... 405
CHAP. IV. LA POÉSIE..... 416
CHAP. V. LA NOUVELLE AFFREUSE..... 420
CHAP. VI. LA RENCONTRE INESPÉRÉE..... 425
CHAP. VII. LE PROJET DÉÇU..... 431
CHAP. VIII. LA RÉSOLUTION DÉSESPÉRÉE..... 432
CHAP. IX. LE DÉPART..... 436
CHAP. X. L'ENTRETIEN SACRÉ..... 437
CHAP. XI. LE SAUT DE LEUCADE..... 442
NOTES..... 447

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

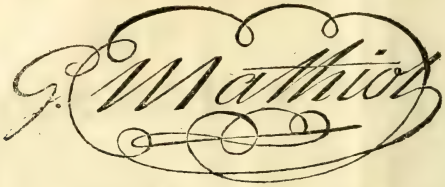
FÊTES

ET

COURTISANES

DE LA GRÈCE.

Ayant rempli toutes les formalités voulues par la loi, je déclare que je poursuivrai les contrefacteurs et débitans de tout exemplaire qui ne seroit pas revêtu de ma signature.



Cet Ouvrage se trouve chez BARBA, libraire, Palais-Royal.

DE L'IMPRIMERIE D'HERHAN, RUE SERVANDONI, N° 13.

FÊTES
ET
COURTISANES
DE LA GRÈCE.
SUPPLÉMENT AUX VOYAGES
D'ANACHARSIS ET D'ANTENOR;

COMPRENANT : 1°. La Chronique Religieuse des anciens Grecs, Tableau de leurs Mœurs publiques; 2°. la Chronique qu'aucuns nommeront scandaleuse, Tableau de leurs Mœurs privées; 3°. un Almanach athénien; 4°. la Description des Danses grecques, etc.

QUATRIÈME ÉDITION,

Revue, corrigée avec soin; présentée sous une forme dramatique; augmentée de notes piquantes sur la *Mythologie comparée;* enrichie de *nouveaux chants anacréontiques*, musique de MÉHUL; ornée de *nouvelles gravures*, dans plusieurs desquelles on a réuni pour la première fois, avec explication, d'après l'autorité antique, et sur les dessins de GARNERY, élève de DAVID, tous les détails relatifs au *costume et à la toilette des Courtisanes.*

« On trouve presque partout l'extrême folie jointe à un peu de » sagesse dans les lois, dans les cultes, dans les usages. »
VOLTAIRE, *Mœurs des Nations*, *Disc. prélimin.*

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,
CHEZ GERMAIN MATHIOT, LIBRAIRE,
RUE DU CIMETIÈRE-SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 4.
MDCCCXXI.

VUES,

COSTUMES, MŒURS ET USAGES

DES FEMMES GRECQUES,

DESSINÉS PAR GARNEREY,
ÉLÈVE DE DAVID,

ET GRAVÉS PAR DELAUNAY,
D'APRÈS LES MONUMENS ANTIQUES.

AVIS

SUR LES PLANCHES SUIVANTES.

Ayant pris l'engagement d'initier le Lecteur à tous les détails relatifs aux mœurs et aux usages des courtisanes de la Grèce, on a cru ne devoir négliger aucun des moyens qui pouvaient contribuer à les faire connaître.

On s'est en conséquence livré à de nouvelles recherches; on a consulté les artistes qui ont fait une étude particulière des monumens antiques, on a consulté les monumens eux-mêmes : on leur a emprunté et l'on a rassemblé dans les gravures suivantes, tout ce qui semble appartenir au sujet que l'on traite.

Il ne faut point croire cependant que l'on ait épuisé les immenses trésors de cette mine précieuse; on a fait un choix très-sévère : comme dans tout le reste de l'ouvrage, on s'est contenté d'offrir la fleur du sujet.

On pense que cette collection de gravures, toutes d'après l'autorité antique, doit former le complément nécessaire de cette histoire, et inspirer aux Français un intérêt d'autant plus vif, que nous retrouvons dans les

monumens qu'elles représentent le type des instrumens de musique, des ameublemens, des costumes, des objets de parure, de tous les usages enfin que nos femmes empruntent journellement aux femmes de l'ancienne Grèce.

On a joint en regard des planches l'explication de chaque figure, avec la source d'où elle est tirée.

PLANCHE PREMIÈRE.

Nos. 1. Statue antique représentant une femme sortant du bain. — *Galerie de Florence.*

2. Femme nue, tenant une coupe. — *Thischbein.*

3. Groupe de trois femmes plongeant leurs mains dans un bassin. — *Idem.*

4. Groupe de deux femmes, dont l'une verse de l'eau sur le corps de l'autre qui est accroupie. — *Idem.*

5. Vénus antique, dont un bronze se voit sur la terrasse des Tuileries du côté de l'eau.

6. Figure antique. — *Borioni.*

7. Groupe de deux femmes près d'un bassin. — *Thischbein.*

8. Autre groupe de deux femmes qui se lavent. — *Idem.*

9. Femme étalant ses cheveux pour les sécher. — *Idem.*

10. Femme tenant une coupe. — *Pierre gravée ; galerie de Florence.*

11. Femme accroupie passant sa tunique. — *Empreinte en soufre, de la collection du cabinet d'antiquités de la Bibliothèque Royale.*

12. Femme appuyée d'une main sur une pique, et tenant de l'autre un vase en forme de corne. — *Hancarville.*

13. Vénus accroupie. — *Salle des antiques de Paris.*

Nos. 14. Bacchante. — *Pierres gravées du duc d'Orléans.*

15. Vénus Gnidienne. — *Idem.*

16. Vénus tenant la pomme. — *Idem.*

17. Femme grecque mettant le *masthotenion* (ceinture). — *Galerie de Florence.*

18. Femme serrant la même ceinture. — *Idem.*

19. Vénus pudique. — *Cette figure arrivée d'Italie, enrichit la salle des antiques de Paris.*

20. Nymphe antique. — *Museo Pio Clementino.*

21. Vénus Callipyge.

22. Camée représentant les trois Grâces. — *Bibliothèque Royale, cabinet d'antiquités.*

23. Femme se disposant à allaiter. — *Galerie de Florence.*

24. Vénus accroupie. — *Salle des antiques de Paris.*

25. Groupe de deux figures dansantes. — *Hancarville*, tom. I, pl. 130.

26. Groupe d'Apollon et de trois Nymphes. — *Bas-relief grec. Rocheggiani.*

27. Vénus et Psyché. — *Salle des antiques de Paris.*

28. Apollon et une Nymphe. — *Galerie de Florence.*

29. Toilette de Vénus. — *Pierres gravées du duc d'Orléans.*

30. Groupe, combat érotique. — *Idem.*

31. Hercule et une Nymphe. — *Galerie de Florence.*

32. Femme accroupie, ajustant d'une main ses cheveux, devant une glace qu'elle tient de l'autre. — *Thischbein.*

PLANCHE DEUXIÈME.

Nos. 1. Femme assise, jouant de la *sambuque* (instrument). — *Hancarville*, tom. IV, pl. 81.
2. Femme debout pinçant de la lyre. — *Thischbein.*
3. Femme dansante et pinçant de la lyre. — *Idem.*
4. Groupe d'un danseur et d'une musicienne. — *Idem.*
5. Danseuse nue. — *Antiquités d'Herculanum*, tom. IV, pl. 129.
6. Danseuse vêtue. — *Hancarville*, tom. I, pl. 130.
7. Danseuse. — *Idem*, tom. IV, pl. 183.
8. Danseuse. — *Antiquités d'Herculanum*, tom. I, pl. 99.
9. Danseuse jouant du tympanon. — *Idem*, pl. 109.
10, 11 et 12, Danseuses. — *Thischbein.*
13. Femme assise tenant un miroir et ajustant ses cheveux. — *Antiquités d'Herculanum*, tom. III, pl. 133.
14. Femme tenant un miroir d'une main, et de l'autre un parasol. — *Hancarville*, tom. II, pl. 51.
15. Femme présentant le *kredemnon.* — *Thischbein.*
16. Femme assise ajustant ses cheveux, et tenant un miroir. — *Idem.*
17. Femme tenant un *karchêsion* d'une main, et de l'autre un rayon de miel. — *Hancarville*, tom. III.
18. Femme tenant un éventail d'une main, et de l'autre relevant une légère draperie. *Idem.* tom. IV, pl. 24.

Nos. 19. Femme se couvrant les épaules d'un *astro-peplon.* — *Idem*, tom. I, pl. 130.

20. Femme s'enveloppant du *peplon.*—*Roccheggiani.*

21. Femme tenant d'une main un vase, et de l'autre un sistre. — *Idem.*

22. Femme relevant sa robe sur les côtés.—*Thischbein.*

23. Femme attachant son *peplon* pectoral sur ses épaules. — *Peintures d'Herculanum.*

24. Femme tenant un vase d'une main, et de l'autre un miroir. — *Roccheggiani.*

25. Femme tenant d'une main un éventail, et présentant de l'autre un coffret. — *Hancarville.*
Autre femme qui ajuste un voile devant un miroir. — *Thischbein.*

26. Femme assise sur un siége dont le dos est fait en croix. — *Hancarville*, pl. 51.

27. Un homme et une femme assis sur un lit : celle-ci joue du trigone. — *Idem*, pl. 62.

28. Deux hommes, couchés sur un lit, font jouer une très-jeune aulétride.—*Thischbein.*

29. Musicien ambulant jouant de la double flûte et portant une lyre. — *Hancarville*, tom. III, pl. 78.

30. Danseuse. — *Antiquités d'Herculanum.*

31. Danseur jouant du tympanon. — *Hancarville*, tom. I, pl. 40.

32. Combat érotique aux sons de la lyre — *Antiquités d'Herculanum*, tom. IV, pl. 41.

33. Jeux érotiques. — *Thischbein.*

34. Femme tenant une petite boîte de parfums. — *Pierres gravées du duc d'Orléans*, tom. II, pl. 76.

PLANCHE TROISIÈME.

COIFFURES DES FEMMES GRECQUES.

N. B. Toutes ces têtes sont tirées d'un ouvrage précieux aux artistes, intitulé : *Choix de costumes civils et militaires des peuples de l'antiquité*, dessinés, gravés et rédigés par M. Willemin, auteur et continuateur de cet intéressante collection qui est à sa quatorzième livraison, et se vend rue de Seine, faubourg Saint-Germain, hôtel de la Rochefoucauld.

Nos. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 9, 10 et 11. Têtes de femmes coiffées de la mitre, développée au n° 8. — *Willemin*, pl. 29 et 31.

7. Tête coiffée du *cekriphale* (réseau). *Idem*, pl. 34.

12. Coiffure d'une Vénus accroupie. — *Salle des antiques de Paris.*

13, 14, 15, 16 et 17. Têtes coiffées du nimbe, ou croissant. — *Willemin*, pl. 41.

18. Tête coiffée du *kredemnon.* — *Idem*, pl. 51.

19, 20, 21, 22 et 23. Têtes ornées de bandelettes (vitta et strophos). — *Idem*, pl. 36.

24. Tête coiffée de l'*ampyx.* — *Idem*, pl. 51.

25, 26 et 27. Têtes ornées du diadème. — *Idem*, pl. 39.

28 et 29. Têtes ornées de bandelettes (vittæ). — *Idem*, pl. 37.

N°s. 30. Tête coiffée de la *calyptra.* — *Idem*, pl. 51.

31. Tête coiffée de la *tholia.* — *Idem.*

32. Tête coiffée de la *tenia.* — *Idem.*

33. Tête ornée de l'*anadème.* — *Idem.*

34. Tête ornée de la *sphendone.* — *Idem.*

35. Tête ornée de l'*opisthosphendone.* — *Idem.*

PLANCHE CINQUIÈME.

MEUBLES ET VASES.

Nos. 1. Lampe grecque. — *Roccheggiani.*
2. Rithon, coupe. — *Hancarville*, tom. I, pl. 110.
3. Vase de bronze. — *Idem.*
4. Vase de terre. — *Idem.*
5. Corbeille. — *Idem.*
6. Rithon. — *Roccheggiani.*
7. Coupe (*karchêsion*). — *Hancarville*, tom. III, pl. 124.
8 et 9. Vases grecs. — *Idem*, pl. 98.
10. *Idem.* — *Idem*, pl. 93.
11. Cuvette. — *Roccheggiani.*
12. Vase. — *Idem.*
13. Corbeille. — *Hancarville*, tom. III, pl. 63.
14. Vase. — *Hancarville*, tom. II, pl. 21.
15. *Idem.* — *Idem*, pl. 42.
16. *Idem.* — *Idem*, pl. 78.
17, 18, 19, 23 et 24. Siéges. — *Roccheggiani.*
20. Table. — *Idem.*
21. Trépied, bronze et argent. — *Peintures d'Herculanum.*
22. Siéges. — *Thischbein.*
25. Autel grec. — *Roccheggiani.*
26 et 27. Candélabres. — *Idem.*
28. Cippe avec une coupe. — *Hancarville*, tom. III, pl. 63.
29. Lit. Noce dite Aldobrandine.
30. Candélabre de bronze. — *Roccheggiani.*
31. Autel. — *Peintures d'Herculanum.*
32. Autel antique. — *Roccheggiani.*
33 et 34. Candélabres. — *Idem.*

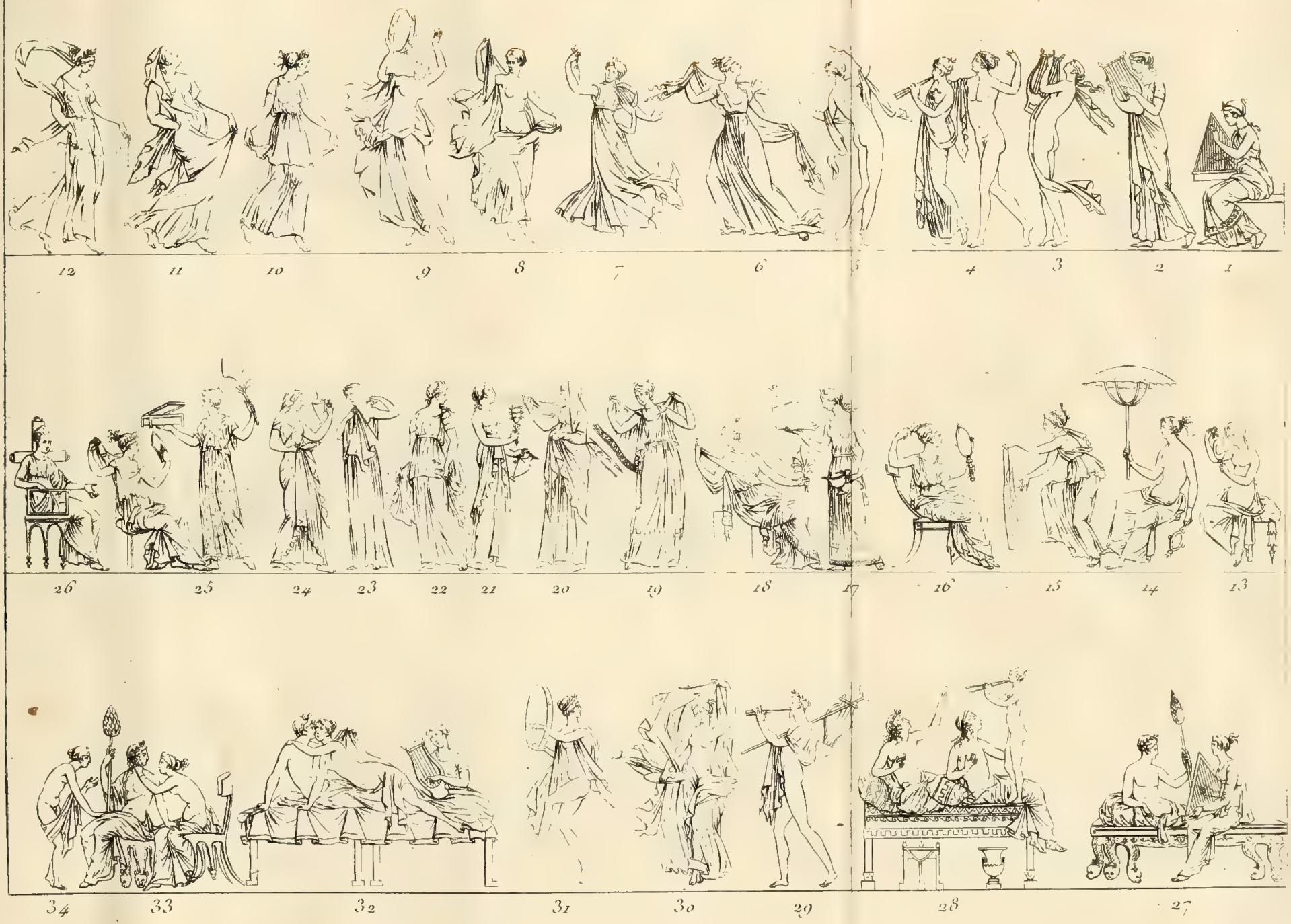
PLANCHE SIXIÈME.

INSTRUMENS DE MUSIQUE, BIJOUX ET ORNEMENS DES FEMMES GRECQUES.

Extraits en partie des Costumes civils et militaires, par M. Willemin.

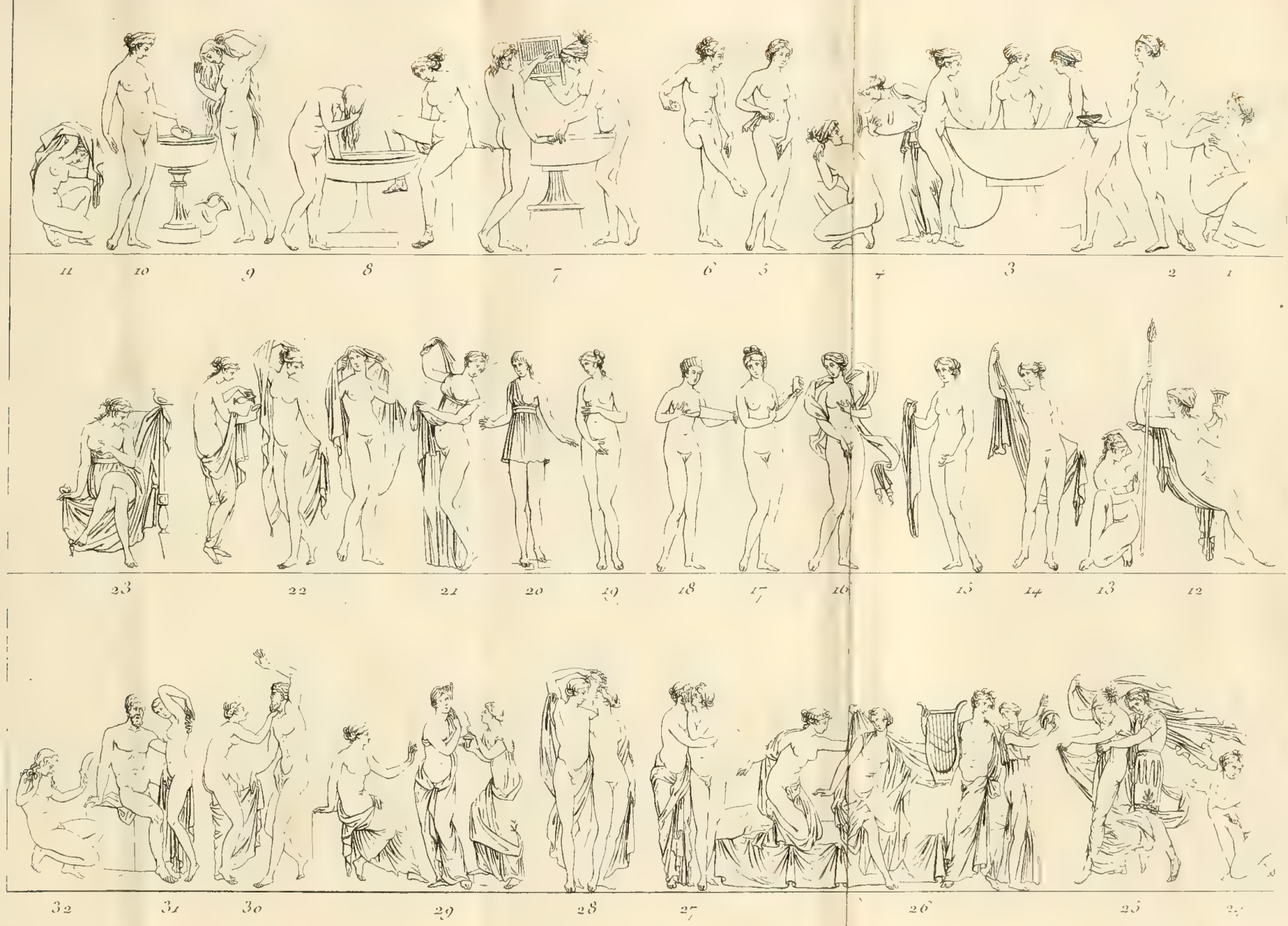
Nos. 1. Harpes antiques.
2. Flûte droite (*aulos*). — *Roccheggiani.*
3. Instrument en forme de corne. — *Idem.*
4. Harpe ou trigone. — *Idem.*
5. Syrinx, flûte à sept tuyaux. — *Idem.*
6. Flûte oblique (*plagiaulos*). — *Idem.*
7. Tympanon. — *Idem.*
8 et 9. Sistre. — *Idem.*
10. Cythare. — *Hancarville.*
11. Lyre d'une Muse. — *Salle des antiques de Paris.*
12. Lyre. — *Thischbein.*
13. Collier d'or. — *Willemin.*
14, 15, 16. Bracelets. — *Idem.*
17, 18, 19 et 20. Colliers. — *Idem.*
21. Collier d'or et Lapyx. — *Idem.*
22, 23, 32 et 33. Eventails. — *Idem.*
31. Eventail avec son étui. — *Idem.*
24 et 25. *Strophion*, ceinture pectorale des femmes grecques. — *Idem.*
26, 27, 29, 48, 49, 50, 51, 52 et 53. Boucles d'oreilles. — *Idem.*
28. Bague d'or. — *Roccheggiani.*
30. Bague. — *Willemin.*
34 et 35. Miroirs. — *Thischbein.*
36, 37, 38 et 39. Vases de parfums (*unguenter* et *alabastrum*). — *Willemin.*
40. Agrafes d'argent. — *Idem.*
41, 42, 43. Aiguilles de tête, en argent. — *Idem.*
44. Agrafe d'or. — *Idem.*
45, 46 et 47. Bracelets supérieurs et inférieurs (*metakarpion* et *peribrackhion.*) — *Idem.*

FIN DE L'EXPLICATION DES PLANCHES.



Gerneg del

Robert De Lasalle Sculp

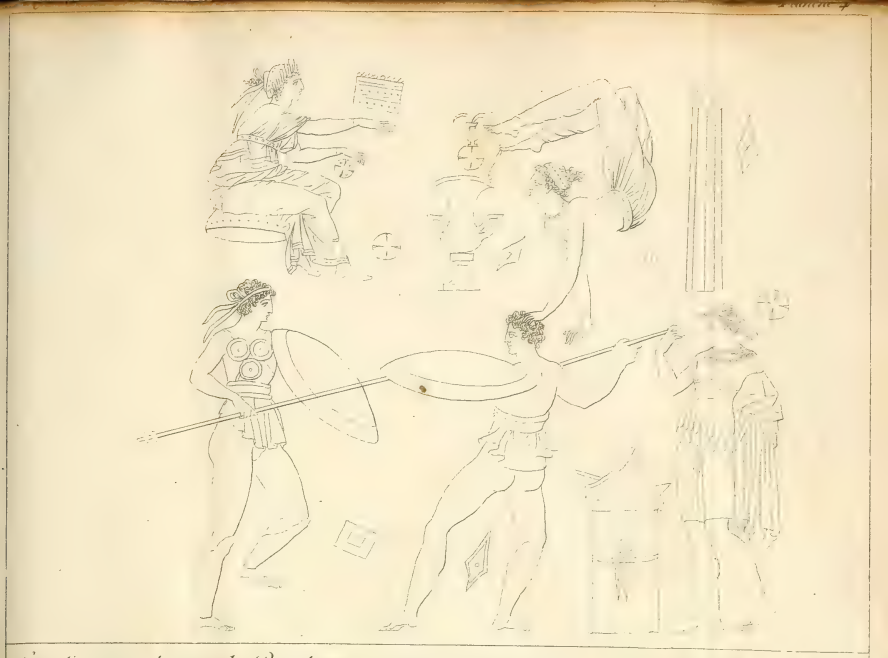


Gaineroy del

Robert De Launay, Sculp.

Garnerey del

Willemin Sculp

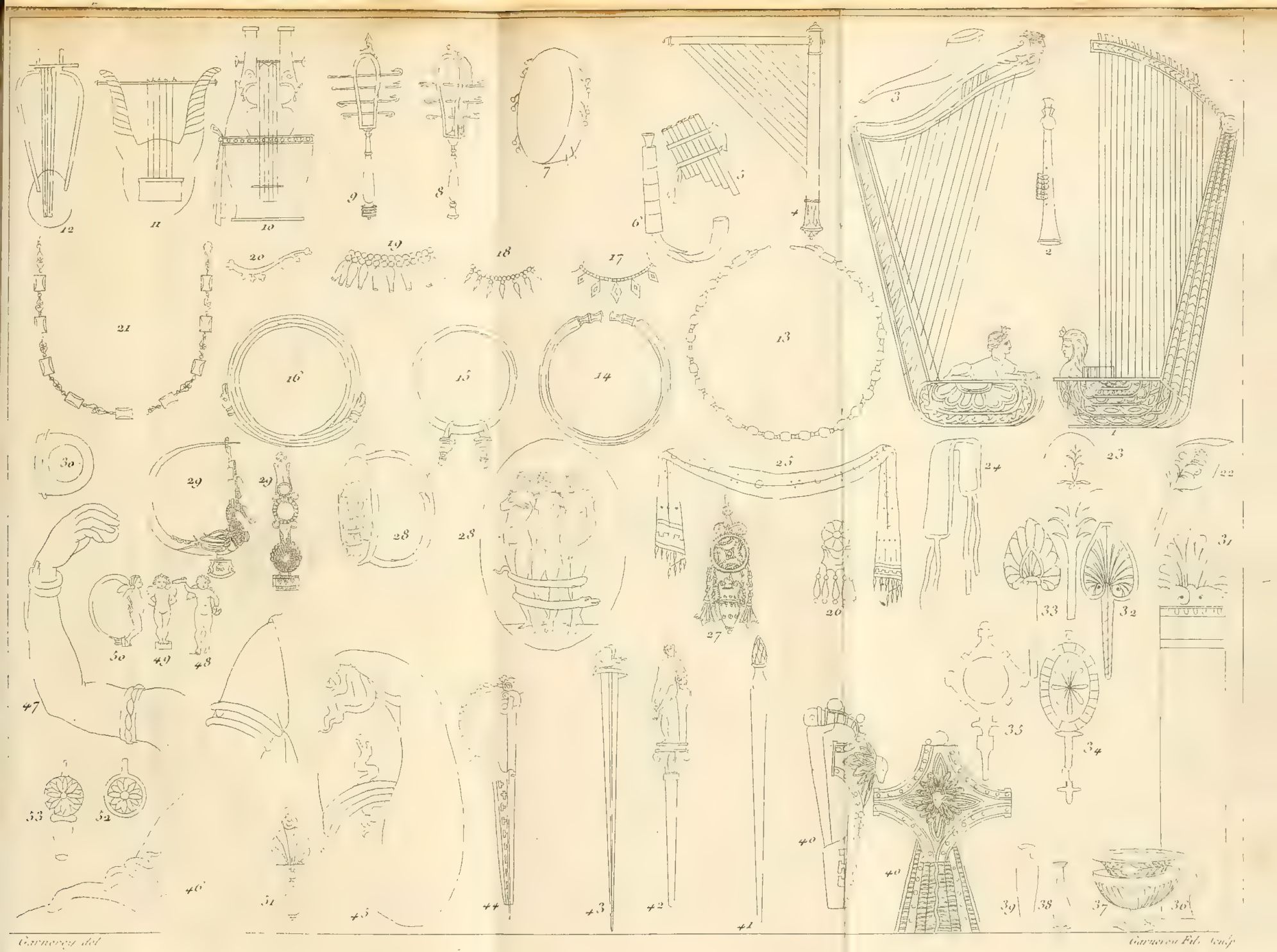


Courtisannes dansant la Pyrrhique et faisant des tours de force. Tischbein. Pl. 60. T. 1er.

Garnerey del. *Course de Chars. Hancarville. Tom. 1er. Pl. 130.* Garnerey fils Sculp.

Garnerey del

Garnerey



Garnerey del. Garnerey Fils sculp.